
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00582404 0

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
ANCIENNE ET MODERNE
DE LA NOUVELLE RUSSIE.

TOME III.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

ESSAI
SUR L'HISTOIRE
ANCIENNE ET MODERNE
DE LA NOUVELLE RUSSIE.

STATISTIQUE

DES PROVINCES QUI LA COMPOSENT.

FONDATION D'ODESSA;

SES PROGRÈS, SON ÉTAT ACTUEL; DÉTAILS SUR SON COMMERCE.

VOYAGE EN CRIMÉE,

DANS L'INTÉRÊT DE L'AGRICULTURE ET DU COMMERCE.

Avec Cartes, Vues, Plans, etc.

DÉDIÉ

A S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE I[er].

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ REY ET GRAVIER, LIBRAIRES,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

1820.

DK
508
.9
S68 C37
1820
v.2

LIBRARY
DEC 13 1965
UNIVERSITY OF TORONTO

1029986

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE ANCIENNE ET MODERNE

DE LA NOUVELLE RUSSIE.

CHAPITRE XIV.

Introduction au commerce actuel de la Nouvelle Russie.

La méthode de faire marcher sur la même ligne et les faits et les temps auxquels ils se rapportent, nous dispense de parler du commerce ancien de la Nouvelle Russie ; il a terminé chacune des époques précédentes.

Odessa étant rapidement devenu le point essentiel du commerce, nous ne devons pas craindre de nous étendre trop sur ce qui concerne cette ville. Il est néanmoins d'autres ports et quelques villes de l'intérieur dont il sera indispensable de parler.

Avec la meilleure volonté, il est impossible de suivre ici le même plan, la même marche sur le commerce qu'on aurait pu adopter s'il n'était ques-

tion que d'une seule ville; mais il s'agit d'un vaste pays, d'un pays nouveau où la nature a placé tous les germes de succès, où l'industrie s'est développée avantageusement, où la sagesse de l'administration a fait tout ce que les circonstances ont permis, et où il reste encore beaucoup à faire.

Ceux qui ont écrit sur le commerce des nations avaient une route tracée, l'expérience de plusieurs siècles était pour eux un guide sûr; mais un pays neuf, habité par des individus pris chez vingt peuples différens, ne peut fournir à l'histoire de son commerce que le résultat des faits d'un petit nombre d'années; ce n'est encore qu'un brillant point de départ qui promet une direction heureuse vers le but proposé. Autrefois le commerce des esclaves avilissait les côtes de la mer Noire, aujourd'hui c'est la circulation des marchandises de l'Europe et de l'Asie qui les ennoblit.

Plusieurs circonstances ont concouru à l'accroissement rapide du commerce de la Nouvelle Russie; les dons que la magnificence du souverain a versés sur Odessa, le choix du gouverneur-général en sont les principales.

La justice, je le sais, exigerait de placer ici un tribut d'éloges, un hommage de louanges à Catherine II, qui a conquis ce pays; elle prescrirait de longs paragraphes en faveur du monarque auguste qui a fait plus que conquérir, puisqu'il vivifie la conquête; mais ce souverain jouit davantage à

bien faire qu'à entendre redire qu'il a bien fait : que lui importe notre éloge ! le silence est un devoir quand l'univers parle mieux que nous.

Cette même justice ne nous prescrirait-elle pas également de célébrer les talens multipliés, le zèle infatigable, l'intégrité soutenue, la sagesse administrative du gouverneur que le choix éclairé du monarque donna à la Nouvelle Russie? Oui sans doute, la justice le permet, la reconnaissance publique l'ordonne, mais sa modestie le défend.

Simplifier un plan, c'est l'éclairer : faisons connaître Odessa avant de nous étendre sur son commerce.

On a pensé dans l'étranger qu'une ville située sur les limites de l'Europe ne pouvait inspirer à des capitalistes, à des négocians, le désir de l'habiter ; on a peint le séjour d'Odessa avec des couleurs tristes et languissantes ; on a dit, c'est une ville naissante, située au bout du monde ; il faudrait être bien avide de s'enrichir pour aller chercher la fortune dans son dernier retranchement : l'existence ne peut y être qu'entourée de privations ; l'éducation des enfans, sans ressources solides et agréables, ne pourra former de bons sujets dans aucun genre ; que ferez-vous dans les momens de loisirs, où l'esprit, fatigué par le travail, exige des délassemens honnêtes, une société agréable? Est-ce exister que de vivre au milieu des Scythes et des Tatars? Quels secours spirituels auront des étrangers?

quels établissemens publics offrira-t-on à l'humanité souffrante? comment la justice commerciale pourra-t-elle être administrée? où trouver, sur les bords du Pont-Euxin, des banques de secours, d'assurance? le change commercial peut-il pénétrer jusque-là? en un mot, y a-t-il de la sûreté pour sa personne, en l'exposant aux caprices, à la surveillance d'une police qu'on ne connaît pas?

La réponse à ces clameurs sera de donner un petit abrégé historique d'Odessa : nous dirons ce qu'elle était avant la conquête, ce qu'elle est devenue; nous parlerons de sa population, de son territoire, de ses temples, de son gymnase, de ses écoles publiques et particulières, de son théâtre, de ses hôpitaux, des salles de bal, des clubs publics ou particuliers, de sa police, de ses revenus, de son comité administratif, de ses magistrats, de son bureau de surveillance pour la santé, indépendant de la quarantaine, des banques de secours, de sa garnison.

Passant ensuite à l'article du *Commerce*, nous nous occuperons du port, du commerce de consommation, des pays qui commercent avec Odessa, de son commerce d'importation, d'exportation, de son tribunal de commerce, de sa chambre d'assurance, de sa bourse, de la banque d'échange, des diverses classes de négocians, des droits et prohibitions, des monnaies, de la douane et de la quarantaine, de la poste aux lettres et aux chevaux, du

roulage. Nous passerons ensuite à la navigation, au cabotage, etc. etc.

S'il existe des esprits mercantiles pour lesquels tous ces renseignemens soient insuffisans, nous appellerons leur intérêt à notre aide, ce genre de persuasion sera beaucoup mieux à leur portée.

CHAPITRE XV.

Qu'était Odessa avant la conquête?

Au mois de juin 1789, le prince Potiemkin envoya le général-major de Ribas à Otschakoff pour y prendre le commandement de la flottille zaporovienne. L'activité de Ribas ne lui permit pas de rester dans l'inaction; il employa les Kozaks à tirer du liman d'Otschakoff les lançons turcs, que les Russes avaient coulé à fond pendant le siége de cette place. Un mois avait à peine été destiné à ce travail, que vingt-deux lançons furent retirés de la mer, réparés et armés.

A son arrivée à Otschakoff, au mois de juillet, le prince fut surpris de la promptitude du général de Ribas, et pour le récompenser de son zèle, il lui donna le commandement de l'avant-garde de l'armée sous les ordres du général Goudowitch.

Cette avant-garde était un choix de troupes que le prince aimait particulièrement; elle était composée d'un bataillon de grenadiers de Nikolaëfski, formé par le prince en l'honneur de saint Nicolas,

patron de Russie. Ce bataillon était composé de l'élite des grenadiers de trois régimens; il contenait quatre compagnies de deux cent douze hommes chacune, et le colonel Scarabelli, homme de mérite, le commandait. A ce bataillon, on avait joint deux régimens de Kozaks du Don et un de Zaporogues.

Dans le cours du mois d'août, M. de Ribas chargea le capitaine Arkoudinski d'aller avec cent Kozaks reconnaître Hadgi-Bey, mais de bien loin, et sans donner l'alarme aux Turcs.

Par des marches de nuit, et se cachant le jour derrière des vallons, M. Arkoudinski (1) parvint assez près du fort pour distinguer, avec une lunette, que les Turcs y étaient en force, qu'ils y avaient trente-neuf bâtimens, dont deux grands chebeks et trente-trois lançons à l'ancre. Durant ces observations, on remarqua deux autres chebeks mettant à la voile pour s'éloigner.

D'après ce rapport, M. de Ribas combina, avec le général Goudowitch et le contre-amiral Woïnowitch, un plan d'attaque par mer et par terre, afin de prendre à la fois le fort et la flotte.

L'intelligence du général Ribas conduisit sa petite troupe avec succès jusque dans le vallon du Koujalnik, à cinq verstes de la place; il expédia un Kozak au contre-amiral pour l'instruire que le quatorze, de grand matin, il donnerait l'assaut au fort.

(1) Il nous a donné ces détails.

Au jour marqué, les Russes arrivent jusqu'à une verste du château avant qu'on ne les eût découverts. En vain les Turcs tirèrent-ils quelques coups de canon ; les grenadiers plantaient déjà leurs échelles, et un bas officier, nommé *Zugine*, monte le premier. La garnison fut passée au fil de l'épée; un seul Turc fut épargné d'une manière assez particulière; il se sauva dans la cave à poudre, et fit comprendre le danger qu'il y aurait de tirer sur lui. On ne trouva que peu de canons, la plupart de fer, quelques provisions et peu de munitions.

La flottille turque s'aperçut de la prise du château quand il ne fut plus temps d'y remédier; elle fit un feu continuel mais mal dirigé, car leur tir dépassa le château à une très-grande hauteur. Le bruit du canon instruisit le général Goudowitch de l'action qui avait lieu dans ce moment, car M. de Ribas l'avait fait convenir de la nécessité de prendre le fort; mais il n'avait donné avis du moment de l'entreprise qu'à l'amiral Woïnowitch. M. de Goudowitch comprit bien que M. de Ribas avait voulu avoir seul la gloire de prendre Hadgi-Bey; loin de lui en savoir mauvais gré, il lui expédia sur-le-champ des secours et du canon. Le major d'artillerie Merkel fit un si bon usage de ces pièces, qu'il démonta plusieurs lançons turcs; trois se rendirent prisonniers; le reste de la flottille turque gagna le large sans être inquiétée, car M. de Woïnowitch ne bougea point d'Otschakoff.

Le succès du général de Ribas fut très agréable au prince Potiemkin; il lui donna le commandement de la flottille que le contre-amiral Woïnowitch avait eu jusque-là. Voilà un officier de cavalerie métamorphosé en marin; mais si cet officier était d'un caractère vif, il était aussi doué d'une intelligence rare, d'un coup d'œil sûr. Avec de pareils avantages, on pouvait l'employer en sûreté; il n'était déplacé nulle part.

La petite armée du général Goudowith vint camper à Hadgi-Bey, et peu de jours après la prise du fort, on vit paraître la grande flotte turque, consistant en vingt-six vaisseaux de ligne ou frégates. Des forces aussi imposantes auraient effrayé cette poignée de gens, qui composait ce qu'on appelait alors une armée; mais ces forces étaient conduites par un Turc aussi ignorant dans la tactique que craintif de compromettre sa tête. Il exécuta une espèce de manœuvre, brûla beaucoup de poudre, fit pousser des cris affreux par ses matelots et ses soldats, vira plusieurs fois de bord, et s'en retourna sans qu'aucun de ses boulets eût atteint le rivage. En Turquie, après une expédition de cette espèce, on rentre en triomphe; à Constantinople on chante victoire; tout le monde y croit, excepté néanmoins les habitans du pays qu'on a perdu.

Hadgi-Bey consistait en quelques baraques et cinq ou six maisonnettes. Une habitation, plus que

MER NOIRE

Nord

Ouest

Est

Sud

Chemin d'Otchakov

Ravin

Petit Fort Turc

Maisons

grands Poiriers

Puits

Maisons

Chemin de Tiraspol

Chemin d'Ovidiopol

Ravin

Forteresse tracée

PLAN D'ODESSA en 1794.

modeste, se nommait le palais et servait au pacha. Le château n'avait point de fossé; des murailles très-élevées et crénelées étaient sa seule défense.

Les environs de la place étaient nus (1). On ne distinguait alors que quelques maisonnettes de terre et presque sous terre, dans le vallon où sont aujourd'hui les plus jolis jardins de la ville.

Le port d'Hadgi-Bey avait servi de tout temps à l'embarquement des grains et des marchandises diverses que Constantinople tirait de ces provinces. L'orge recueilli dans les environs d'Hadgi-Bey était notamment affecté aux écuries du grand-seigneur.

CHAPITRE XVI.

D'Odessa, jusqu'à l'an 1803.

L'impératrice Catherine II résolut d'établir à Hadgi-Bey une colonie de Grecs de l'Archipel. On leur donna un maire, et on commença quelques constructions mesquines qui prouvaient le peu d'intérêt qu'on mettait à cet établissement; il fut nommé *Odessa*.

---

(1) Il faut en excepter les bords de la mer, où l'on trouvait des bosquets considérables. Ce fait a été mis en doute : cependant, quand les militaires qui se sont trouvés à la prise du château vous disent que les soldats y coupaient des branches pour se loger, et pour leur cuisine, on peut, je crois, s'en rapporter à eux.

Sur ces entrefaites, l'amiral de Ribas remarqua les avantages qu'offrait sa conquête, et proposa d'en faire un port marchand, qui pût abriter aussi des vaisseaux de guerre, suivant les circonstances.

Ce projet, présenté avec esprit, appuyé d'observations sages et bien raisonnées, fut goûté de la souveraine; elle ordonna des travaux d'après les plans qui lui furent présentés.

Soit à cause des difficultés qu'un pays absolument nu présentait, soit par la cherté des transports de tous les matériaux à l'exception de la pierre, soit vice dans les plans que M. de Ribas combattit inutilement, on dépensa plusieurs millions à la construction d'une forteresse de peu d'importance, et à celle de quelques établissemens publics, principalement des casernes. Tous ces ouvrages se ressentirent de la hâte avec laquelle on les éleva ; les casernes seraient tombées depuis long-temps, sans l'attention qu'on a eue de les réparer chaque année. On traça la ville largement, et on commit une faute impardonnable, en donnant aux casernes la place au bord de la mer, que la destination d'Odessa devait naturellement laisser au commerce. Ce manque de réflexion a occasionné des dépenses nouvelles, puisqu'on s'occupe aujourd'hui de loger les soldats dans la ligne de circonvallation dont on entoure la ville.

Excepté M. de Ribas, qui tenait fortement à l'exécution de son projet, on accusait les sous-

ordres de tenir davantage à l'argent : aussi les travaux du port restèrent imparfaits. Cette négligence découragea les étrangers aussi-bien que les Russes attirés par les avantages offerts. Ils craignirent que la ville ne fût abandonnée avant d'être achevée; ils ne bâtirent que de petites baraques, dans la crainte de hasarder leurs capitaux; mais l'amiral donna un meilleur exemple, il fit construire une maison vaste et commode.

A Dieu ne plaise que j'accuse ni le comité, ni les magistrats qui, les premiers, eurent l'administration de la ville! à Dieu ne plaise que je laisse soupçonner de l'intelligence entre les officiers de la quarantaine et ceux de la douane, dans un temps où l'on ne faisait encore que tracer le berceau d'Odessa! je me contente de déplorer les motifs d'une lenteur que je suis bien aise d'ignorer.

Après s'être traînée durant quelques années, sans s'attirer l'attention du gouvernement, Odessa se releva en 1801; je ne peux mieux faire connaître ce qui s'est passé jusqu'en 1803, qu'en copiant un manuscrit que l'administration m'a fourni.

« A l'époque du mois de mars 1803, le commerce des grains commençait à faire naître de grandes espérances. La navigation de 1802 avait été brillante. On avait vu arriver deux cent quatre-vingts bâtimens de Constantinople et de la Méditerranée; trois cent mille tchetwerts de blé avaient été exportés, sans compter les menus grains; et

déjà même quelques maisons de commerce, quoique en petit nombre, avaient formé des établissemens qui, au reste, n'avaient encore rien de solide; on peut dire avec vérité qu'à cette époque presque tous les habitans d'Odessa avaient le pied levé pour s'en aller, à la première apparence de l'interruption du commerce. La population pouvait s'élever de sept à huit mille âmes, dont à peine un tiers de femmes. Cette population n'était pas toute renfermée dans la ville; à peu près cinq cents familles habitaient des villages dans le territoire qui lui appartient et qui contient quarante mille arpens.

» Ces gens, très à leur aise, s'occupent de la culture des terres, et recueillent, année commune, trente mille tschetwerts de blé dur de la meilleure qualité, dont le débit est toujours sûr, et à un prix très-avantageux.

» Toute cette population est composée, à la vérité, d'hommes pour lesquels le frein d'une police sévère est indispensable. Odessa a de commun avec les nouveaux établissemens, d'être le refuge et l'asile de tout ce que les pays voisins avaient de pis.

» Les Russes sont, pour la plupart, des gens échappés de chez leurs maîtres ou des terres de la couronne; il en est de même des Polonais. Les Grecs, en très-grand nombre, sont les restes de ceux qui, sortis de leur pays pour servir la

Russie dans les précédentes guerres, ont été réformés à la paix.

»Trois cents familles juives se sont fixées à Odessa; elles viennent, pour la plupart, de la Galicie. A ces habitans se joignent un grand nombre de travailleurs et d'ouvriers de toute espèce qui viennent chercher de l'ouvrage.

» D'après cette peinture du caractère moral des habitans d'Odessa, on peut se faire une idée de ce qu'était sa magistrature et son administration intérieure.

» L'empereur Paul, trompé par les idées que l'on se formait alors de cette ville, voulut mettre sa magistrature sur le pied de celle de Riga et de Revel, villes qui existent depuis des siècles. Ce fut alors qu'on vit des personnages ridicules transformés en juges en dernier ressort des affaires commerciales: on fut bientôt obligé de remettre les choses sur l'ancien pied.

» Cependant l'empereur Paul, à la fin de son règne, versa ses plus éclatantes faveurs sur Odessa: il accorda la ferme de l'eau-de-vie, l'exemption de tout impôt, et celle des logemens des troupes pour vingt-cinq ans. De plus, il prêta à la ville vingt-cinq mille roubles sans intérêt, et remboursables dans les dernières années de son privilége; il lui fit encore présent des matériaux qu'on avait rassemblés lorsqu'on se proposait de faire d'Odessa un port de guerre.

» Ces avantages, ainsi que le dixième du revenu de la douane, étaient destinés à la construction d'une jetée qui, se prolongeant dans la mer, devait mettre les bâtimens à l'abri des vents d'est et de sud-est, les seuls qui puissent être à craindre dans une aussi bonne rade.

» Les revenus de la ville provenant de la ferme d'eau-de-vie avaient été abandonnés à un fermier pour quarante-cinq mille roubles, somme évidemment au-dessous de sa valeur. Ces revenus devaient, suivant l'intention du gouvernement, être employés à des établissemens utiles, dont la ville avait un si grand besoin, et au port; mais comme ils étaient administrés par la *dyma*, sans aucune surveillance, non-seulement on ne les employait à aucun objet d'utilité publique, mais même on ne voulait en appliquer aucune partie aux travaux du port.

» On avait institué, pour la surveillance de ces travaux, un comité composé de sept membres, parmi lesquels se trouvait le *golova* ou maire. Ce comité était en opposition continuelle avec la *dyma*, où quelques personnages turbulens dominaient suivant l'usage; ils s'étaient persuadés que le souverain leur avait fait présent de la ferme de l'eau-de-vie pour l'employer à leur profit, ou même tout bonnement pour en partager les revenus; et comme quarante-cinq mille roubles ne leur avaient point paru suffisans, ils mettaient à volonté des impôts sur le commerce : un droit de cinq kopeks par *tschetwert*,

sur le grain exporté, avait été établi par eux, et on l'avait affermé deux mille sept cents roubles; il en avait rapporté quinze mille l'année précédente. Les vaisseaux arrivans avaient été chargés d'un droit de cinquante roubles pour ceux à trois mâts, et de vingt-cinq pour les bâtimens plus petits. Il est vrai que ces impôts arbitraires excitaient souvent des réclamations, mais on parvenait à en tirer quelque chose, et c'était toujours autant de pris.

» La *dyma* et le magistrat ne lâchaient qu'à grand regret quelque peu de leur argent au comité, qui de son côté n'était pas, à beaucoup près, à l'abri de tout reproche : on en peut juger par le peu d'ordre qu'il mettait dans les travaux; par le prix excessif de plusieurs ouvrages qu'il fit payer extraordinairement; entre autres, un chemin qui n'existait pas, et qui coûta cinq mille roubles; enfin, par un projet d'aplanissement de la montagne, qui en devait coûter cinquante-six mille. Tout cela donnait singulièrement prise sur plusieurs membres du comité : il faut pourtant convenir que c'est à deux d'entre eux, MM. Kiriakoff, qu'on doit l'existence actuelle d'Odessa, et que la partie de la jetée qu'on trouva faite avait une solidité qu'on aurait inutilement cherchée dans les ouvrages publics construits à Odessa depuis sa naissance. On a dépeint avec effroi l'état de la quarantaine dans laquelle il fallait attendre et braver la peste; les bâtisses destinées à la nouvelle étaient

écroulées en partie, et le reste est tombé depuis : les casernes, sans toit, portes ni fenêtres, présentaient l'image de la ruine ; on les avait bâties avec de petites pierres et de la boue composée d'eau de mer et de terre grasse. L'hôpital de la marine, aussi solidement construit, n'était pas achevé, et enfin la petite jetée, nommée *Port de guerre*, était dans un état de destruction auquel il fallait apporter immédiatement remède, sous peine de voir les sommes qu'on y avait dépensées absolument perdues.

» A tout cela joignez une ville composée de maisons situées çà et là, sans qu'il y eût aucune rue formée ; des vides partout, des places immenses et solitaires. »

Ce tableau est exactement le même que nous avons eu sous les yeux à notre arrivée à Odessa ; il existait encore au mois de mars 1803, lorsque M. le duc de Richelieu, nommé gouverneur, fit changer la face des choses, fixa la confiance publique, et prépara les plans, dont l'exécution rapide tient du phénomène dans un pays où les bras étaient aussi rares. (1)

---

(1) Avant que de s'occuper du commerce, il faut faire connaître les monnaies, les poids et les mesures. Le rouble est la monnaie de compte : celui en argent varie avec le change ; comparé avec une autre monnaie du même métal, il s'évalue à peu près à 4 francs. Le rouble en papier varie aussi ; il est composé d'assignations de banque de cent, de cinquante, de vingt-cinq, de dix et de cinq roubles. Le

CHAPITRE XVII.

D'Odessa depuis l'an 1803.

Dans toutes les circonstances possibles le gaspillage des revenus d'une ville, des dons du souverain, des droits injustement perçus, est sans doute un grand mal; c'est un fléau quand il est organisé, c'est-à-dire lorsque toutes les parties de l'administration concourent à le perpétuer, à le déguiser, en s'aidant mutuellement entre elles.

Cet ordre de chose effraya l'homme probe, mais ne découragea pas l'homme zélé; aussi le gouver-

---

rouble en cuivre vaut cent kopeks : il se divise en pièces de cinq, de deux et d'un kopek.

Poids. La livre contient 96 zolotniks, c'est-à-dire 96 parties; le poud, 40 livres; le berkowetz, 10 pouds; la livre de Paris est plus forte que celle d'Odessa d'un peu plus d'un sixième.

Mesures. J'ai déjà parlé des verstes et de la sagène dans la note du premier Chapitre de la seconde Époque. La sagène se divise en 3 archines; l'archine, en 16 werschoks. Un arpent ou décéatine contient 80 sagènes de long, sur 40 de large.

Un tschetwert de blé renferme 9832 pouces cubes de Paris.

L'ancre contient 3 vedro, chacun de 40 pintes; le vedro, 4 quartiers de 10 pintes; le quartier, 2 osmouski de 5 pintes; la barrique, qui renferme 40 vedro, ou 13 ancres $\frac{1}{3}$, équivaut à 533 pintes $\frac{1}{3}$ de Paris.

neur résolut-il de vaincre tous les obstacles, et de même que, du premier coup d'œil, il sentit l'importance que l'élévation d'Odessa offrait aux provinces du midi de l'empire pour l'exportation de leur superflu; de même aussi, il se proposa de débarrasser le commerce des entraves qui gênaient ses progrès, et de diriger l'administration par des principes différens.

M. le duc annulle les droits arbitraires et vexatoires imposés sur le commerce; il emploie, pour subvenir aux besoins urgens, les moyens que la délicatesse dictait à la nécessité; il assemble les négocians, leur fait un tableau de l'état de la ville, leur représente que les églises en sont encore aux fondemens, que l'eau manque partout, que les chemins sont impraticables, surtout aux approches de la ville; il leur propose de payer librement deux kopeks et demi par *tschetwert* de blé exporté, pour en employer le montant à la construction des temples, des puits et des chemins. Cette demande est sur-le-champ accordée par les négocians; naguère ils étaient contraints de donner cinq kopeks sans savoir où passait cet impôt; aujourd'hui un don libre de la moitié de cette somme va être uniquement consacré à des objets de première nécessité.

Les deniers publics ne se fondent plus quand ils passent par des mains pures. Cette modique rétribution de deux kopeks et demi rapporte la première année douze mille roubles, tandis que l'im-

pôt de cinq était précédemment affermé deux mille sept cents.

On fait à neuf ou l'on répare vingt-sept puits; on construit un abreuvoir qui fournit en tout temps une sagène d'eau; on fait un chemin commode qui conduit au port de guerre.

Pour l'année suivante, on destine ce même revenu à l'édification de l'église catholique, et on le fixe l'année d'après à la construction de l'église grecque.

Il paraissait néanmoins impossible de subvenir aux travaux de la ville avec les seuls fonds accordés par la couronne, et malgré les criailleries des personnes intéressées particulièrement à ce que le *bien public* n'eût pas lieu, on obtint des bontés éclairées de l'empereur la permission de joindre les revenus de l'eau-de-vie aux sommes qu'on avait en main.

Le projet d'aplanir une montagne était un *fondant* d'une espèce nouvelle; c'est-à-dire que c'était une proposition à demi honnête de prendre de l'argent et de le réserver ou pour cacher quelque *déficit*, ou pour être versé dans le creuset par où avait déjà passé l'impôt des cinq kopeks. On éloigna ce projet comme une mauvaise plaisanterie, car, vu la localité, il était aussi fou de proposer d'aplanir cette montagne qu'il l'eût été de demander à en élever une autre.

Un but plus utile remplaça ces chimères; on se proposa de destiner la citadelle à servir de quaran-

taine. Sa situation à l'une des extrémités de la ville, son isolement, les avantages qu'on se procurait en se servant de quelques bâtimens existans, une foule d'autres circonstances se réunirent pour confirmer cette idée. Il fallait beaucoup d'argent pour l'exécuter; on devait construire un mur de clôture très-épais et très-élevé; on devait élever des bâtisses sans nombre, soit pour les préposés, les voyageurs ou les magasins pour *la purge*; il fallait prolonger la jetée déjà commencée, afin de recevoir les vaisseaux; construire des parloirs, des doubles enceintes, bâtir un beau quai. A ces travaux on devait en ajouter d'autres qui en étaient la suite nécessaire, c'est-à-dire prolonger et élargir les autres échelles, achever le port de guerre pour le consacrer aux vaisseaux en pratique. Le seul exposé de cette entreprise fait assez comprendre ce qu'elle devait coûter. Tout cela a été exécuté, et nous parlerons à sa place de cette nouvelle quarantaine.

Cependant la sagesse de l'administration augmentait peu à peu les revenus de la ville. La ferme des eaux-de-vie monta de quarante-cinq mille roubles à plus de cent mille.

Ce n'était pas assez que d'assurer au commerce des communications plus libres et plus sûres; on s'occupa de même d'autres soins aussi intéressans: il fut décidé qu'on bâtirait un hôpital vaste, sur un beau plan; qu'on accélérerait l'édification des églises, qu'on établirait un gymnase, qu'on jette-

rait les fondemens d'une salle de spectacle, qu'on ferait l'acquisition d'un beau terrain, déjà planté d'arbres, pour donner à la ville l'agrément d'un jardin public; qu'on encouragerait tout le monde à bâtir, en aidant ceux qui n'avaient pas de grands moyens par des avances à petits intérêts, et dont les maisons bâties seraient l'hypothèque. On fit planter des arbres devant plusieurs édifices publics, qui comportaient ce genre d'embellissement, et chaque rue eut son allée. (1)

Jusque-là les négocians s'étaient contentés d'avoir une *commandite* à Odessa; mais tant d'encouragemens, tant de vues bienfaisantes, tant d'objets d'utilité publique en déterminèrent plusieurs à venir habiter une ville qu'ils n'avaient considérée jusque-là que sous le rapport de l'utilité, et qui allait maintenant devenir un séjour

---

(1) Il faut l'avouer, l'insouciance des habitans sur ce dernier article rend tous les jours plus difficile l'entretien des arbres : les manouvriers ne se font point de scrupule de couper un jeune plant pour emmancher leurs outils. Dans un pays où les transports venant de l'étranger sont aussi nombreux, les bestiaux gâtent l'arbre, et très-souvent leurs conducteurs le coupent pour rajuster leurs chariots.

Devant les maisons fermées d'une grille au-delà de la plantation, sur la rue, les arbres sont conservés; ailleurs il sera presque impossible de les élever sans cette précaution.

agréable. La beauté du climat, la salubrité de l'air vinrent ajouter des réflexions nouvelles aux avantages précédens. Le goût d'avoir des immeubles à Odessa se communiqua de proche en proche; la ville prit une consistance nouvelle : on la vit, dès lors, s'élever sous la protection d'un génie bienfaisant, sous l'administration d'un comité supérieurement composé, et principalement sous l'appât toujours séduisant d'un gain habituellement assuré et souvent énorme, qui, se modifiant selon les moyens de l'industrie, ne trompait personne. Ce fut alors que le capitaliste osa distraire une petite portion de ses profits pour se procurer un logement commode; ce fut alors que l'ouvrier, chèrement payé, quitta sa baraque souterraine, bâtit une petite maison de pierre, et que l'habitant de la campagne eut son pied à terre en ville. Les étrangers, les Polonais, les Russes de l'intérieur voulurent connaître Odessa; les maisons suffirent à peine pour les recevoir, et les loyers montèrent de prix en raison de la concurrence.

Le bien même trouve des antagonistes. Des voyageurs se rendant en Crimée, visitèrent Odessa; ils parlaient de l'une et de l'autre en gens qui croient avoir tout vu, avoir tout su, parce qu'ils se sont donné la peine de se déplacer. Leurs écrits étaient empreints de la nuance de leur caractère : les uns étaient affectés de ne pas trouver des forêts sur des terres qui étaient désertes depuis plus de deux

mille ans ; d'autres voulaient introduire sur-le-champ de grandes fontaines, des eaux jaillissantes au sein de la ville, parce qu'à huit verstes de distance il se trouve une source magnifique. Ni les uns ni les autres ne voulaient se permettre des réflexions sur l'impossibilité du premier vœu, et sur le prix excessif que coûteraient à vaincre les obstacles que la nature a mis au second. Parmi les opinions qu'un peu de jalousie occasionna, on remarquait distinctement le désir d'enlever à la Russie les profits de la situation avantageuse de ses provinces, de l'empêcher de percevoir les sommes que les transports, la main-d'œuvre, les frais de tout genre font payer aux consommateurs étrangers. Aussi conseillait-on des changemens ruineux : arrêter, dans son origine, la marche heureuse que le gouvernement avait adoptée, c'était l'exposer à des découragemens, à des retards, à des craintes de non-succès, à des variations que l'on savait bien être des moyens de non-réussite. On écrivait, on imprimait « que le » choix d'Odessa, pour un port, devait être re-» gardé comme un malheur public. » Je demande à la Russie, à la Pologne, à l'Italie, à la France et à l'Espagne s'il a été bien malheureux pour les unes de vendre leurs denrées, et pour les autres de les acheter. Je ne questionne pas la Turquie, parce que ce gouvernement est frappé de surdité.

On a ajouté que « quand même on dépenserait

» tous les revenus de l'état, Odessa n'aurait jamais » ce qu'il fallait pour composer un bon port. » Il s'agit ici de s'entendre : qu'appelez-vous un bon port? est-ce celui où les vaisseaux sont en sûreté, ou voulez-vous parler de sa situation commerciale? Dans le premier cas, citez-moi un autre port en Europe où il soit arrivé aussi peu d'accidens; dans le second, croyez-vous que ce soit un malheur pour la Russie de trouver un débouché naturel à toutes ses provinces voisines de la mer Noire, et d'assurer, aux frais de l'étranger, l'existence de plus de trois cent mille paysans? Je ne dis rien de trop, je le prouverai tout à l'heure; les transports par terre des blés de Pologne et de la Nouvelle Russie, quoique à bas prix, font vivre au-delà de trois cent mille hommes? L'auteur continue : « Il est éton-» nant que les Russes aient pu préférer Odessa à » Otschakoff, qui possède un port sûr, fermé par la » nature, et dont la profondeur est de dix-huit » pieds. » Cette observation est très-sage sans doute pour un étranger qui vient en été dans la Nouvelle Russie. S'il voulait se donner la peine d'y séjourner pendant l'hiver, il serait témoin du remole qui bloque Otschakoff, des glaces qui l'environnent, par conséquent d'une longue interruption de navigation; tandis qu'Odessa n'a d'incertain dans l'ouverture de sa rade, que les mois de décembre et de janvier; que cette année 1814 elle n'a été fermée que durant quinze jours; enfin il s'assurerait

que pour raisonner prudemment sur un pays il faut le voir dans toutes les saisons.

D'un autre côté, pourquoi priver Cherson, ville déjà considérable, des avantages que lui procurent les travaux des cataractes du Dnieper? Cherson n'a-t-il point son cabotage établi avec Odessa, n'est-il point le débouché naturel de tous les objets qu'un grand fleuve lui apporte, ne sert-il pas avec utilité les riverains, le commerce et la marine? Ce serait bien pitoyablement raisonner que de vouloir détruire une ville pour se donner le plaisir d'en élever une autre dans son voisinage. Sur un pays aussi étendu que la Nouvelle Russie, n'est-il pas convenable que deux villes destinées à faire fleurir son commerce, soient à des distances plus grandes, afin de mieux correspondre aux divers besoins d'un rayon plus étendu? Tout justifie le gouvernement; il a désiré atteindre les plus grands avantages possibles, en fixant au commerce la localité qui convenait au pays pour y bâtir une ville, et Odessa a rempli le but que le gouvernement s'était proposé.

J'ai dit plus haut que les transports par terre assuraient l'existence de plus de trois cent mille hommes. Je vais essayer de prouver que je n'ai rien hasardé dans ce calcul : ce sont les paysans russes qui construisent ces milliers de chariots où il n'entre pas une livre de fer; ce sont les paysans russes qui achètent, vendent, troquent tous les

bestiaux pour les transports; ce sont eux qui recueillent le chanvre et fabriquent la toile dont on fait les sacs à blé; ce sont eux qui transportent ces blés, et qui se louent au retour chargés de nouvelles marchandises; ce sont eux qui achètent à bas prix du sel qu'ils revendent sur la route, ou qui en fournissent telle contrée à leur choix; ce sont eux encore qui tiennent sur les routes ces cabarets multipliés où les charretiers s'arrêtent. A tout ce qui précède, si l'on ajoute tous ceux qui spéculent et fournissent, par le moyen de ces chariots, des choses légères et qui n'ajoutent presque rien à leur charge, comme des volailles, des bottes pour le peuple, des chapeaux, etc.; si l'on ajoute ensuite le nombre immense de préposés et de leurs sous-ordres pour l'achat des blés, leur purification, leur livraison, leur mesurage, on verra qu'il n'y a aucune exagération.

Population d'Odessa.

Nous avons dit précédemment, qu'en 1803 la population de la ville et de son territoire s'élevait de sept à huit mille âmes; elle était, en 1814, de plus de trente mille, sans y comprendre la garnison; maintenant elle est de plus de quarante mille.

Les Grecs sont les plus nombreux : on les divise en trois classes; dans la première, il y a quelques négocians riches; dans la seconde, beaucoup de



N. Gibele sculp.

VUE DE LA VILLE D'ODESSA.

marchands en détail; les ouvriers composent la troisième.

Les Russes sont en moindre quantité; les plus aisés sont des marchands qui se mêlent aussi de spéculations lointaines. Les domestiques, les charretiers, les loueurs de petites voitures (droski) sont en assez grand nombre, ainsi que les journaliers.

On compte peu de négocians polonais, mais beaucoup de gens de service.

Les Italiens ont plusieurs bonnes maisons de commerce et beaucoup de jeunes gens attachés aux comptoirs; ils fournissent aussi quelques artisans et revendeurs.

Les Français, Allemands, Espagnols et Anglais, sont en bien petit nombre; c'est cependant parmi eux que sont les plus fortes maisons de commerce. Les colons allemands composent la meilleure classe des artisans.

Les Juifs se trouvent partout où il y a de l'argent à gagner. On peut, en cherchant soigneusement, en trouver quelques-uns d'aisés; la plupart sont des oiseaux de passage, excepté les artisans, les brocanteurs, les revendeurs, les cabaretiers et les usuriers.

La population d'Odessa et de son territoire renferme, de plus, quelques Arméniens, quelques Juifs caraïtes, des Tatars et des Moldaves. Les naissances sont de un sur trente par année.

Ce qu'on nomme le territoire de la ville consiste

en quarante mille *déceatines* destinées aux jardins et aux pâturages des nombreux bestiaux qui servent au transport. Tout propriétaire d'une maison reçoit gratuitement vingt-cinq de ces *déceatines*, qu'il emploie à son gré ou pour économie rurale, ou pour en faire une petite habitation d'agrément.

Après avoir parlé de la population utile d'Odessa, il reste encore un mot à dire sur un désagrément qui lui est commun avec toutes les villes nouvelles, c'est de voir arriver par nuées des aventuriers, des chevaliers d'industrie, dont les ressorts, usés chez ceux qui les connaissent, reprennent toute leur élasticité parmi les gens dont ils sont vus pour la première fois : on est à la vérité un peu plus sur ses gardes; l'expérience a été achetée assez chèrement par quelques individus, et cette leçon a servi pour tout le monde. Mais ces gens, qui couchent en joue toutes les bourses bien fournies, seraient bientôt obligés de changer leur industrie en un moyen d'existence plus honnête, si les étrangers devenaient plus difficiles à accorder des lettres de recommandation.

De la garnison.

Elle consiste ordinairement en deux régimens d'infanterie, un régiment de chasseurs, une compagnie d'artillerie à cheval, une compagnie d'artillerie de garnison, et un bataillon de vétérans.

Le bourgeois est exempt du logement des gens

de guerre. Cette nombreuse garnison est d'un grand secours pour le commerce : il y a des militaires propriétaires de chariots qui servent au transport des grains, depuis les magasins jusqu'à la mer; leur concurrence avec les chariots de la ville diminue nécessairement les frais du négociant. Quelques soldats, les vétérans surtout, se louent comme journaliers; mais le gouvernement ne les emploie jamais sans les payer.

Des temples.

La principale église de la ville est l'ornement d'une très-grande place; elle est consacrée à la religion dominante : c'est un bel édifice; ses façades, au levant et au couchant, sont les mêmes; le style en est noble et majestueux; une belle coupole domine ce temple.

Sans être bâtie sur de grandes proportions, l'église catholique est d'un joli genre : les révérends pères jésuites la desservent.

L'église grecque n'a rien de très-distingué dans ses proportions et dans ses ornemens; mais son clocher se voit de très-loin, et sert souvent de guide aux navigateurs.

Les schismatiques (1) construisent une nouvelle

---

(1) On les nomme *ras-kolniki*, mais c'est une expression injurieuse, qui sert néanmoins, faute d'autre, à les désigner.

église, plus considérable que celle dont ils se sont servis jusqu'à présent dans la célébration de leur culte. (1)

Les Juifs ont une assez grande synagogue prête à tomber, quoique neuve; ils ont voulu économiser dans la construction, et ont pensé que c'était autant de pris sur le seigneur. On y fait maintenant quelques réparations, mais toujours sur le même plan d'économie.

Des hôpitaux.

Le plus bel édifice de la ville a été un hommage de reconnaissance à Dieu; c'était un tribut du cœur qui s'élevait jusqu'à lui en construisant l'église russe. Ce dernier sentiment se retrouve dans le bâtiment superbe offert à l'humanité. L'hôpital civil d'Odessa honorerait toutes les capitales; son architecture est noble, ses appartemens sont vastes et bien aérés; la propreté la plus exacte approche de la recherche, la surveillance en est active; aussi tous les soins y sont-ils prodigués : chaque malade a son lit; l'hôpital peut en contenir deux cent quarante.

C'est sur l'économie de l'administration qu'on a pris jusqu'à présent les fonds nécessaires à cet éta-

---

(1) Ces deux églises viennent de se réunir au rite grec, et cet exemple donné à Odessa pourra s'étendre avec un succès long-temps désiré.

blissement; on s'occupe de lui former un capital.

Il y a dans l'hôpital civil d'Odessa des appartemens pour les personnes aisées qui préféreraient être traitées en ce lieu. Cet avantage n'en est pas un médiocre pour les voyageurs et les célibataires.

Les hôpitaux militaires sont séparés. On construit dans ce moment une église pour le service de l'hôpital et de son quartier.

Des casernes.

Nous avons déjà fait observer combien il était ridicule d'avoir placé les casernes sur le terrain le plus favorable au commerce; nous nous sommes récrié sur le vice de leur construction, et sur les fonds employés chaque année à les maintenir sur pied. Le gouvernement a très-bien senti qu'il fallait remédier à ces erreurs anciennement commises; il a adopté un plan de casernes défensives qui formerait une ligne de circonvallation autour de la ville, et qui suffirait pour la défendre contre un coup de main.

Un grand nombre de ces casernes sont faites; il en reste encore beaucoup à faire; mais le motif de défense ou de résistance a cessé : la Nouvelle Russie a bien comme autrefois le Dniester pour frontière, mais aujourd'hui les limites de l'empire s'étendent jusqu'au Danube, dans la partie de son cours qui couvre Odessa. Les places qui défendent le Dniester ne sont plus aux Turcs; et comme il est bien

permis d'augurer des événemens futurs par les événemens passés; comme la ligne de démarcation, entre les états russes et turcs, a été portée beaucoup plus loin; comme la Russie a acquis des forteresses nouvelles en première ligne, et que celles sur le Dniester sont maintenant en seconde, on ne basarde rien d'affirmer qu'on peut être à Odessa dans une sécurité profonde.

Il ne nous appartient pas de décider si la continuation de ce grand ouvrage est indispensable ou non; nous savons qu'il coûte bien cher, et nous ne nous permettons que de mettre en combinaison les dépenses et les résultats utiles. Par exemple, si l'on achevait la clôture de la ville en se servant d'un moyen plus facile et moins dispendieux, si l'on élevait un étage pour loger les officiers sur ces masses qui composent les casernes nouvelles, on remplirait peut-être alors le but qui convient à la circonstance actuelle, et qui n'est plus celui d'autrefois. On économiserait à la couronne des frais énormes que l'achèvement du premier plan nécessite encore, et on aurait des édifices convenables en remplacement de ces lourdes, basses et massives casernes.

Gymnase et Institut.

Le gymnase d'Odessa est public; chacun est libre d'y envoyer qui bon lui semble, pourvu néanmoins que le directeur n'ait pas de raisons majeures

qui s'opposent à son admission : on y enseigne gratuitement les langues russe, française, allemande et grecque, la géographie et les mathématiques.

L'institut est indépendant du gymnase; il existe depuis quatorze ans, et occupe un beau bâtiment appartenant à la couronne. Déjà plusieurs sujets font honneur à leurs maîtres.

Il était réservé à l'arrière-neveu du grand ministre qui releva si magnifiquement la Sorbonne, qui fonda l'Académie française et le collége du Plessis, qui encouragea de tout son pouvoir les sciences et les arts, et prépara les génies immortels du siècle suivant; il était, dis-je, réservé à son arrière-neveu de mettre la première main à des bienfaits de ce genre, et de les verser sur le pays qu'il gouverne.

Malgré les succès multipliés de l'institut que M. le duc avait fondé, il a cru pouvoir mieux faire encore; on va livrer à l'impression un plan nouveau d'éducation pour l'institut d'Odessa : religion, langues, belles-lettres, rhétorique et philosophie, mythologie, géographie, histoire, sciences mathématiques, sciences militaires, arts d'agrément, composeront l'enseignement de cet institut. (1)

---

(1) Ce plan a été montré à M. le duc de Richelieu par un ecclésiastique d'un mérite distingué, qui a dirigé pendant vingt-cinq ans des maisons d'éducation célèbres. Il vient d'être imprimé à Paris, sous les yeux de ce savant ecclésiastique, et lui a valu l'approbation générale.

Odessa possède aussi un institut pour les demoiselles, et les élèves qui en sont sorties attestent l'importance de cette excellente école.

Théâtre.

La salle de spectacle, construite sur les dessins de M. Thomon, convient parfaitement à une ville du second ordre. Les quatre façades sont d'un style simple; celle qui regarde l'est est ornée d'un pérystile supporté par des colonnes : quand on arrive à Odessa par mer, c'est le premier édifice qui se présente et qui fait favorablement juger des autres.

On joue sur ce théâtre des pièces russes, polonaises, allemandes, et, une fois la semaine, on donne des opéra italiens. La bonté du spectacle varie comme dans les villes qui ne sont pas la résidence du souverain.

Ainsi que dans toutes les troupes de provinces, on trouve quelques talens, ou leur germe mal développé; dans ce moment, c'est l'indulgence seule qui peut faire cette *trouvaille* à Odessa.

La troupe polonaise est du plus vrai comique dans le drame larmoyant; si ce n'est pas le but de l'auteur, que le spectateur qu'il invitait à pleurer, vienne rire à sa pièce, c'est assez égal aux comédiens. Ces bonnes gens ont une ombre de ressemblance avec les *péripatéticiens*, qui ne donnaient leurs leçons de philosophie qu'en se promenant.

Nos Polonais d'Odessa débitent en se frottant continuellement les mains, en parcourant l'avant-scène avec rapidité, tout ce qu'il plaît d'écouter à la complaisance publique.

Qui le croirait! avec des moyens aussi faibles, l'entrepreneur du théâtre d'Odessa gagne beaucoup. On a ici la fureur du spectacle, et voilà pourquoi, pour ne pas rester seul chez lui, l'homme de goût suit le torrent, mais il jouit en sens contraire; il bâille quand on rit, et rit quand on pleure. Rien ne sera plus facile à la paix que de se procurer une bonne troupe russe, et un opéra italien monté sur un autre pied. (1)

Salle de bal.

La ville manquait encore d'un vaste bâtiment qui pût servir de point de réunion, et qu'on pût destiner pour donner des fêtes; on désirait que ses dimensions fussent proportionnées, et à l'accroissement que la ville acquerrait tous les jours, et à la noblesse des autres édifices publics. Le gouvernement craignait de s'occuper trop particulièrement de la partie d'agrément tant qu'il restait quelque chose d'utile à faire. M. le chevalier de Rainaud, conseiller de commerce, a fait les frais

(1) Ceci s'écrivait en 1814. Odessa, depuis cette époque, s'est perfectionnée dans les arts; l'homme de goût y jouit, et les péripatéticiens ont disparu.

d'un établissement de ce genre. Une salle de bal, ovale, surmontée d'une galerie ou tribune qui en fait le tour, portée sur des colonnes, peut recevoir plus de mille personnes. Si l'on excepte Pétersbourg et Moscou, il n'y a point de ville en Russie qui possède une aussi belle salle; elle est contiguë à une grande pièce de réunion, à un grand café et à une auberge; le tout faisant partie du même établissement.

C'est dans une des pièces attenantes à cette salle que se tient la bourse, et, durant l'été, dans la salle même.

Jardin public.

Ce jardin est fermé par une grille; il est assez vaste pour une ville où tous les gens aisés ont leur campagne à proximité. On y remarque une singularité qui n'existe, je pense, qu'ici; c'est que, indépendamment des arbres d'agrément, il renferme aussi une quantité d'arbres que chaque année couvre de beaux fruits.

Abreuvoirs.

Ce titre paraît ridicule : il le serait peut-être pour d'autres pays; mais Odessa, qu'aucune rivière n'arrose, est obligé d'abreuver, dans les plus grandes chaleurs, tous les bestiaux qui transportent les blés. Leur nombre s'élève habituellement à plusieurs milliers, et se succède sans interruption.

Par le moyen de deux digues, on a formé deux étangs immenses qui suffiraient pour le double des bestiaux, si le commerce augmentait dans cette proportion.

Revenus de la ville.

L'hôtel-de-ville perçoit un modique impôt sur tous les habitans inscrits d'après les classes auxquelles ils appartiennent, et de plus, indistinctement une légère contribution sur toutes les maisons; le produit sert à l'entretien de la chancellerie, de la magistrature : à payer les employés de la police, fournir les instrumens nécessaires dans les incendies, et à divers besoins du service de la ville.

En outre, d'après un privilége, que lui a accordé sa majesté l'empereur, pour vingt-cinq ans, elle jouit des revenus de la ferme de l'eau-de-vie, du dixième des revenus de la douane, sur ce qui est appelé droit immédiat sur les marchandises d'importation et d'exportation. A ces revenus il faut encore ajouter deux kopeks et demi par tchetwert de blé exporté; cette dernière rétribution est destinée à la construction des églises, à l'entretien des chemins et des rues. Les autres fonds sont versés dans la caisse du comité de la ville, qui en est l'administrateur. La totalité de ces revenùs peut s'élever à 323,000 r.; mais ils sont subordonnés au plus ou moins d'activité du commerce; de plus,

la ville perçoit pour revenus de la couronne environ 500,000 r.

Du comité.

Le comité est présidé par le gouverneur militaire et est immédiatement sous ses ordres; les membres qui le composent sont le commandant de la ville, un officier ingénieur, l'inspecteur de la quarantaine, le directeur de la douane, le caissier, deux négocians à la nomination du gouverneur, le maire d'Odessa. Il y a de plus un secrétaire, un architecte et plusieurs personnes en sous-ordre.

Le commandant préside en l'absence du gouverneur; l'officier de génie veille aux travaux du port et de la ville. Ce comité administre tous les revenus spécifiés ci-dessus; ils sont destinés aux travaux du port, aux établissemens publics. L'architecte doit tracer tous les plans particuliers, pour concourir à la régularité et à l'embellissement de la ville. On accorde gratuitement les places à ceux qui veulent bâtir, sous la condition expresse que les travaux seront commencés dans l'année et continués sans interruption. Si le terrain accordé reste nu la première année, le comité en dispose en faveur de celui qui se présente pour l'obtenir de nouveau; si l'ouvrage déjà commencé est négligé ou abandonné par le premier possesseur, on le cède à celui qui le remplace, sauf une indemnité proportionnée aux travaux déjà faits, s'il continue sur le même

plan, ou fixée d'après la valeur actuelle des matériaux existans, si le plan est changé.

Tout ce qui ne concerne pas le corps judiciaire est du ressort du comité; c'est une intendance générale et économique embrassant toutes les parties et les combinant avec la sagesse que l'ordre et l'équité réclament.

Des magistrats.

Ces messieurs étant souvent renouvelés, ce que l'on pourrait dire de ceux qui sont en place ne conviendrait pas à leurs successeurs.

De la police.

La police embrasse tout ce qui a du rapport à la sûreté et à la surveillance générale. Tant de peuples divers se trouvent réunis à Odessa, que l'on devrait s'attendre à beaucoup d'événemens contre le bon ordre, ce qui n'arrive cependant pas. La ville est habituellement calme; les vols, inséparables d'une nombreuse population, n'y sont pas, proportion gardée, plus fréquens qu'ailleurs; peut-être même le sont-ils moins. A l'époque du fléau destructeur qui se manifesta en 1812, la police se distingua par son zèle et par son exactitude à remplir les ordres du chef qui nous en délivra.

Comité de santé.

On a établi, par ordre et sous la présidence du

gouverneur, un comité de santé indépendant de celui de la quarantaine. Ses membres sont pris parmi les médecins, les commerçans, les officiers de police, et généralement dans toutes les classes qui méritent la confiance.

Son principal but est de constater l'état de santé publique : ainsi sa jurisdiction est active et permanente ; c'est-à-dire que sa surveillance est organisée de manière à ce qu'il y ait sans cesse en fonction quelques-unes des personnes qui le composent. Tous les quinze jours, ce comité se réunit ; on y fait le rapport de ce qui s'est passé dans cet intervalle ; si des circonstances nécessitent qu'on se rassemble extraordinairement, on y pourvoit de suite.

Il est défendu d'ensevelir qui que ce puisse être sans que préalablement le corps n'ait été visité par le médecin de jour, et qu'il n'ait constaté le genre de mort. Les prêtres de toutes les religions sont tenus d'avertir un des membres, quand ils sont requis pour une sépulture, et celle-ci ne peut avoir lieu sans autorisation préalable. Ce moyen est, sans contredit, le plus efficace pour arrêter la contagion dès son principe. Ceux qui n'ont pas vécu parmi la peste, se persuaderont difficilement que rien n'est plus facile que de l'extirper quand on est averti de suite des premiers accidens. Nous espérons le démontrer lorsque nous donnerons, à la fin de cet ouvrage, l'histoire de la peste d'Odessa.

Banque de secours.

On a établi à Odessa une banque de secours sur le pied de celles de Moscou, Archangel, Caffa et Taganrog.

Cette banque n'a point jusqu'à présent de capitaux fixes. La chambre des finances de Pétersbourg lui fait passer les fonds qui lui sont nécessaires. Cette mesure n'est que provisoire, jusqu'à ce que l'on soit fixé sur l'étendue des besoins que le commerce d'Odessa pourra contracter chaque année.

« La banque de secours escompte les lettres de » change de l'échéance de neuf mois, et pas plus » tard ; elle prête de l'argent sur les marchandises » et productions de l'empire à semblables termes, » en faisant les diminutions de vingt-cinq pour cent, » d'après le genre de ces marchandises. L'intérêt » de l'escompte est de six pour cent, qui se perçoit » ensuite. »

Prix des loyers et des comestibles.

Toutes les villes d'Europe qui ne sont que commerçantes, doivent éprouver, pendant la guerre, des variations sensibles dans le prix des loyers, et à plus forte raison Odessa, dont la fermeture du canal de Constantinople réduit le commerce à peu de chose.

Habituellement une maison qui coûtera vingt à vingt-cinq mille roubles à bâtir, se louera de deux

mille cinq cents à trois mille roubles, selon le quartier où elle est située.

Je place ceci comme règle générale, et toutes les exceptions sont plutôt en faveur des propriétaires que contraires aux placemens de leurs capitaux.

Le prix des caves et magasins varie avec le plus ou le moins d'activité du commerce; aussi n'y a-t-il aucune proportion entre ce qu'un magasin coûte et ce qu'il rapporte. On a des exemples multipliés de caves et de magasins qui, depuis six à sept ans, ont rendu plusieurs fois, à leurs possesseurs, la valeur de leur construction.

Tout devrait être très-cher parmi des habitans nouvellement établis, et bien sûrement les comestibles auraient suivi la proportion des loyers, si le gouvernement ne s'était empressé d'établir des colonies aux environs de la ville.

Ces colons y entretiennent l'abondance; ils fournissent les volailles, le beurre, le lait, et les légumes de toute espèce.

Le poisson est ici presque pour rien, et celui qu'on estime le plus est à des prix très-modiques.

La viande de boucherie coûte huit kopeks la livre, c'est-à-dire à peu près trois sols de France. Je renvoie, pour le prix du pain, à ce que j'ai dit à cet égard dans l'article *Agriculture*. (1)

---

(1) Ces prix ont augmenté depuis que cet article a été rédigé.

Objets de luxe.

La réunion des richesses et de l'industrie concourt à la naissance du luxe, c'est-à-dire au désir de se procurer une existence ou plus agréable, ou plus remarquée, soit qu'on la fasse consister dans les commodités de la vie, soit qu'un sentiment de vanité vienne s'y joindre.

En 1803, on allait à pied à Odessa. Un droski, attelé d'un cheval, valait des salutations sans nombre à l'homme important qui y était assis. Aujourd'hui plus de trente voitures à quatre chevaux vous donnent la mesure des calèches attelées de deux, et du nombre prodigieux de droskis de maisons et de places; aujourd'hui un droski, avec un seul cheval, est le dernier retranchement de l'humilité, ou la dernière ressource de la plus stricte économie; c'est-à-dire que personne ne va à pied.

En 1803, on citait trois maisons où l'on pouvait aller demander à dîner sans déranger le propriétaire; on peut aujourd'hui se présenter hardiment à toutes les portes, non-seulement elles sont ouvertes, mais on se fait un plaisir de recevoir.

En 1803, les vêtemens des deux sexes étaient un mélange confus de divers costumes; tout le monde est vêtu maintenant avec la recherche des capitales.

Tous les objets de luxe sont fort chers; l'artisan impose ses pratiques beaucoup mieux qu'il ne les sert.

CHAPITRE XVIII.

Commerce de consommation.

Dans une ancienne ville de commerce où l'opulence de plusieurs siècles a versé des capitaux immenses, où la population a fait des progrès proportionnés à la fortune générale, le commerce de consommation est énorme comme ses richesses. Odessa n'est point encore parvenue à ce point de prospérité, ouvrage des temps. Quoiqu'elle compte plusieurs gros capitalistes, il est cependant assez naturel que sa consommation se porte principalement sur des objets de première nécessité. Il serait aussi superflu qu'incertain d'établir des proportions dans la croissance de ce commerce de consommation : il est un résultat nécessaire de celui d'importation et d'exportation ; nous ne voulons présenter ici ni conjectures ni probabilités. Si l'accroissement de la ville et de ses opérations commerciales fait encore, pendant dix ans, des progrès aussi rapides que ceux des dix dernières années, la solution du problème s'explique d'elle-même.

Des marchands russes, grecs, arméniens, juifs, caraïtes et autres font le commerce de consommation. Nous passerons sous silence tous les détails minutieux que cette sous-division entraînerait ; nous ne comprendrons point les vins comme article de consommation unique, puisque cette marchandise

trouve de grands débouchés dans l'intérieur; mais nous affirmerons que certaines caves, ouvertes pour le détail, en débitent prodigieusement.

Les vins de l'Archipel et ceux de Moldavie forment la base de ces ventes. Les négocians s'approvisionnent eux-mêmes de vins étrangers, et souvent le bon prix qu'ils trouvent dans la vente en détail a fait écouler de cette manière des vins de Bénicarlos. Sans accuser de mauvaise foi les revendeurs au détail, nous les soupçonnons seulement d'avoir su tempérer l'extrême force du vin de Bénicarlos, ce qui n'a fait tort ni à la santé publique, ni à leurs intérêts.

On doit aussi renfermer dans le commerce de consommation les marchandises des Grecs, Caraïtes et Arméniens, quoiqu'une bonne partie passe dans l'intérieur de la Russie. Ces marchandises consistent en étoffes du Levant, huiles, parfums, tabac à fumer, pipes, ambre travaillé, et autres objets dont la vente, souvent répétée, donne des bénéfices très-honnêtes.

Les objets à l'usage journalier, tels que fils, soieries, toiles, draps, sont assez chers.

On doit faire observer qu'il y a peu de proportion entre ce qui se vend en détail et les mêmes marchandises prises chez les négocians. La raison en est plus sensible et plus naturelle ici qu'ailleurs; parce que les artisans et les ouvriers de toute espèce, les manouvriers même gagnant beaucoup, ils cal-

culent moins le prix des choses, et sont pressés de jouir.

Avant de traiter du commerce d'importation et d'exportation, nous voulons donner une note des principaux lieux qui correspondent avec Odessa.

CHAPITRE XIX.

Des pays qui commercent avec Odessa.

Non-seulement toute la Russie méridionale est en rapport de commerce suivi avec Odessa, mais la plupart des capitales de l'intérieur de l'empire ont encore avec cette place des relations intimes : telles sont Moscou, Tula, Twer, Karkoff, Kiow (1). La Pologne est puissamment liée d'intérêts avec elle; le cours du Dnieper et du Dniester étendent ses relations à de grandes distances.

Chez l'étranger, la Moldavie, la Valachie, la Hongrie, l'Allemagne ajoutent des ramifications à son commerce; tandis que la Natolie, Constantinople, la côte européenne de Turquie, l'Archipel, Trieste, Venise, tout le golfe Adriatique, la côte

(1) Je n'ai point compris dans ces relations les villes maritimes qui avoisinent Odessa, telles que Kerson, Koslow, Sevastopol, Balaclava, Caffa, et plus loin Taganrog, parce que, la première et la dernière de ces villes exceptées, les relations commerciales d'Odessa sont peu considérables avec les autres.

d'Asie, Smyrne, Malte, une grande partie de l'Italie, la France méridionale, dont Marseille est l'entrepôt commercial, toute la côte d'Espagne jusqu'à Cadix, forment une chaîne immense, dont Odessa est un point essentiel.

Plus de réflexion de la part des commettans étrangers, un meilleur ordre de choses établi à Constantinople, sur la franchise, sur la surveillance du commerce, une attention mieux soutenue des négocians de cette dernière place, dans le choix des capitaines qu'ils nolissent pour Odessa, une justice quelconque établie pour le commerce de la capitale de la Turquie; la réunion de toutes ces considérations favoriserait le commerce à un point indicible.

J'ai dit plus de réflexion de la part des commettans étrangers; en effet, on a vu des hommes de bonne foi confier leurs intérêts à de nouveaux arrivés à Odessa, qu'ils ne connaissaient que par l'imprimé de leur raison de commerce; d'autres ont confié légèrement leurs capitaux à des êtres uniquement occupés à trouver les moyens de s'emparer de leurs dépouilles.

Il n'y a qu'un moyen sûr pour négocier avec une nouvelle ville; c'est de s'y établir soi-même, ou de confier ses intérêts à des négocians bien famés, qui jouissent de la considération que procure la confiance, et qui possèdent des capitaux sur lesquels cette confiance repose.

CHAPITRE XX.

Commerce d'importation.

On s'exposera toujours à errer lorsque jugeant d'Odessa par les villes de commerce connues, on voudra établir des rapprochemens entre ce que ces dernières font et ce qu'Odessa pourrait faire.

Les négocians nouvellement établis dans un pays ne calculent pas les avantages futurs, ils s'occupent essentiellement des avantages présens. L'exportation des blés offrant des bénéfices certains, presque toutes les vues ont eu cet objet pour point de mire; n'accusons personne d'avoir mal calculé, mais invitons tout le monde à ajouter les spéculations que l'importation présente, aux avantages reconnus que l'exportation procure.

Un peu de réflexion prouvera que dans un commerce naissant, celui qui trouve de grands débouchés pour exporter, attendra qu'ils viennent à manquer pour s'occuper alors des objets à tirer de l'étranger. Cette réflexion serait faussement applicable à une ville de commerce qui aurait déjà des relations établies avec l'intérieur du pays, parce que tout négociant expérimenté ne rejette jamais des occasions utiles pour augmenter ses capitaux et alimenter son industrie.

C'est précisément ce qui est arrivé avec Odessa; n'ayant encore dès son début aucune relation bien

établie avec l'intérieur, son principal commerce devait se fixer sur l'exportation, puisque l'étranger recherchait avidement ses marchandises; de même aussi elle devait négliger l'importation, dans l'incertitude où elle était de placer avec avantage les objets importés.

Ainsi, ce n'a été que pas à pas, pour ainsi dire, qu'en tâtonnant que le commerce d'importation a commencé à Odessa. Les succès qu'il a obtenus, ceux qu'il promet encore, sont tous calculés sur les moyens de placement dans l'intérieur de la Russie.

Pour multiplier ces placemens, il faut être attentif à saisir les occasions qui les font naître; il faut savoir choisir ses commettans, et surtout lier, par la chaîne d'un intérêt réciproque, le marchand russe établi dans l'intérieur du pays, et le négociant habitant d'Odessa.

Un motif de succès préalable consiste dans les capitaux nécessaires pour parer aux avances que l'achat des marchandises étrangères nécessite, et aux retards des rentrées que des circonstances peuvent occasionner.

Ce commerce d'importation, toujours utile pour le pays en général, toujours avantageux pour le spéculateur en particulier, ne doit point s'effaroucher de la grande quantité de marchandises que la Pologne, la Podolie et l'Ukraine reçoivent de Leipzik, par Brodi.

J'ai inutilement démontré, il y a dix ans, dans

un voyage que je fis à Berditzow, que tout ce que la Russie tirait de Leipzik, était d'un cinquième, peut-être même d'un quart, plus cher que les mêmes objets qu'elle ferait venir par Odessa. Les bornes de cet ouvrage m'interdisent l'énumération des détails minutieux ; il doit me suffire de rendre sensibles quelques assertions.

On ne détermine sensément un avantage de commerce, qu'en parlant à l'intérêt des spéculateurs; je les invite à bien réfléchir sur l'article suivant.

Un marchand de Berditzow qui veut entreprendre le commerce des soies écrues, des soies préparées pour les fabriques de Moscou ou d'autres villes; des soies nécessaires à la couture ou à la broderie; ce marchand, dis-je, part pour Leipzik, y achète des soies qui viennent d'Italie ; elles n'ont pu parvenir à leur destination que par la voie de terre : il est donc juste d'ajouter à la valeur intrinsèque de ces soies le transport de Naples, de Florence ou de Gênes à Leipzik. Ce même marchand n'a reçu ces soies que de la seconde ou de la troisième main. Il est avéré que chaque vente doit amener son profit : à ce qui précède, à ce qui enchérit ces soies, veuillez ajouter les frais de voyage de ce marchand ou de son commis; ajoutez-y encore le transport de la marchandise de Leipzik à Berditzow, toujours par la voie de terre ; combinez ensuite l'énorme différence dans les prix, si ces soies venaient par mer d'Italie à Odessa.

Je n'ai besoin de citer que cet exemple, il est applicable à tous avec des variations encore plus défavorables aux autres marchandises : le café, le sucre, le vin sont d'un poids bien différent de celui de la soie en comparaison de leur valeur réciproque. Je laisse de côté l'acquit des droits dus à la couronne, parce qu'ils doivent être payés à toutes les barrières soit de terre ou de mer.

Il me semble avoir mathématiquement démontré l'avantage que le commerce d'importation doit avoir par Odessa.

J'en reviens maintenant à ce que j'ai dit plus haut de l'intimité à établir entre le marchand russe de l'intérieur et le négociant d'Odessa. L'intérêt commun doit faire la base de cette intimité : l'événement a prouvé combien elle était difficile à fixer; on s'entend mal à de grandes distances ; on ne peut cependant pas établir des commandites partout : les Grecs agissent avec plus d'avantages. Ces hommes, aussi subtils qu'intelligens, font tout par eux et les leurs. Les facilités que leur accorde le même idiome, le même esprit, la même finesse, les retiennent tous sous la même dépendance; ils ont leurs commettans grecs à Smyrne, dans l'Archipel, à Constantinople, en Natolie, en Crimée et dans l'intérieur de l'empire; c'est une grande famille qui sait mettre toutes les autres à contribution; aussi les oranges, les citrons, les fruits secs, les huiles, le tabac à fumer, que les Grecs font circuler en Russie, leur assurent

des bénéfices considérables. Il ne faut pas croire que les négocians d'Odessa aient négligé ces articles comme trop minutieux, mais uniquement parce qu'ils n'avaient pas, comme les Grecs, ces facilités constantes pour les acheter à des prix aussi bas. Ces mêmes ressources, pour faire sûrement le commerce d'importation, se renouvellent quand ils achètent des grains. Leurs commettans de Pologne, de Petite Russie, même ceux qu'ils entretiennent en Nouvelle Russie, y acquièrent les blés à meilleur marché, parce qu'étant sur le terrain, ils saisissent, pour les contracter, le moment où le propriétaire a besoin d'argent.

Si l'importation d'Odessa est bornée, c'est que les vues ou les capitaux des négocians le sont aussi.

Il est de l'essence du commerce de se diviser en deux branches. Le négociant vend en gros au marchand, et celui-ci détaille au consommateur; le négociant se contente d'un bénéfice proportionné à l'importance de ses fonds, et il laisse au marchand les moyens de gagner ce qu'exigent les soins minutieux qu'il se donne. Dans cette division le négociant trouve l'avantage de réaliser son opération en peu de temps, et la prompte rentrée de ses fonds le met en état de la renouveler. Cette ligne de démarcation entre le négociant et le marchand n'est point encore établie d'une manière assez sensible à Odessa. Il en résulte que la réalisation des mar-

chandises étant plus lente, on a été moins empressé d'en envoyer ici de l'étranger.

Cette difficulté de réaliser le prix des marchandises n'a d'autre cause que la négligence à se procurer des débouchés; négligence d'autant plus impardonnable, que les Russes tirent de la Baltique certains objets qu'Odessa pourrait leur fournir avec la diminution de vingt-cinq pour cent sur les droits de douane.

La consommation, pour Odessa, des marchandises importées, ne peut être mise en parallèle avec celle des seuls habitans riches des environs. Les seigneurs russes, qui résident dans leurs villages, jouissent d'une fortune qui leur permet de se procurer les agrémens de la vie. L'Ukraine, la Podolie, la Volhinie et la Kiovie sont les provinces qui ont le plus de rapport avec Odessa, et celles qui, conjointement avec la Petite Russie, peuvent en retirer le plus d'objets importés.

Si le commerce d'importation devait se borner aux achats que les seigneurs des provinces ci-dessus nommées pouvaient faire, Odessa deviendrait, pour l'importation, une place foraine.

En donnant l'énumération des articles que le commerce d'importation procure à Odessa, on pense fournir une assez belle marge aux spéculateurs de l'intérieur de la Russie ou aux étrangers, pour établir leurs opérations futures.

L'importation fournit à Odessa tous les vins de

l'Archipel, les muscats de Smirne, les vins de Chypre, les cotons du Levant, les étoffes de ce même point, les parfums, les schalls, l'huile, les épiceries, les savons, du tabac à fumer, et tous les fruits secs.

La France fournit les vins rouges et blancs de Bordeaux, en barriques ou en bouteilles; ceux de Saint-Peray, de l'Hermitage, de Côte-Rotie, de Tavel; de l'huile de Provence, des salaisons, de la porcelaine, des estampes, des draps.

On reçoit d'Italie des vins de Messine, des liqueurs; de l'huile de Lucques, de Gênes; des pâtes de diverses sortes, du soufre, du fromage de Parmesan, des marbres.

L'Espagne envoie diverses espèces de vins : le Malaga, l'Alicante, le Tinto, le Pacaret, le Benicarlos; des plombs, de la cochenille, de l'indigo, de la salsepareille, du kina, des gros draps, des tapis, et diverses espèces de nattes. Le Portugal fournit du Madère et du vin de Porto.

A tout ce qui précède, la paix va ajouter l'importation des objets que l'Angleterre et l'Amérique peuvent fournir.

D'après le principe que j'ai posé, que tout négociant cherche l'emploi le plus utile des fonds qu'il possède, j'ai démontré que le commerce d'importation n'était négligé que par la certitude d'avantages plus grands que l'exportation présentait. Ce sont donc les capitaux qui manquent à Odessa, et non les moyens d'en faire usage. Quel plus bel

appel peut-on faire aux capitalistes étrangers?

Si l'exportation des blés venait à cesser par des motifs possibles, quoique peu vraisemblables; si du moins elle était diminuée par une abondance générale dans les autres pays, que feraient ceux qui ne commercent que sur les blés? De deux choses l'une, ou ils quitteraient le pays, ou ils embrasseraient une autre branche de commerce.

L'homme acclimaté, établi dans une ville, possesseur d'immeubles, ainsi que la plupart des négocians d'Odessa, lié d'affaires avec l'étranger, ne part pas, comme le régisseur, d'une commandite; il faudra nécessairement ou qu'il perde le temps qui va s'écouler depuis le jour où il a formé son projet de retraite, jusqu'à l'époque qui réalisera ses fonds, paiera ses créances; jusqu'à l'époque, dis-je, où ses maisons seront vendues; ou qu'il entreprenne des spéculations nouvelles.

Celui qui, sage, prévoyant, ajoute les bénéfices honnêtes d'une importation modérée aux bénéfices plus grands d'une exportation plus vaste, se trouvera avoir des débouchés établis, des commettans multipliés et connus, des relations fixes, lorsque la nécessité forcera l'autre de se préparer à la recherche de ces mêmes avantages.

Il serait aussi déplacé que ridicule de s'étendre en raisonnemens sur les considérations qui peuvent, dans de certains cas, entraver le commerce d'importation : chaque ville a ses intérêts liés et dépendans

de ceux de l'état auquel elle appartient ; et les événemens ne pouvant affecter un genre de commerce sans influer sur l'autre, l'exportation serait toujours comprise dans la même catégorie ; au reste, ce n'est pas un mémoire sur le commerce en général que je présente, mais un aperçu de celui qui existe dans la Nouvelle Russie.

Ce que les autres villes commerciales de cette portion de l'empire reçoivent de l'étranger ne renferme pas un aussi grand détail ; mais le spéculateur intelligent peut saisir d'un coup d'œil les avantages qu'elles offrent à l'industrie de celui qui y formerait un établissement. En effet, Cherson, Koslow, Caffa et Taganrog, sont des points placés pour ainsi dire exprès, afin de favoriser l'importation : ils décrivent une courbe, le long des côtes de la mer Noire, d'où partent les divers rayons nécessaires pour alimenter l'intérieur. Cherson peut approvisionner les gouvernemens depuis Kiow jusqu'au Don ; Koslow, toute la Crimée ; Caffa se réunir à Taganrog dans mille spéculations, et fournir elle seule le Couban, les Kozaks de la mer Noire, tandis que Taganrog peut étendre ses relations avec l'orient de l'empire.

En considérant les besoins réels de la Russie méridionale, on trouvera qu'il existe peu de pays qui puissent aussi facilement se passer des secours de l'étranger ; mais en calculant les besoins que l'usage et le luxe ont consacrés, elle manque de beaucoup

de choses. Le thé et les épiceries sont des articles universellement accrédités ; le sucre et le café sont devenus des besoins indispensables.

Priver un pays des agrémens que la délicatesse offre à son habitude, ce serait restreindre ses jouissances pour grossir ses capitaux, en supposant que ce qu'il économiserait d'un côté ne s'évaporerait pas de l'autre. Le thé et le café sont également objets de luxe et de sensualité. Un artisan, en Nouvelle Russie, saura se passer de beaucoup de choses ; mais il rougirait s'il était surpris par son voisin, à l'heure marquée, dépourvu de sucre et de café. Je cite ceci pour exemple des mille superfluités que l'importation alimente et dont le commerce profite.

Résumons-nous ; invitons les spéculateurs à se livrer au commerce d'importation utile à la Nouvelle Russie : les objets que ce commerce renferme sont assez considérables pour faire prospérer de grands capitaux. Ces articles sont : les vins, les huiles, les drogues médicinales, l'indigo, la cochenille, les parfums pour les temples, les plombs, le café, les épiceries, le thé, le sucre, certaines espèces de draps (1), le riz, les instrumens de physique, les soies, les cotons, les fruits secs.

---

(1) A l'égard des draps, il y a un calcul qui ne trompe jamais : pouvez-vous les faire chez vous à meilleur marché que de les tirer de l'étranger?

Si vous ne le pouvez pas encore, occupez-vous soigneu-

Ajoutons une observation qui rentre dans les principes que nous avons établis.

Dans certaines circonstances, le négociant peut gagner avec des articles d'importation, et faire perdre l'état; de même que dans d'autres cas, l'état peut gagner et le négociant perdre. S'il arrive qu'un spéculateur tire de l'étranger des marchandises mieux conditionnées que celles des fabriques du pays qu'il habite, nécessairement son débit sera considérable, les fabriques de l'état en souffriront, et l'état lui-même perdra la valeur de la matière première, venue sur ses terres, la main-d'œuvre des ouvriers qu'on aurait employés dans les fabriques, et la valeur de la marchandise importée et payée à l'étranger.

D'un autre côté, le négociant peut éprouver des pertes quand l'état aura des bénéfices; il ne s'agit que d'une fausse spéculation, c'est-à-dire d'envoyer des marchandises qui ne sont pas recherchées chez l'étranger. Naturellement alors le spéculateur perdra en revendant; mais l'état gagnera la valeur de la matière première, celle de la main-d'œuvre et des transports jusqu'aux frontières.

---

sement d'atteindre cet avantage; déjà vous avez de nombreux troupeaux de mérinos; vos ouvriers ont autant d'intelligence que ceux d'Angleterre; ainsi guidez, encouragez, protégez vos manufactures. C'est à l'empire en général, et non à la Nouvelle Russie, que je m'adresse : elle n'en est pas encore là.

CHAPITRE XXI.

Du commerce d'exportation.

L'EXPORTATION est l'envoi des marchandises d'un pays dans un autre. L'exportation du superflu est le gain le plus clair que puisse faire une nation. Si la culture des terres n'avait pour but que la consommation des habitans, ils seraient privés de tous les avantages que la surabondance des produits ruraux peuvent leur fournir ; et c'est ce qui arriverait lorsque l'exportation serait entravée par un faux calcul de l'administration. Plus il y a de liberté dans l'exportation des fruits du travail et de l'industrie, plus la culture s'étend.

L'approvisionnement du pays, la circulation facile des denrées ou des autres marchandises dans l'intérieur de l'état, se suppose de droit ; car il n'y a de superflu que ce que la nation ne peut consommer.

Je me trompe peut-être, mais je crois que tout système de lois sur l'exportation manque son but dans un grand empire; la liberté peut seule l'atteindre. Ce n'est pas le cultivateur qui exporte, et tant que le marché de l'intérieur lui fournira un prix raisonnable de sa denrée, il redoublera d'activité ; plus ses soins augmenteront, plus sa récolte sera abondante, et l'appât du gain qui stimule tous les hommes, cesserait d'aiguillonner le laboureur

obligé de rapporter sa marchandise faute d'acheteurs.

Aussitôt que la circulation intérieure est bien établie dans un vaste pays, tout concourt à animer l'agriculture et le commerce, qui en est le résultat. La richesse d'un empire consiste dans la faculté qu'il a de se passer plus facilement des autres que les autres de lui, et dans la plus grande quantité des divers superflus qu'il peut exporter. Ce superflu est le mobile le plus assuré du commerce dont il assure la liberté; plus encore, il décide de la balance du commerce et augmente le capital de ses richesses de convention.

Il n'est pas de pays en Europe où le superflu des grains soit aussi considérable que dans la Nouvelle Russie : après elle, la Petite Russie et la Pologne sont les endroits où l'on recueille le plus de blé. Odessa est, avec Taganrog, le débouché naturel de la Nouvelle Russie; mais elle a sur Taganrog l'avantage d'être aussi l'entrepôt des grains d'une partie de la Petite Russie et de la Pologne.

Une concurrence utile aux spéculateurs en grains s'est établie depuis que la Nouvelle Russie, et surtout depuis que les environs d'Odessa ont commencé à être cultivés. Cette concurrence oblige la Pologne à livrer ses blés aux mêmes prix que les habitans voisins d'Odessa, en faisant supporter aux Polonais le coût des charois jusqu'à la mer. Il en résulte que l'abondance de ces deux pays établit

cette concurrence, dont l'effet entraîne le meilleur marché des grains, et qu'aucune nation de l'Europe ne peut entrer en rivalité avec eux. Il est donc très-évident qu'Odessa est le point d'où l'on peut extraire les blés au plus bas prix possible.

Un second avantage naît du choix des grains, de leur amélioration, et de la possibilité de fournir à l'étranger l'espèce de ces grains qu'il préféreront, puisqu'ils réussissent ici mieux qu'ailleurs, avec moins de frais, et avec plus de certitude dans l'abondance de la récolte. Existe-t-il nulle part au monde des moyens plus certains d'augmenter la population, d'exciter l'industrie, d'ajouter à la richesse nationale?

« L'article du froment procure à Odessa ses plus » grandes relations : dans la mer Noire, elle les » établit avec Cherson à cause de la navigation du » Dnieper; elle peut en faire naître momentanément » avec le port de Koslow, où il arrive des blés de » la Petite Russie, et d'où l'on envoie du sel dans » l'intérieur par les chariots de retour. Elle peut » s'en établir aussi avec Caffa; mais les relations » d'Odessa avec Constantinople sont bien plus im- » portantes; non-seulement elles sont alimentées » par cet article, mais encore par beaucoup d'au- » tres, et principalement par le commerce d'ex- » portation.

» On expédie d'Odessa du froment pour plu- » sieurs îles de l'Archipel et pour les îles Ioniennes.

» Les Ragusois ont fréquenté ce port de la même
» manière qu'ils fréquentent tous les autres. Leurs
» bâtimens sont à la disposition de ceux qui veu-
» lent les fréter, et si quelques capitaines chargent
» pour leur compte, c'est presque toujours pour
» des ports intermédiaires, et rarement pour le
» leur.

» Trieste et Venise avaient avec Odessa des rela-
» tions de la plus grande importance : Venise n'a
» eu besoin de froment que dans des circonstances
» extraordinaires, et la Hongrie fournit à Trieste
» ce qui est nécessaire à sa consommation ; de sorte
» que les négocians de ces deux places n'ont été,
» dans leurs relations avec Odessa, que les facteurs
» des autres nations qui ont eu des besoins. Ce com-
» merce leur a procuré des bénéfices considérables.
» Fournis par une marine nombreuse, possédant
» de grandes fortunes, et jouissant, pendant la pé-
» nultième guerre, des avantages de la neutralité,
» ils ont eu des agens à Odessa ; ils y ont fait char-
» ger, pour leur compte, des blés qu'ils ont vendus
» avec des profits considérables dans toute l'Italie,
» l'Espagne et le Portugal.

» Livourne et Gênes n'ont pas donné, à leurs
» relations avec Odessa, autant d'importance que
» Trieste et Venise : les circonstances ont contrarié
» le désir qu'on y avait de commercer avec notre
» place. Barcelone, au contraire, a fait des opéra-
» tions directes avec elle, indépendamment de

» celles qui ont eu lieu avec ou par l'entremise de » Trieste et Venise.

» Ce n'est guère que par cette entremise et celle » des Ragusois que Lisbonne a reçu des blés d'O- » dessa ; mais des relations directes ne tarderont » pas de s'établir entre ces deux places. Pourquoi » les Portugais laisseraient-ils faire à d'autres na- » tions un commerce qu'ils peuvent faire eux- » mêmes ?

» Les Idriotes fréquentent notre port : la ma- » rine et le commerce de ces insulaires sont deve- » nus d'une influence très-importante sur le prix » des blés, dans les lieux de consommation. »

A ces relations, il faut ajouter celles d'une ville bien intéressante, je veux dire Marseille. Le jour du développement de son commerce a lui ; tout doit déterminer à diriger ses vues sur la Nouvelle Russie. L'Angleterre et l'Amérique ont déjà fait des essais que la guerre a arrêtés, et dont nous ne pouvons rendre compte. (1)

« Le premier article d'exportation qui se pré- » sente, par son importance, est le blé : il y a blé » tendre et blé dur ; le premier se divise en blé » tendre d'été et blé tendre d'hiver.

---

(1) Cet article sur la manière de se procurer ici les blés, regardant principalement les négocians étrangers, il leur sera beaucoup plus agréable d'entendre parler un homme de leur état.

» L'on appelle blé tendre d'été, celui que l'on » sème en avril et mai; on le récolte en août: blé » tendre d'hiver est celui que l'on sème en octobre, » et récolte en juillet et août suivant; celui-ci est » plus estimé : il n'y a cependant pas une grande » différence. Le blé dur est supérieur aux deux » autres; il est aussi en bien moindre quantité; » l'on n'en récolte guère que dans le gouverne- » ment de Catherinoslaw et aux environs d'Odessa, » où la culture y est introduite depuis peu. (1)

» L'Ukraine, la Podolie, la Volhinie, fournis- » sent la grande quantité de tous les blés que l'on » exporte d'Odessa. Les moyens que le négociant » a pour s'en procurer peuvent se réduire à trois :

» 1°. Acheter des propriétaires; 2°. des spécu- » lateurs juifs ou autres qui fournissent cet objet » d'exportation exclusivement; 3°. dans les maga- » sins qui sont sur la place; 4°. au marché de celle-ci.

» La manière la plus commune de traiter avec les » propriétaires, est d'aller aux *contracts de Kiow*, » qui se tiennent du 15 au 24 janvier. L'on trouve » réunis dans cette ville tous les seigneurs des pro- » vinces productives : leur objet est de vendre leurs

(1) Elle est maintenant généralement répandue. Le blé dur, ou *arnaoutka*, se sème en plus grande quantité que le blé tendre. Le mémoire que nous citons est écrit depuis quatre ou six ans, et le pays s'améliore de telle manière, que l'ouvrage qui remonte à plus de deux années a déjà vieilli.

» denrées, faire des paiemens, procéder à des mu-
» tations ou loyers d'immeubles, etc. etc. Les ras-
» semblemens et la cohue dominent dans Kiow ;
» c'est au négociant à choisir les personnes qui lui
» présentent le plus de solidité, et ce choix n'est
» pas très-facile; il fait son contrat sur un échan-
» tillon cacheté, et donne ordinairement un quart
» ou un tiers d'avance, pour recevoir en avril, mai
» ou juillet suivant; il solde à réception. Si l'on a
» quelque bonne connaissance dont on soit sûr, ce
» moyen est le plus lucratif, parce que naturelle-
» ment on a pu calculer approximativement la
» chance des blés, et qu'elle doit être en faveur
» au printemps, relativement aux prix des con-
» trats; l'on peut aussi, sans y aller, s'entendre
» par correspondance, ou se rendre chez les sei-
» gneurs que l'on connaît, et s'exempter, par ce
» moyen, du voyage à Kiow, qui est assez coûteux.

» Les spéculateurs, sur la place, qui méritent
» de la confiance, sont assez rares; ils sont ordi-
» nairement Juifs; on en trouve peu de Russes, et
» sur le nombre il y a quelques Polonais. On fait
» des contrats avec eux aussi à livrer; mais outre
» qu'ils font le premier bénéfice, parce qu'ils achè-
» tent eux-mêmes des propriétaires, en cas de
» chance désavantageuse pour eux, on a souvent
» de la peine à recouvrer ses avances; car leur
» avoir, en leur en supposant un, ne consiste que
» rarement en immeubles..... Par les deux pre-

» miers moyens ci-dessus, l'on vend au négociant » le blé rendu en magasin.... On trouve aussi, par- » fois, à traiter de négociant à négociant, pour » quelque partie de cette denrée; mais comme ces » manières d'acheter font exception, je n'en par- » lerai pas, d'autant plus qu'elles n'offrent aucune » particularité.

» Le blé, parvenu dans le magasin du négociant, » il est souvent obligé de le faire travailler avec les » pelles s'il ne l'embarque pas de suite, et quelque- » fois de le faire vanner. » (1)

Il serait difficile de donner avec précision le détail de tous les objets que la Nouvelle Russie peut fournir à l'étranger : les soins du gouvernement, la fertilité du sol, permettent le succès des productions de tout genre; nous nous bornerons à celles dont la circulation est la plus généralement répandue.

---

(1) Je ne peux suivre ce mémoire dans les prix qu'il établit, parce qu'ils varient habituellement : il est seulement nécessaire d'indiquer les frais indispensables avant que le blé soit mis à bord du navire.

1°. Prix du magasin; 2°. le mesurage; 3°. le transport jusqu'au bord de la mer; 4°. la *lotka* pour le porter à bord; 5°. le droit de douane; 6°. les deux kopeks et demi pour le droit de ville.

Excepté le droit de douane et de la ville, qui ne sont que des bagatelles, les autres frais dépendent, pour leur hausse ou leur baisse, de la saison dans laquelle on charge, et de la concurrence.

Les blés, dont nous avons rendu compte, présentent aux spéculateurs une branche de commerce d'autant plus sûre, d'autant plus étendue, qu'elle ne peut jamais être comme ailleurs subordonnée à l'instabilité des récoltes. Cette assertion paraît hasardée ; elle se change en certitude, lorsque, jetant un coup d'œil sur la carte, on observe l'étendue des trois gouvernemens composant la Nouvelle Russie : on voit les uns bordés à l'ouest par une mer, et jouir d'une température différente de ceux qui ont une autre mer au sud et à l'est. L'un est couvert de neige une partie de l'hiver, l'autre voit s'écouler plusieurs années sans en recevoir, ou elle ne s'y maintient que peu de jours ; les pluies, quelquefois rares dans le dernier, sont souvent abondantes dans l'autre, tandis que les terres sont également fertiles pour tous deux.

D'un autre côté, une grande étendue de pays a la mer à l'est, et va se joindre aux provinces jadis polonaises : ici la température change avec les distances, mais le sol est constamment d'une excellente qualité. Il résulte de ces différences de situations, de climats, de température, de saisons humides ou sèches, que la récolte ne peut manquer à la fois dans toute l'étendue de cette portion de l'empire. Il est constant que ce fait n'est jamais arrivé.

La Pologne, au contraire, éprouve plus généralement une abondance ou une disette commune à presque tout son territoire.

Cette observation n'est point oiseuse pour celui qui désire de s'établir dans un pays où elle lui promet des affaires suivies ; avantage dont on ne jouit nulle autre part. Ajoutons-y encore celui de deux mers, de fleuves, qui s'y jettent, et rendent, sans interruption nuisible au commerce, tous les transports plus faciles.

Aux spéculations sur le blé, il faut ajouter celles que présentent les seigles, avoine, millet, blé de Turquie, orge, lentilles, haricots, pois et autres grains.

A cette première division du commerce d'exportation, joignons-en trois autres : l'une renfermera les laines, les pelleteries, la potasse, les cires et les cuirs ; l'autre traitera du beurre, du miel, du suif, de l'huile, du chanvre, du lin, du tabac, du thé, de la rhubarbe, de la colle de poisson, du crin de cheval, de la soie de porc, etc., et nous terminerons cet article sur l'exportation, en parlant de diverses espèces de toiles, de chanvre, de cordages et de fer, en indiquant quelques autres objets de moindre valeur, puis en traitant du commerce des bois de construction.

Seconde division du commerce d'exportation.

Des laines.

Tout concourt dans la Nouvelle Russie à la propagation des brebis. La douceur du climat de cette

portion de l'empire, l'abondance des pâturages, la facilité d'avoir du sel à vil prix, et surtout l'active industrie des grands propriétaires. Les brebis d'Espagne ont réussi avec des succès surprenans ; les troupeaux de cette dernière espèce sont multipliés à l'infini ; on cite déjà des bergeries où il y a pour plus de trente mille roubles de cette laine.

L'exportation des laines blanches est prohibée. Il est seulement permis d'exporter les laines améliorées.

Des pelleteries.

C'est une erreur généralement répandue de penser que les pelleteries sont à grand marché en Russie. Cette partie d'exportation est néanmoins très-active en Crimée, dans le petit district de Tarakankout, entre Koslof et Pérékop. On vend annuellement pour soixante à quatre-vingt mille ducats de Hollande de peaux de jeunes agneaux. Les peaux de renards, de loups, de lièvres, d'agneaux d'Astrakan, fournissent aussi aux spéculations.

Cire.

Comme nous l'avons déjà dit, le commerce sur les grains fait négliger des branches importantes aux spéculateurs : parmi celles-ci la cire tient le premier rang. Les Juifs, aussi adroits qu'avides, trouvent des gains multipliés en expédiant de Pologne cette marchandise en Italie, par la voie de

terre. A combien plus forte raison tournerait-elle à bon compte au négociant qui l'embarquerait pour l'Espagne, la France et même pour l'Italie!

Le négociant qui entreprendrait ce commerce devrait être sans cesse sur ses gardes, parce qu'il aurait à lutter contre les Juifs qui achètent ordinairement de la première main.

Il faut soi-même faire la revue des propriétaires de ruches, contracter directement avec eux, et entrer dans bien des détails, bien des soins multipliés, pour s'assurer un grand bénéfice.

Cette manière d'acheter la cire réunit tous les avantages : 1°. elle vous assure de la qualité, et vous met à l'abri de toute fraude ; 2°. vous n'avez plus besoin de l'intermédiaire des Juifs ; 3°. la marchandise vous est délivrée par le propriétaire sur la place désignée ; 4°. vous évitez l'assistance de ces commisionnaires avides, auxquels on donne tant pour cent sur tout ce qu'ils achètent, et qui calculent leurs intérêts sans se mettre en peine de ceux de la maison qui les fait travailler.

Il est sage de s'y prendre de bonne heure, de se présenter avec du comptant, de ne pas changer de fournisseurs, tant qu'on n'a pas lieu d'en être très-mécontent.

Ce vice de changement est une plaie pour le commerce des grains comme pour celui des cires. Cette inconstance empêche les relations de confiance, elle provoque l'astuce ; tant pis alors

pour l'inconstant s'il n'est pas très-connaisseur.

Nous ne saurions assez recommander le commerce des cires. L'Ukraine, la Volhinie, la Podolie, la Russie blanche, la Nouvelle Russie peuvent fournir une partie de l'Europe : Odessa est son débouché naturel. Il est précieux, et à la Russie en général et à la bonne foi en particulier, que les Juifs perdent cette corde de leur industrie : il leur en reste tant d'autres attachées à leur arc!

De la potasse.

Il est des choses que l'on conçoit bien, et on n'a pas de peine à les exprimer ; il en est d'autres que l'on ne conçoit pas du tout : alors on l'avoue, et on les explique très-mal. C'est ainsi que je n'ai pu me rendre compte des expéditions de potasse de Kiow et de Podolie pour Brodi. Comment des frais aussi immenses peuvent-ils ne pas absorber tous les bénéfices ! Mon imagination allait beaucoup trop loin sans doute, puisque, rencontrant sur ma route ce convoi de potasse, j'osai douter de son existence en totalité.

C'est vers la mer Noire que doit se diriger la potasse de Volhinie, de Kiovie et de Podolie. On ne me persuadera jamais qu'une marchandise dont le poids est si considérable, en raison de sa valeur intrinsèque, puisse supporter un transport par terre de plus de deux cents lieues. Si je mets de l'obsti-

nation sur cet article de ma foi, il est encore heureux de n'être obstiné qu'en fait de potasse.

Des cuirs nommés joufts.

La Russie possède l'art de la préparation des cuirs, et si elle n'a pas atteint la perfection dans ses fabriques, elle en approche autant qu'aucune autre nation. Néanmoins, cet article si utile à toute l'Europe n'a pas encore de débouché fixe à Odessa. Des particuliers ont acquis quelque partie de cuirs fournis par des Juifs; le bon marché les a séduits; mais ces cuirs, bien loin d'atteindre la perfection de ceux de Russie, étaient préparés par des Juifs Polonais. Dès lors, l'Italie a fait des comparaisons avec la même marchandise, transportée de Pétersbourg par la Baltique, et elle a trop promptement décidé que les cuirs d'Odessa ne valaient pas ceux de Pétersbourg. C'est ainsi que l'intérêt frauduleux d'un individu nuit souvent à l'intérêt d'une ville.

C'est une erreur de penser que les joufts se préparent dans les environs de Saint-Pétersbourg. On en trouve en quantité à plus de cinq cents verstes à l'entour de Moscou, et par conséquent les plus estimés ne sont plus à une telle distance d'Odessa, qu'on ne puisse en tirer à volonté.

Cet article exige de la réflexion et peut atteindre une grande latitude. La Crimée a plusieurs fabriques de ces cuirs.

Peaux de bœufs, etc.

On pourrait en exporter beaucoup de la Nouvelle Russie et de l'Ukraine. Ce commerce, quoique assez suivi, devrait l'être davantage. L'industrie devrait se mêler avec l'intérêt pour produire de plus heureux résultats ; mais on expédie ces peaux sans les préparer, on vend la matière première, on perd la main-d'œuvre, qui serait le bénéfice le plus net.

Troisième division du commerce d'exportation.

Du beurre.

Certains articles, méprisés par les négocians d'Odessa, enrichissent les Grecs. Tout ce qui rapporte un bénéfice honnête est du ressort du commerce : le beurre est une de ces denrées qu'on se procure le plus commodément en Nouvelle Russie, et dont le débit est certain à Constantinople ; aussi a-t-on vu à Odessa des fortunes s'établir rapidement là où on ne les soupçonnait point. Des Grecs laborieux n'ont apporté que leur industrie pour capital ; d'abord aventuriers, laquais ou petits écrivains, ils sont devenus revendeurs, petits marchands ; on les voit aujourd'hui prenant un ton plus haut qu'il ne leur appartient, et possesseurs de fortunes considérables, bien plus difficiles à fondre dans leurs mains que la marchandise à laquelle ils les doivent.

L'économie la plus stricte est le premier axiome de commerce; un Grec le suit littéralement.

Qui peut lutter aujourd'hui contre les Grecs dans les spéculations qu'ils ont adoptées? J'en ai donné les raisons au chapitre XIX.

Du miel.

L'exportation de cette denrée deviendra facile aussitôt qu'on daignera descendre jusqu'à elle. Les pays désignés à l'article *Cire* indiquent d'où le miel se transporte à Odessa. Les abeilles élevées dans le Stèpe choisissent entre des milliers de fleurs le suc dont elles composent le miel. Il est hors de doute que, si l'on soignait cette partie de l'industrie, on recueillerait du miel supérieur peut-être à celui qui vient de Petite Russie; on éviterait le transport, et l'on aurait un débit à peu près certain.

Avec une population plus considérable, les articles, méprisés aujourd'hui, deviendraient des sources de richesse. L'avidité tourmente trop à Odessa; on veut être riche de suite, sans se fatiguer le moins du monde. L'amour-propre invite à croire que, puisque un tel, qui est venu comme matelot, a fait une grande fortune, on doit, d'après le mérite qu'on s'attribue, pousser sa carrière bien au-delà de la sienne. Ce raisonnement est très-faux : ce matelot a débuté par la modestie, la sagesse, l'économie; il a réservé les profits de la veille, les a ajoutés à ceux de la journée présente, pour les

grossir le lendemain. Cette pratique ne trompe jamais dans un début, moins encore dans une ville nouvelle, où tous les travaux sont chers, où l'industrie bien raisonnée conduit à tout.

Qui s'occupe à jalouser les autres perd le temps nécessaire pour exciter à son tour une jalousie nouvelle.

Du suif.

« On distingue en Russie deux sortes de suif, le
» suif à chandelle et le suif à savon ; le dernier est
» plus gris, plus mou, et renferme plus de crasse
» que le premier. La manière de verser le suif dans
» les tonneaux influe sur sa blancheur et sa bonté ;
» celui qu'on a versé après la fonte, à plusieurs
» reprises et en petite quantité chaque fois, est plus
» pur et plus blanc que celui qui a été versé en
» une seule fois. Ce dernier est jaunâtre ; mais
» on prétend, en Nouvelle Russie, qu'il n'en est
» que meilleur à la refonte, parce qu'il a moins
» perdu de sa substance.

» Les provinces qui nous environnent fournissent
» beaucoup de suif; celui de mouton se transporte
» ordinairement à Odessa dans des vessies, à moins
» qu'on n'ordonne de le mettre dans des barils.

» Le suif de bœuf se distingue ici par première,
» seconde et troisième qualité, suivant qu'il est
» plus ou moins pur..... Les envois pour Constan-
» tinople sont très-fréquens.

» Il s'exporte beaucoup de cette marchandise en » Autriche par Brodi. »

Huiles de chanvre et de lin.

« On prétend que les graines de lin de la Li- » thuanie sont préférables à celles de l'Ukraine, » parce qu'elles produisent une plus grande quan- » tité d'huile..... Nous recevons ici de l'huile de » chanvre et de lin de l'Ukraine pour en faire des » expéditions : les gens du peuple s'en servent pour » assaisonner leurs alimens. On en expédie en pe- » tite quantité pour l'Italie. »

Tabac.

« On cultive le tabac sur les bords du Dniester, » dans la Petite Russie ; il y en a de plusieurs qua- » lités : celui qu'on appelle *backum* a la feuille » large, comme celle du seghedin de Hongrie, la » même couleur et la même fragance ; celui qu'on » appelle *graki* est d'une qualité plus ordinaire ; on » peut le comparer à celui qu'on nomme *tartaro*, » en Hongrie, et dont les fabriques de Fiume font » une très-grande consommation. La qualité qu'on » appelle *tabac de Virginie* a les feuilles plus pe- » tites que le graki ; elles sont plus noirâtres et ont » une très-bonne odeur.

» Celle qu'on appelle *tabac de Hongrie* a les » feuilles encore plus petites et jaunâtres : l'espèce

» nommée *saknowski* se rapproche du tabac de Sa-
» lonique.

» Toutes ces qualités de tabac peuvent être em-
» ployées de la même manière que celui de Hon-
» grie, qui vient en Italie par Trieste. Quant au
» transport, rien n'empêche qu'on ne fasse à Odessa
» les balles de même forme qu'à Trieste, c'est-à-
» dire en pressant fortement le tabac. Cette mé-
» thode influe sur sa conservation pendant la tra-
» versée, et exige moins de place pour l'arrimage. »

A ce qui précède, j'ajouterai que j'ai réitéré des expériences sur la culture du tabac; qu'avec un peu de soin, je suis très-aisément parvenu à obtenir des qualités supérieures; aussi, je me permets d'affirmer que si l'on veut, en Nouvelle Russie, et surtout en Crimée, semer du tabac de Salonique, on se procurera cette même espèce de tabac à fumer que nous recevons de Constantinople sous le nom de *tabac de Turquie*, et que l'on paie beaucoup trop cher.

Salaisons.

Nouvel avis aux spéculateurs futurs. J'interroge ici l'intérêt et le bon sens unis ensemble, ce qui n'est pas impossible; j'établis pour principe qu'il n'y a point en Europe de pays voisin d'un port de mer où la viande de bœuf et de porc soit à aussi vil prix qu'à Odessa; qu'il n'y en a pas où le sel soit à aussi bon marché : je laisse ainsi, et au bon

sens et à l'intérêt, le soin de réfléchir sur l'article *Salaisons*.

Il ne faut pas calculer qu'une chose ne peut se faire parce que d'autres spéculateurs ne l'ont pas entreprise; cette méthode, follement prudente, refroidirait toutes les sources de l'industrie; de même aussi, lorsqu'un homme n'est pas entendu dans une fabrication quelconque, il ne faut pas en conclure qu'un autre sera aussi maladroit que lui. Je n'ai eu connaissance que d'un essai en ce genre d'excellente industrie..... Avait-on des capitaux, des relations établies, de bons ouvriers? je l'ignore; mais j'augure qu'on aura préféré charger des blés.

Thé, rhubarbe.

Le thé et la rhubarbe sont des articles assez intéressans pour reveiller l'intérêt; le thé vient de la Chine pas Moscou : faute de relations avec Astrakan, on l'achète de la troisième et quatrième main, tandis qu'il serait facile de l'avoir de la seconde.

La Sibérie fournit d'excellente rhubarbe : Astrakan devrait encore en être l'entrepôt; cependant on la tire de Moscou. Un trajet beaucoup plus long enchérit nécessairement une marchandise; mais lorsque le négociant de Moscou se la procure de son correspondant à Orembourg, et que ce dernier l'a lui-même reçue d'un autre, il faut que le prix augmente à chaque vente. Un spéculateur remonterait à la source, et le débit qu'il obtiendrait se-

rait d'autant plus certain, qu'il ne lui serait pas difficile de modifier le prix habituel.

Colle de poisson.

La colle de poisson du Volga passe pour la meilleure de toutes ; elle l'emporte sur celle du Dnieper et de la Crimée. On fonde bien plus solidement ses spéculations commerciales quand on fournit la meilleure marchandise possible : il serait donc convenable d'exporter de préférence cette colle du Volga ; on sait d'ailleurs que l'Italie, la France et l'Espagne n'ont point cet objet en aussi bonne qualité.

Crins de cheval, soies de porc.

Je m'aperçois que je descends presque jusqu'à la minutie, quand je m'occupe d'aussi légers détails ; je me bornerai à faire savoir que la Nouvelle Russie est amplement fournie de ces deux articles.

Des toiles.

Les toiles blanches de la Nouvelle Russie sont extrêmement étroites. Il y en a de plusieurs qualités ; mais elles sont toutes plus recommandables par le bon service qu'elles rendent que par leur finesse. Il serait très-important pour le commerce, et surtout pour les provinces voisines de la Nouvelle Russie, qu'on s'occupât sérieusement de l'exportation de ces toiles. Constantinople en fait le plus grand

usage; on s'en sert en Italie; leur plus grande circulation serait un bienfait pour les gouvernemens voisins. Je n'entends point parler de la Nouvelle Russie, il y a trop peu de bras pour songer à des fabriques; mais la modicité de la main-d'œuvre dans l'intérieur de l'empire, permettrait une exportation d'autant plus considérable qu'elle éprouverait moins de rivalité.

Les toiles à voiles de Saint-Pétersbourg sont très-estimées. Il serait facile aux négocians d'Odessa et de Taganrog de s'en procurer de la même espèce, en les faisant fabriquer à Karkof, Kalouga, ou en Petite Russie; ainsi Taganrog et Odessa seraient bien mieux placés que Pétersbourg et Riga, non pour la consommation de l'Angleterre, mais pour celle de l'Archipel, de l'Italie, de Malte et de Smyrne.

On pourrait inviter de gros marchands russes, les plus voisins de la Nouvelle Russie, d'en faire les essais; ils n'ont à calculer que sur la masse du bénéfice, car c'est un genre de marchandises sur lequel on ne peut point perdre, il n'exige aucun soin dans le magasin, il n'a point de déchet à redouter.

Les toiles d'emballage viennent de Podolie et de Volhinie; on est bien certain de les débiter en Italie, Espagne et Portugal. Celles qui passent par Brodi ne rivaliseront jamais les expéditions faites par Odessa. Constantinople, l'Archipel, l'Italie en

acheteraient beaucoup; l'Espagne ne les retirerait plus de Hollande, où elles arrivent de Dantzig.

Chanvre et cordages.

La Nouvelle Russie, pour fournir le plus beau chanvre, n'a qu'à le vouloir. Celui qui croît aux environs d'Élisabeth a le plus de réputation, parce qu'il est connu depuis plus long-temps; les stèpes des environs d'Odessa sont plus gras, la terre y est plus analogue à cette culture. J'en ai fait l'expérience deux années consécutives, et le chanvre que j'ai obtenu surpassait en longueur, en force, même en finesse, celui qui m'a été présenté venant d'Élisabeth. On doit observer que la chaleur influe sur la maturité du chanvre dans une proportion plus forte que celle dont notre climat serait susceptible d'après sa latitude; mais j'ai acquis la certitude que le chanvre cultivé dans notre stèpe n'a éprouvé aucun retardement ni dans sa crue ni dans sa maturité.

Les fabriques de cordages les plus nombreuses de la Nouvelle Russie sont sur le Dnieper. Odessa en a deux ou trois. J'ai lu « qu'on estimait moins » en Italie les cordages de Russie que ceux des au- » tres pays. » Je ne peux nier ce que j'ignore; mais il m'est libre de penser que ce reproche tient vraisemblablement à quelques envois défectueux. L'art du cordier n'est pas difficile; il n'exige pas ce fini, cette délicatesse que des mains habiles

savent donner à certains ouvrages pour les élever au-dessus de tout ce que l'industrie des autres nations peut produire. Cet art n'est point lié avec des circonstances particulières; du bon chanvre et des bras bien exercés lui suffisent. Que l'eau de la petite rivière de Bièvre soit le principe des couleurs vives et presque inimitables des tapisseries des Gobelins; que l'acier d'Angleterre subisse, dans les fabriques de ce royaume, une préparation que nous n'imitons qu'imparfaitement, cette supériorité est reconnue; l'étude et le temps la feront cesser; mais refuser aux Russes une égalité de perfection dans l'art de faire des cordes, c'est, en vérité, avoir bien envie de leur refuser quelque chose!

Du fer.

L'exportation du fer doit entrer en première ligne dans le commerce de la Nouvelle Russie; Taganrog a sur Odessa un grand avantage de situation, pour expédier des fers à l'étranger. Nous y reviendrons en parlant de cette ville.

Autres articles.

Pour donner à chaque objet toute l'extension dont il est susceptible, il faudrait entrer dans des détails que ne nous permet pas l'étendue de cet ouvrage; nous avons même passé sous silence une multitude d'articles, qui, présentés à des gens industrieux, fructifieraient dans leurs mains; de ce

nombre sont les farines, le biscuit de bord, les goudrons, les mouches cantharides, les herbes pour la teinture, les nattes, le *caviar* ou œufs de poisson, et le poisson sec.

Ce dernier article est de la plus haute importance. Un temps viendra où l'industrie éclairée fera jouir le reste de l'Europe des excellens poissons que la mer Noire renferme. Le *scombri* à lui seul obtiendra un succès surprenant : plus délicat que le hareng, plus agréable que la sardine, il peut être soumis aux mêmes préparations. On le pêche quelquefois avec une si grande abondance, que quelques jours d'un travail bien dirigé suffiraient pour en fournir des provinces; mais l'art de la pêche est encore dans son enfance, les bons filets manquent, et nous pouvons hardiment le dire, la Nouvelle Russie invoque l'industrie sur terre et sur mer.

Bois de construction.

« Les mâtures et bois de construction formeront » une branche très-considérable du commerce » d'Odessa. Divers grands propriétaires riverains » du Dnieper sont dans le cas de fournir des pièces » de la plus grande dimension, et à un prix de » trente pour cent inférieur à celui auquel on peut » les avoir rendus sur la Baltique, à laquelle ce » commerce ne convient pas autant qu'à la mer » Noire. Les compagnies qui s'occupent spéciale-

» ment de ce commerce ont si bien senti l'avantage » de la position d'Odessa, qu'elles ont déjà calculé » les moyens de diriger leurs exportations par cette » ville, du moment où la paix permettra aux puis- » sances de la Méditerranée de remonter leur ma- » rine. Outre le bénéfice que présente le prix d'a- » chat, les frais de transport seront infiniment » moindres, puisque le trajet de la mer Noire, » jusque dans un port quelconque de la Méditerra- » née, est plus court que celui qu'on aurait à faire » pour tirer les mêmes objets de la Baltique. Il y » a pareillement économie dans le temps; ce qui » doit entrer en grande considération quand il » s'agit d'opérations qui peuvent intéresser un gou- » vernement.

» Si l'on désirait faire un achat de mâtures dans » la Russie Blanche ou la Petite Russie, soit qu'on » dût se les procurer dans les forêts sur les lieux » de la coupe, soit qu'on dût les prendre au lieu » de leur embarquement sur le Dnieper, il con- » viendrait de les faire braquer et choisir avec soin » par un maître mâteur, afin d'éviter les frais de » conduite sur les pièces de rebut.

» Très-souvent, malgré toute la diligence pos- » sible, les bateaux ne dépassent pas Krément- » chouck la première année; alors on les tire à sec, » et ils hivernent dans cette ville. Ils sont de nou- » veau lancés à l'eau après la débâcle, et l'on » profite des crues des eaux, après la fonte des

» neiges, pour leur faire dépasser les cataractes.

» Une opération en grand réussira beaucoup » mieux qu'un essai sur une petite partie, parce » qu'il est nombre de frais qui sont les mêmes, et » entre autres ceux d'entretien et salaire de la per- » sonne chargée de diriger l'opération, et autres » frais de manutention qui sont les mêmes pour » une grande que pour une petite partie. »

Je pourrais ajouter à ce qui vient d'être dit par un négociant habile, une foule d'autres choses, toutes avantageuses à l'exportation de ces bois de construction; ces détails m'entraîneraient trop loin: je me borne à faire connaître l'espèce de ces bois et mâtures, en copiant un article qui satisfait parfaitement sur cet objet. (1)

« Aussitôt après le débarquement des mâts (ve- » nus à Toulon, et tirés par la mer Noire des lieux » ci-dessus), on procéda à leur examen, et il fut » reconnu qu'ils étaient en effet de la même espèce » que ceux importés de Riga. La visite des pre- » mières pièces eut lieu en présence de M. de » *Kinsbergen*, amiral hollandais, des officiers de » son escadre, et de M. l'abbé Rainal.

» Le prix auquel ces mâtures revenaient à la ma- » rine, était évidemment très-inférieur à celui que » des fournisseurs auraient exigé. »

---

(1) Essai historique sur le Commerce et la Navigation de la mer Noire, p. 150.

Telle est en abrégé l'exposition fidèle des moyens d'exportation qu'offre la Nouvelle Russie ; ce n'est pas à nous qu'il appartient de présenter des réflexions encourageantes sur le commerce futur ; il est aisé de calculer ce que l'avenir promet, d'après les succès passés. Si des spéculateurs nouveaux, si des capitalistes veulent entreprendre le commerce avec la Nouvelle Russie, je les invite à s'assurer d'une seule considération : c'est de s'instruire des capitaux avec lesquels la plupart des négocians d'Odessa ont commencé, et d'établir une proportion avec ce qu'ils ont aujourd'hui : cet argument est le plus solide de tous. Ce ne sont pas de belles phrases présentées dans l'intention de séduire celui qui se laisse prendre avec des mots ; c'est un résultat certain qu'il est libre à tout homme de vérifier. Que serait-ce donc un jour d'Odessa, si la franchise était accordée à son port ! Cette réflexion n'est point oiseuse ; les intérêts bien réfléchis de la Nouvelle Russie doivent y conduire impérieusement. (1)

(1) La franchise du port d'Odessa a été accordée par l'empereur Alexandre, et célébrée dans cette ville le 27 d'août dernier. M. le duc de Richelieu en avait depuis long-temps démontré l'utilité.

CHAPITRE XXII.

Navigation.

Distinguons dans cet article la navigation de long cours du cabotage, et faisons précéder le tout par quelques réflexions sur la facilité de naviguer dans la mer Noire.

On a vu, dans la première époque de l'histoire de la Nouvelle Russie, combien les anciens redoutaient cette mer; donnons maintenant les raisons de leurs craintes.

La navigation n'était pas, dans son origine, la chaîne qui unissait toutes les nations du globe; elle a eu son enfance comme tous les arts: les anciens ne connaissaient pas la boussole et étaient obligés de suivre les côtes; celles de la mer Noire sont très-escarpées, l'inexpérience y périssait, et le plus habile navigateur de ces temps-là était brisé contre les rochers, parce qu'il n'osait gagner la pleine mer.

Une seconde cause redoublait les craintes; quelquefois le brouillard est assez épais pour qu'on perde la côte de vue, et le danger était doublé.

Plus encore, le Pont-Euxin n'avait alors que très-peu de havres. L'imagination des poètes avait ajouté aux descriptions affreuses qu'on faisait de cette mer, et par une conséquence aussi absurde que le raisonnement qui la produisait, on peuplait ces

rivages d'anthropophages, de monstres; on n'y trouvait que des cavernes habitées par des géans, gardées par des animaux féroces; on ne découvrait que des glaces dans la partie du nord, que des barbares dans celle du sud.

On dut à l'industrie des Grecs des connaissances mieux établies. Les anthropophages disparurent, les monstres se cachèrent sous les eaux, les glaces se fondirent; les dangers devinrent moins grands, les peuples de ces contrées parurent hospitaliers. Les hyperboles poétiques ne se retrouvèrent plus que dans les ouvrages qui avaient attesté leur existence, que dans la tête des vieilles femmes qui effrayaient les enfans avec de pareils contes.

Les Vénitiens et les Génois auraient dû faire disparaître ce qui pouvait encore rester de ces préjugés, puisqu'ils naviguaient à peu près comme on navigue de nos jours.

Cependant, quand une idée a long-temps occupé un peuple ignorant, elle dure avec son ignorance; voilà pourquoi les Turcs d'aujourd'hui ont reçu de leurs pères, avec la conquête de la mer Noire, les terreurs qui accompagnaient les marins; voilà pourquoi une grande partie des navigateurs grecs ont conservé des impressions de pusillanimité qu'ils ont puisées chez les Turcs, et qu'ils ne tiennent certainement pas des Grecs fameux leurs ancêtres, avec lesquels ils n'ont qu'un germe de ressemblance.

Dans toutes les saisons, même au cœur de l'hiver, la marine russe croise sur la mer Noire; et dans vingt occasions, on a vu M. le marquis de Traversay, alors amiral de cette mer, la parcourir à de grandes distances sur une petite barque, dont le seul aspect aurait fait reculer des Turcs et des Grecs.

Maintenant, l'expérience détruit le préjugé chez tous les peuples qui fréquentent cette mer, excepté, néanmoins, chez les Turcs, parce qu'il leur plaît de fermer les yeux à la lumière, de quelque côté qu'on la leur transmette.

Je l'ai déjà dit, il y a des années où la mer gèle le long des côtes de l'ouest; c'est pourquoi, je le répète encore, on ne doit pas compter sur la navigation de décembre et de janvier, quoique souvent elle soit libre à ces deux époques.

Le vent de nord règne pendant l'été et rend difficile la navigation de Constantinople à Odessa: le canal acquiert plus de rapidité; et si la saison du vent fait rester les vaisseaux à l'ancre plus que les navigateurs ne le désirent, ce n'est pas le danger.

On sait qu'il y a des bancs de sable sur certaines parties de la côte de l'ouest, principalement vers l'embouchure des grands fleuves qui l'ont charroyé; mais les cartes sont tracées avec soin, et la mer Noire est, je pense, un assez beau bassin pour y louvoyer à son aise, surtout n'ayant dans tout son intérieur ni îles ni rochers.

On écrit comme on raisonne. J'ai trouvé ce passage dans un livre néanmoins assez estimé. « L'en-
» trée du canal de Constantinople est très-dange-
» reuse ; si on la manque, on échoue nécessaire-
» ment. » Je réponds à cette profonde objection par une plaisanterie : la profondeur de ce puits est grande ; si vous y tombez, vous vous noyerez. En effet, à quoi servirait de savoir prendre les hauteurs, d'examiner les côtes, si cela ne devait conduire qu'au naufrage? Une trace invisible vous guide vers le canal ; c'est le courant qui s'annonce de loin. Si dans la nuit, ou durant la tempête, il plaît à un navigateur turc ou grec d'emporter d'assaut l'entrée du canal, il rentre dans la classe de celui qui se jette dans le puits.

Navigation de long cours.

On a vu, pendant la paix, six à sept cents bâtimens de forte portée arriver à Odessa dans le cours d'une année : ils étaient russes, autrichiens, grecs, ragusais, français, maonais, espagnols, anglais ou turcs.

Le prix du fret varie avec le change.

« L'on estime ici le tonnellage des bâtimens par
» laste, dont chacun peut être à peu près évalué à
» la valeur de deux tonneaux de France. Il serait
» difficile de déterminer au juste la quantité de
» lastes que le commerce de notre place expédie....
» Je me borne donc à dire que la portée des na-

» vires peut être évaluée au terme moyen, à raison
» de seize à dix-huit cents tchetwerst chaque. »

On nolise ordinairement, à Constantinople, les bâtimens pour entrée et sortie. Il en arrive cependant un assez grand nombre pour recevoir leurs cargaisons de divers négocians. On se rend par mer à Constantinople avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'en ordonne le vent : quelquefois on fait ce voyage dans deux jours et demi, souvent en quatre. On peut prendre dix jours pour règle de proportion, parce qu'on est quelquefois arrêté par des calmes ou par des variations dans le vent.

Le bienfait de la paix fera trouver, dans la concurrence des navigateurs étrangers, un dédommagement contre la mauvaise foi des capitaines grecs, idriotes et esclavons.

Cabotage.

Malgré notre confiance dans les manuscrits qu'on a bien voulu nous confier, nous ne pensons pas comme leurs auteurs relativement au cabotage. On ne doit jamais oublier les intérêts du gouvernement en calculant les siens propres, et on est dans l'erreur si l'on n'envisage pas le cabotage comme un des plus stimulans, des plus actifs, des plus sûrs agens du commerce.

Le cabotage forme les matelots, et fait circuler

les productions superflues d'une province pour en fournir une autre.

Taganrog et Odessa sont les deux villes les mieux placées pour entretenir ces communications réciproques : il en est de même de toute la Crimée ; elle peut expédier à Odessa des vins, des fruits, du sel, des bois de construction et de chauffage. La Natolie peut continuer avec succès les spéculations qu'elle a toujours entretenues, et les augmenter à mesure que le commerce d'Odessa s'agrandit.

Cherson présente des avantages plus certains dans son commerce de cabotage avec Odessa ; il peut devenir immense, étant alimenté par le Dnieper. Si la civilisation de l'Asie Mineure rendait à ce magnifique pays son ancien lustre, que de branches nouvelles le commerce acquerrait, et qui pourrait de bonne foi limiter les avantages du commerce d'Odessa ?

Indépendamment de ce coup d'œil favorable jeté sur le commerce, concilions-le avec l'intérêt de l'état. Que de marchandises restées invendues, que de pertes pour les cultivateurs, que de bras oisifs, que d'industrie étouffée sans le cabotage ! Les peuples riverains sont naturellement invités à parcourir l'élément âme du commerce. Si le gouvernement les embarque sans qu'ils aient de connaissances sur les premiers principes de la navigation, il expose et ses bâtimens et les officiers qui les conduisent : par le cabotage, au contraire, le riverain exercé

aux fatigues dans une barque, familiarisé avec les dangers de la mer, se trouve sur un vaisseau de guerre comme dans une citadelle : l'homme nouveau à la mer éprouverait un sentiment pénible, en considérant cette masse flottante ; le matelot, au contraire, en la comparant à la barque fragile qu'il vient de quitter, sent son courage, peut-être même son amour-propre, augmenter.

CHAPITRE XXIII.

Changes, transit, roulage et postes; chambres d'assurance, courtiers, bourse.

Changes.

« DANS le principe de la fondation de la ville » d'Odessa, le commerce qui s'y est établi s'est ali- » menté avec les mêmes désavantages et peines qu'il » éprouva lorsque les hommes, dans l'origine des » sociétés, établirent entre eux un commerce d'é- » change au moyen des marchandises ou des mé- » taux. Le change inventé pour éviter le transport » des monnaies était connu inutilement; un bien » petit nombre des négocians d'Odessa s'en servaient » pour recevoir dans l'étranger les sommes qui leur » étaient dues pour la fourniture des blés qui s'ex- » portaient par cette rade; le restant était payé avec » un surcroît de frais très-préjudiciable aux spécu- » lateurs, par des envois de ducats qui s'expédiaient

» de Brodi par la poste, ou qui arrivaient par mer » sur les navires qui venaient prendre des charge- » mens de grains ou autres produits de Russie. Les » monnaies étrangères devinrent par la suite très- » abondantes sur cette place, et quoique les ducats » servissent au payement des blés achetés en Polo- » gne, et sortissent par cette cause de la circulation, » cependant il restait toujours la portion du prix des » marchandises servant à l'acquit des frais et com- » missions, ce qui établit de suite un *change menu* » qui facilita la vente des pièces turques, piastres » fortes et autres monnaies, qui furent envoyées de » l'étranger. Ce change est exercé par un nombre » assez considérable de Juifs qui, non contens d'a- » voir des comptoirs fixes sur les principales rues, » ont encore établi des bureaux d'échange portatifs » qui obstruent les passages les plus fréquentés; ils » s'occupent des plus petits détails, et avec un bé- » néfice très-onéreux au public.

» Le Levant fut le premier état d'où nous vinrent » des marchandises qu'on peut regarder comme de » première nécessité pour celui-ci : il s'en fit un » débit considérable, tandis que nous leur four- » nissions nos blés, suifs, beurres, etc. Dès lors, » Odessa et Constantinople se trouvant inutilement » débitrices et créancières l'une de l'autre, ce fut » avec Constantinople qu'Odessa commença ses re- » lations en banque.

» Cet état de choses dura jusqu'en 1808, année

» pendant laquelle les relations de la ville s'étendi-
» rent et s'accrurent au point d'intéresser une partie
» de l'Europe, qui établit par Odessa la route des
» marchandises qu'elle tirait du Levant. Dès lors les
» opérations en banque se multiplièrent avec Vienne
» et Auguste, et s'étendirent même jusques à Paris,
» Amsterdam et Londres; mais jusqu'à ce jour elles
» n'ont une marche fixe qu'avec Constantinople,
» Vienne et Auguste. (1)

» Le commerce de banque eut par conséquent
» son principal fondement dans celui en *transit*,
» qui est favorisé spécialement par ukase de sa ma-
» jesté impériale du 26 octobre 1808, qui exempte
» de tous droits les marchandises qui sont destinées
» pour les pays étrangers : cette faveur en devient
» une pour le pays. Ce transit verse dans tous les
» gouvernemens voisins des sommes énormes, soit
» pour les frais de roulage et autres. »

Les principaux articles du transit viennent, pour la plupart, de Smirne, aboutissent à Constantinople, de là à Odessa, pour arriver à leur destination : ils consistent en cotons bruts ou filés, en laines et fils teints, soies écrues, schalls, soies filées, poil d'angora, épiceries, etc.; quelques étoffes turques ou persanes; parfums, et drogues médicinales.

---

(1) Il y a des années où la seule maison Rainaud a fait six millions d'affaires en banque.

Roulage et postes.

Nulle autre part le roulage ne peut être à aussi bon marché qu'en Nouvelle Russie ; les bestiaux qui servent aux transports trouvent, sans la payer, de l'herbe à discrétion.

Les grands propriétaires, en Pologne, se servent de leurs chariots s'ils ont des blés à expédier, ou ils les louent dans le cas contraire.

On expédie avec assez de sûreté toutes les marchandises, soit pour Moscou, Brodi, ou autres places. Les entrepreneurs des charois sont en rapports avec des chefs expéditionnaires habitans d'Odessa.

Les transports d'Odessa à Moscou varient de prix suivant les saisons; les mêmes variations existent sur le temps qu'ils emploient pour s'y rendre. On établit entre trente ou trente-cinq jours la durée de ces voyages.

Le prix des ports de lettres est peu considérable pour l'intérieur de l'empire : on a la ressource de faire transporter l'argent à des distances les plus éloignées en payant une petite garantie.

Les frais de postes, pour les voyageurs, sont moins élevés en Russie que dans tout autre état de l'Europe.

Chambres d'assurance.

La chambre impériale d'Odessa consiste en ac-

tions de mille roubles chaque ; le nombre ne peut outrepasser cinq cents.

Il existe de plus une seconde chambre d'assurance nommée *greca-russe*. Les bénéfices considérables que ses divers actionnaires ont faits, détermine plusieurs négocians à assurer aussi..... On peut donc être bien sûr d'obtenir les meilleures conditions possibles, puisqu'il y a autant de rivalité.

Courtiers.

Les négocians ont choisi douze courtiers jurés ; ceux-ci ont des suppléans : ces courtiers reçoivent un demi pour cent de chaque partie, à titre de courtage.

Diverses classes de négocians ; bourse.

Ainsi que dans le reste de la Russie, les négocians d'Odessa sont partagés en trois classes : pour être inscrit dans la première, il faut posséder un capital au moins de cinquante mille roubles.

Les négocians d'Odessa sont exemptés pour vingt-cinq ans, à dater de 1796, du droit que chaque négociant de l'empire paie à la couronne d'un pour cent sur la déclaration qu'il a faite de ses capitaux. Ils sont exempts du logement des troupes, même pendant la guerre.

Dans l'établissement que M. le conseiller de commerce Rainaud a formé, la bourse tient le premier

rang : nous en avons parlé en décrivant la salle de bal. Les négocians ont cette salle pour leur bourse ; mais ils préfèrent de se réunir dans un café contigu, qui fait partie de cet établissement.

CHAPITRE XXIV.

Douane ; prohibitions ; banques d'échange, d'escompte ; tribunal de commerce ; quarantaine.

Le tarif de 1797 établit les droits de douane et prohibitions pour toute la Russie.

Je me donnerai bien de garde de raisonner sur les prohibitions : je n'ai ni la prétention de donner des conseils au gouvernement, ni les connaissances nécessaires pour discuter un objet de cette importance.

On attend impatiemment un nouveau tarif depuis long-temps annoncé.

Je vais donner le relevé de dix années des registres de la douane d'Odessa, renfermant l'exportation et l'importation, c'est-à-dire les sommes auxquelles se sont annuellement montées la quantité des marchandises exportées et importées, et les droits que le gouvernement a perçus C'est une pièce justificative de ce que j'ai avancé sur les progrès d'Odessa ; elle répond beaucoup mieux à toutes les objections que les phrases les mieux cadencées.

Extrait des registres de la douane d'Odessa.

ANNÉES.	IMPORTATION.	EXPORTATION.	DROITS.
	roub.	roub.	roub.
1804	1,223,027	2,339,509	155,037
1805	2,156,298	3,399,291	203,605
1806	1,845,125	822,927	209,757
1807	490,330	336,022	76,319
1808	1,901,766	1,975,013	256,706
1809	2,259,004	1,776,290	231,424
1810	2,763,874	3,146,994	445,216
1811	7,040,080	7,747,544	829,241
1812	2,313,521	5,855,045	386,918
1813	3,169,895	8,861,956	683,607

Banque d'échange.

Elle est bornée à fournir du cuivre pour les assignations qu'on lui présente. Son but est de maintenir l'équilibre entre les valeurs réelles et fictives. Le commerce ne profite de cette banque que pour les appoints à faire dans le payement des ouvriers.

Banque d'escompte ou de secours.

On établit à Odessa, en 1806, une banque de

secours sur le pied de celle de Moscou, Archangel, Caffa et Taganrog.

Cette banque n'a point, jusqu'à présent, de capitaux fixes; la chambre des finances de Pétersbourg lui fait passer les fonds qui lui sont nécessaires. Cette mesure n'est que provisoire jusqu'à ce qu'on soit fixé sur l'étendue des besoins que le commerce d'Odessa pourra contracter chaque année (1). « La » banque de secours escompte les lettres de change » de l'échéance de neuf mois, et pas plus tard; elle » prête de l'argent sur les marchandises et produc- » tions de l'empire à semblables termes, en faisant » la diminution de vingt-cinq pour cent, d'après » le genre des marchandises; l'intérêt d'escompte » est de six pour cent qui se perçoit ensuite. »

Tribunal de commerce.

Ce tribunal est composé du président, de deux membres, d'un procureur impérial, d'un secrétaire, nommés par le gouvernement; la communauté y ajoute deux négocians qu'elle présente à l'approbation du gouverneur.

La juridiction de ce tribunal s'étend indistinctement sur toutes les contestations au sujet du commerce, quel que puisse être le domicile des diverses parties; on ne peut appeler qu'au sénat des sentences qu'il rend.

(1) Elle a maintenant un capital de 750,000 roubles.

Quarantaine.

Il y a entre les deux ports un terrain qui, dès l'origine d'Odessa, a été destiné à recevoir les bâtimens venant des mers de Turquie pour y faire quarantaine. Dans le principe, on y bâtit quelques magasins et quelques logemens provisoires.

A cette même époque, Taganrog était le port où aboutissaient toutes les marchandises du Levant qui n'étaient pas de *contumace.* Les villes de Mohilow et de Doubassar sur le Dniester, recevaient les étoffes, soies écrues et autres; les cotons et les laines; depuis 1806, il ne peut plus passer par la frontière sèche des marchandises de cette espèce, excepté la soie écrue.

Le commerce de la mer Noire ayant vu multiplier ses succès, les bâtimens de diverses nations arrivèrent à Odessa, et l'on sentit combien il était important de donner à une nouvelle quarantaine un port séparé, un local spacieux et sûr, des magasins et des logemens commodes. M. le duc de Richelieu présenta un plan vaste, assimilé à celui de la quarantaine de Marseille, et le gouvernement l'accueillit.

Un vallon sépare la ville de la quarantaine nouvelle; on la réunit avec la forteresse. Un port vaste lui a été préparé; deux cents vaisseaux peuvent y être placés. Du côté de la mer, une enceinte de hautes murailles flanquées de tours, une contre

enceinte défendent son approche; du côté de terre la forteresse la couvre.

Les avantages que fournit la nouvelle quarantaine consistent en logemens pour les passagers, magasins pour les marchandises et pour les épurer; emplacement isolé, fermé de trois murs, et n'ayant de jour que sur une cour intérieure où l'on n'arrive qu'après avoir passé trois portes, et réservé aux gens atteints de la contagion; de plus, des parloirs pour l'usage des marins, construits de manière à ce qu'il y ait impossibilité de se communiquer autrement que par la voix; facilité de toute espèce pour resserrer, contenir, surveiller chaque partie d'administration et de détail.

On a fait un nouveau règlement de quarantaine basé en partie sur celui de Marseille, avec les changemens qu'ont nécessité l'urgence; car un bâtiment peut se rendre facilement en trois jours de Constantinople à Odessa.

M. le chevalier de Rosette, inspecteur de la quarantaine, et de qui nous tenons tous les détails qui la concernent, a vu arriver à Odessa, dans un intervalle de vingt-quatre heures, cent cinquante-quatre vaisseaux venant de Constantinople, et n'ayant que deux jours de navigation.

Formation du bureau de santé.

« Le bureau de santé est composé de trois mem-
» bres, d'un secrétaire et d'une chancellerie.

» Le premier membre est l'inspecteur; il a tous
» les gardes sous ses ordres; il veille à la stricte
» exécution des décisions que le bureau décrète en
» corps, et s'occupe incessamment de tout ce qui
» est relatif à la conservation et à la sûreté de la
» santé publique.

» Le second membre, son collègue, est princi-
» palement chargé de la purge des marchandises;
» il doit veiller à leur intégrité, ayant en outre
» la même surveillance sur tous les employés.

» Le docteur est la troisième personne du bureau;
» les devoirs de son état sont les mêmes dans toutes
» les quarantaines.

Distributions dans la quarantaine.

» La quarantaine est séparée en trois quartiers :
» le premier est pour recevoir les marchandises non
» susceptibles de contumace, mais soumises seule-
» ment à une visite pour s'assurer qu'il n'y a rien
» en contravention. Il y a un commissaire, chef
» de ce quartier, et un sous-commissaire. Les
» gardes nécessaires y sont employés selon les cir-
» constances.

» Le second quartier a également son commis-

» saire et sous-commissaire; ceux-ci surveillent les
» gens qui viennent à terre, reçoivent les passa-
» gers, les placent dans leurs chambres, et s'occu-
» pent de la fourniture des provisions pour les bâ-
» timens, au prix fixé par le bureau. Ce premier
» commissaire du second quartier est en même
» temps l'intendant des bâtisses.

» Dans le troisième quartier sont déposées les
» marchandises soumises à la purge. Les commis-
» saire et sous-commissaire de ce quartier s'occupent
» de cette opération délicate et dangereuse, par le
» moyen des galériens que le bureau fournit à leur
» demande.

» De plus, il y a une infirmerie pour les ma-
» lades; en cas de peste, le bureau, indépendam-
» ment de sa surveillance particulière, nomme *ad*
» *hoc* celui de ses employés qui mérite le plus de
» confiance, et qui réunit le plus d'intelligence.

» Il y a en avant du port un bâtiment en station,
» commandé par un ancien officier de marine. Il
» expédie à la rencontre des navires, et leur per-
» met de se présenter à la consigne, suivant les
» instructions qu'il a du bureau. Cet officier veille
» sur les vaisseaux, empêche qu'ils ne communi-
» quent entre eux, arrête les contrevenans aux
» ordres donnés, et fait observer l'ordre sur les
» bâtimens, d'après les ordonnances maritimes.

» Quoique la mer Noire soit aussi navigable
» toute l'année que la Méditerranée, cependant

» les marins qui y arrivent ne s'y rendent que depuis » la fin de mars jusqu'à la fin d'octobre, principalement les Autrichiens. Les bâtimens de la marine » impériale russe y tiennent la mer toute l'année, » ainsi que les Anglais. Il en est ainsi de quelques » Grecs, montés sur de petits bâtimens nommés » *tschektirmés*; ils n'ont aucun égard à l'hiver, et » viennent au commencement de janvier porter des » oranges et des citrons frais.

» Quand les circonstances permettent de charger » en quarantaine, voici comment l'on s'y prend : » le bâtiment nouvellement arrivé décharge tout ce » qu'il a sur son bord; il reste ensuite au moins » seize jours en observation, quand la peste n'est » pas à Constantinople; davantage, si elle y est. » Le bureau lui permet alors d'embarquer les mar» chandises que les gens de la ville ont chargées » sur des *allèges*; on a eu soin de faire enlever de » ces *allèges* toutes les voiles, etc. Les allèges char» gées, les matelots de la ville se retirent, et ceux » du bâtiment pour lesquels elles sont destinées » viennent les remorquer, et après les avoir vidées, » ils les reconduisent à la place désignée par le » bureau, où un surveillant en fait la visite, les » fait laver et les consigne à leurs maîtres. De cette » manière la plupart des bâtimens ne prennent » point *pratique* en ville, et le commerce ne se res» sent presque pas des lenteurs que semble auto» riser une quarantaine. »

CHAPITRE XXV.

Réflexions sur le commerce d'Odessa.

J'ai essayé de faire connaître, à la fin des deux premières époques de ma division historique, ce que j'ai pu recueillir sur le commerce de la Nouvelle Russie; alors je ne parlais que d'après mes recherches. Aujourd'hui, c'est de ce dont j'ai été le témoin que je parle.

Pour bien sentir quelle sera l'importance du commerce d'Odessa, devenu port franc, il faut se représenter les difficultés de tout genre que M. le duc de Richelieu a éprouvées, pour obtenir des succès dont l'Europe a été d'autant plus surprise, qu'Odessa n'existait point il y a vingt ans.

Ces difficultés tenaient à plusieurs causes; la plus pénible à vaincre était le manque de confiance.

En effet, Odessa, en naissant, n'offrait pas l'avantage dont elle jouit aujourd'hui, c'est-à-dire celui de compter parmi ses négocians des possesseurs de grands capitaux.

Les fortunes ont grandi avec la ville, et l'impulsion d'honnêteté que M. le duc de Richelieu s'efforçait de donner aux commerçans établissait des réputations, faisait naître le crédit, et forçait les spéculateurs étrangers de redoubler de confiance pour ceux qui, loin d'en avoir abusé, procuraient de grands bénéfices à leurs correspondans.

Constantinople faisait, dans l'origine, éprouver au commerce d'Odessa des vexations habituelles en temps de paix, insurmontables durant la guerre. C'était ainsi que des avaries supposées, que des prix énormes dans les nolis, que des changemens de destinations à certains navires, entravaient le commerce. Plaider à Constantinople est une chimère, il faut savoir s'y résigner, ainsi que l'ordonne le Coran.

On ne voyait pas à Pétersbourg les objets se rapportant au commerce, aux colonies de la Nouvelle Russie, des mêmes yeux que M. le duc de Richelieu les apercevait : ses efforts étaient parfois comprimés, et les choses ne reprenaient leur vraie direction que lorsque l'empereur avait prononcé.

A ces difficultés, il faut ajouter qu'une ville qui s'élève à la voix de l'industrie et de l'intérêt, est un appel aux agioteurs de toutes les nations, aux désœuvrés, aux inconstans, qui apportent peu de capitaux, mais un désir ardent de s'enrichir. Il fallait réunir assez d'adresse pour contenir, par une sage police, des hommes de mœurs, de religions, de langages différens; mais il fallait aussi savoir encourager ces nouveaux venus. On ne pouvait rapprocher ces extrêmes que par un gouvernement paternel, par une justice exacte, par des encouragemens continuels : cette sagesse d'administration eut un succès peut-être unique en ce genre; on vit une ville s'élever en peu d'années, se peupler,

s'organiser de manière qu'au langage près, on aurait cru que chaque habitant fût né sur le sol qui lui donnait asile.

Les premières spéculations furent des essais ; les secondes des affaires réglées, et celles qui les suivirent de vastes opérations commerciales.

L'exportation des blés est, pour Odessa, une mine intarissable. On doit observer que ce port n'a rien de commun avec ceux des autres contrées.

Le négociant qui fait le commerce des blés se trouve sans cesse dans une position qui ne peut être changée que par une abondance générale chez tous les peuples de l'Europe ; il n'est jamais embarrassé pour l'achat des grains, il est comme impossible d'épuiser les magasins nationaux, puisque la Pologne et la Nouvelle Russie ont tous les ans un excédent de blés capable d'approvisionner plusieurs états.

Ailleurs la liberté de l'exportation peut être restreinte ; ici, c'est un grenier toujours fourni, toujours ouvert. La disette des autres pays fait la richesse de la Nouvelle Russie, et le besoin du consommateur étranger fait souvent refluer à Odessa des sommes immenses.

Ce fut cette facilité de doubler leurs capitaux qui rendit les premiers négocians d'Odessa si peu soucieux de spéculer sur d'autres articles que sur les blés. Vainement M. le duc de Richelieu leur observait qu'il y avait de grands profits à faire dans l'ex-

portation des cires, des fers, des salpêtres, des chanvres, de la potasse, et autres objets. Le gouverneur raisonnait en homme d'état qui cherche à procurer des débouchés à toutes les productions d'un empire; les négocians respectaient les intérêts de l'état, mais ils ne s'occupaient que des leurs.

Ce que les premiers négocians négligèrent fut recueilli par les Grecs; ils affluèrent à Odessa, et toute la partie du commerce, autre que celle des grains, leur valut des bénéfices surprenans.

A mesure que les étrangers arrivaient, et que la ville prenait de la consistance, le gouverneur établissait des colonies allemandes à sa proximité, et en composait une d'ouvriers dans un des quartiers de la ville.

Les colons du dehors fournirent les marchés de chauffage, de bestiaux, de volailles, de gibier, d'œufs, de beurre et de légumes; tandis que les colons de la ville étaient des forgerons, serruriers, menuisiers, ébénistes, tailleurs, cordonniers, etc. Ces détails me conduisent à parler des salaires pour le travail des ouvriers et artisans.

Les salaires du travail, dans un vaste pays, doivent suivre l'état de la richesse locale en rapport avec les besoins. Ainsi, dans la même province, on distinguera une campagne où l'abondance règne, où, par conséquent, une grande population est la conséquence de sa prospérité, d'avec la ville de commerce située sur ses côtes, et augmentant tous

les jours ses affaires et ses capitaux. Dans le premier cas, le propriétaire campagnard se fournira de manœuvres à des prix inférieurs de ceux que paiera le négociant de la ville florissante. Plus cette ville acquerrera d'importance, plus les salaires y augmenteront.

Lorsqu'un journalier paie à Odessa son logement, sa nourriture, ses vêtemens plus chers que dans le village d'où il est venu, il reçoit aussi une paie non-seulement proportionnée à ce superflu de dépense, mais même la dépassant ; s'il en était autrement, il perdrait à se déplacer.

La population d'Odessa n'étant pas et ne pouvant être de long-temps en proportion avec les affaires que fait cette place, il est naturel que les salaires soient plus chers.

Les artisans, payés jusqu'ici dans une proportion au-delà de leurs travaux et de leurs talens, vont éprouver, par la franchise du port, une baisse dans leur salaire qui n'atteindra point la classe manouvrière ; loin de là, cette dernière gagnera une partie de ce qui sera perdu par l'autre. Les objets d'art et de luxe arrivant en profusion, l'artisan ne pourra soutenir la concurrence ; les bras devenant plus nécessaires pour les transports et les mouvemens divers des marchandises, le salaire du journalier augmentera.

Le négociant qui penserait, en venant s'établir en Nouvelle Russie, que l'état de servitude du

paysan doit diminuer le prix de son salaire, se tromperait étrangement. Le serf, en payant à son maître une certaine contribution annuelle, reste indépendant; mais par cela même qu'il a une contribution à payer pour acquérir le droit de se louer à un second maître, il doit hausser le prix de son travail, non-seulement à raison des engagemens qu'il a contractés, mais encore pour soutenir sa famille, car la plupart des paysans russes se marient fort jeunes.

Le commerce d'Odessa s'étend chez presque tous les peuples civilisés, mais c'est avec la France qu'il lui importe de multiplier ses affaires. Par sa position géographique, la Russie est appelée à être l'amie de la France, et à resserrer avec elle des liens commerciaux. Archangel, Pétersbourg et Riga ont, par la Baltique, un débouché ouvert avec les villes du Havre, Rouen, Nantes, Bordeaux et Bayonne; Taganrog et Odessa en ont un autre, par les mers Noire et Méditerranée, avec Cette et Marseille.

Lorsqu'ils seront plus nombreux, l'industrie conseillera aux négocians d'Odessa de faire des envois de toile à voile, de fers, de chanvre, de cire, de cordages, parce que ce même intérêt conseillera aussi aux habitans de la Nouvelle Russie de multiplier leurs ressources. Marseille peut payer ces articles avec des huiles et des vins de Provence, de Languedoc, de Roussillon, et même de Bordeaux,

par le canal, et fournir de la cochenille et de l'indigo.

Les côtes d'Espagne, d'Italie, de l'Archipel, sont de même appelées à considérer Odessa comme leur ressource dans la disette, comme leur débouché naturel pour les fournitures de la Russie méridionale.

Il ne faut plus calculer en faveur de l'avenir par le passé, sans prodigieusement ajouter à ce calcul. La franchise du port d'Odessa va porter cette ville à un point de splendeur difficile à fixer.

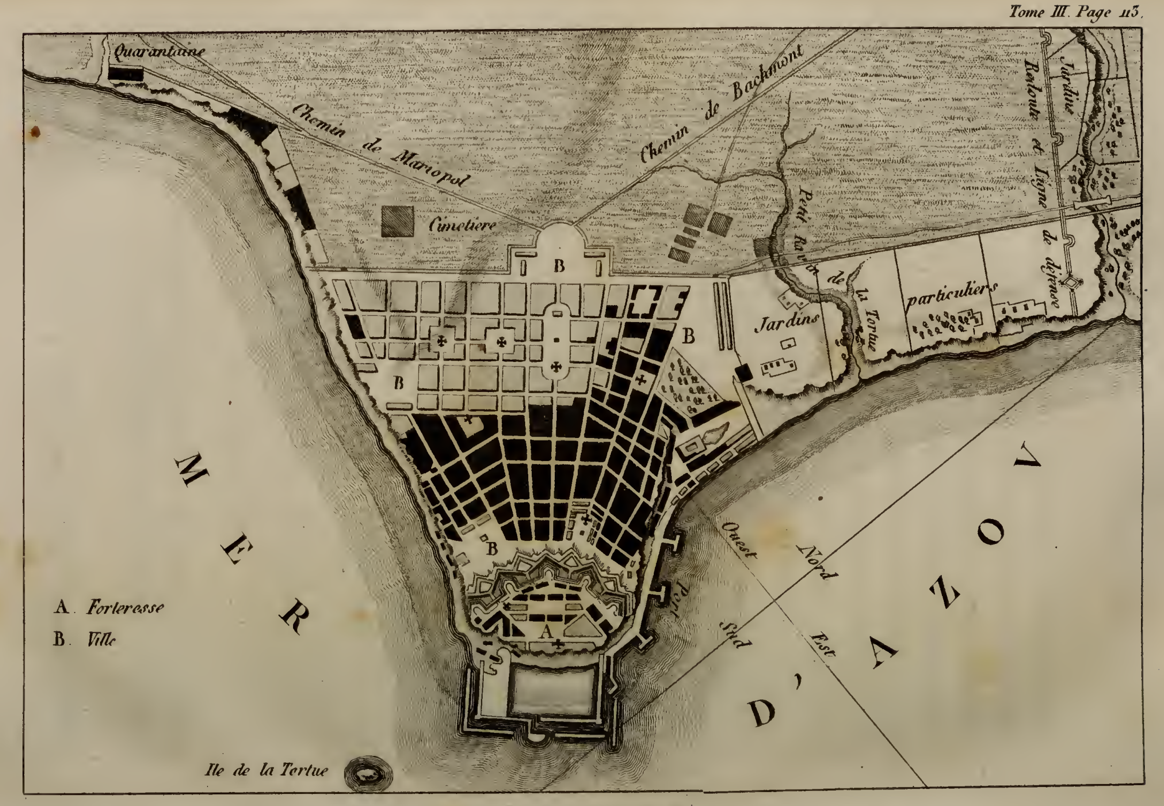
Lorsqu'en 1814 M. le duc de Richelieu se crut obligé de quitter son gouvernement de Nouvelle Russie, ces provinces, et surtout Odessa, éprouvèrent un deuil universel : le commerce en pâlit; mais la nomination de M. le comte de Langeron calma toutes les craintes : voir le précédent gouverneur remplacé par son ami, c'était ne l'avoir pas perdu. Le succès a couronné les efforts de M. le comte de Langeron, la Nouvelle Russie continue à fleurir sous ses ordres, et Odessa augmente en étendue, en population et en richesses.

CHAPITRE XXVI.

De Taganrog.

Taganrog est sur la mer d'Azow, sa situation fournit un grand débouché aux provinces de Russie qui l'avoisinent.

Après Odessa, Taganrog est, de toutes les villes



PLAN DE TAGANROG

de la Nouvelle Russie, celle qui mérite le plus d'attention. Afin de ne point m'égarer en parlant d'un port aussi essentiel, j'ai recours à un mémoire que M. le baron de Campenhausen, ci-devant gouverneur de cette ville, a bien voulu communiquer au gouverneur-général de la Nouvelle Russie. Ce mémoire, rédigé par celui qui a le plus contribué aux progrès de Taganrog, est une preuve des talens, du zèle et des succès de M. le baron. Il m'est pénible de ne pouvoir en donner qu'un extrait très-succinct; les bornes qui me sont prescrites m'en imposent la loi et ajoutent à mes regrets.

Précis historique de Taganrog.

L'ancienne *Temerinda*, dont j'ai parlé, reçut des Grecs le nom de *Palus-Méotides*. Le peu de profondeur de cette mer, permettant aux vagues de balayer les terres, a, de tous temps, rendu ses eaux bourbeuses, et lui a mérité le nom de *Palus;* celui d'Azow a succédé; la ville d'Azow est l'antique Tanaïs, dénomination qu'elle avait tirée du fleuve appelé aujourd'hui *Don*.

Le commerce de l'Asie et de la Perse, que les Grecs faisaient par Caffa, avait rendu Tanaïs l'entrepôt des marchandises. La découverte du Cap de Bonne-Espérance ayant donné un autre cours aux productions de l'Inde, Tanaïs, Azow, ou toute autre place qu'on eût établie sur cette côte, n'aurait plus été utile; mais les mines de Sibérie et la cul-

ture des grains sur tous les pays qui l'avoisinent, ont fourni à Taganrog une source inépuisable de commerce. Autrefois un désert n'excitait l'intérêt de personne; aujourd'hui l'agriculture et l'industrie s'occupent à le peupler.

Taganrog tire son nom de deux mots russes, dont l'un, *tagan*, signifie trépied, et *rog*, corne. Il est très-vraisemblable que le fanal que les Turcs y entretenaient, étant placé sur trois piliers, lui a valu ce nom.

Pierre-le-Grand, comme je l'ai observé en traitant la partie historique de la Nouvelle Russie, avait résolu de donner, par la mer d'Azow, un débouché naturel aux provinces méridionales de son état. Pierre-le-Grand, dis-je, fit construire à Taganrog un port qui pouvait contenir deux cents petits navires; il le protégea d'un petit fort, et couvrit l'un et l'autre par une forteresse régulière nommée la *Trinité*. De plus, il établit une ligne de défense d'environ neuf verstes, appuyée de deux redoutes.

Les soins empressés de ce souverain le déterminèrent à peupler Azow et Taganrog de colons pris dans les provinces de l'intérieur. Il donna un gouverneur à ce nouvel établissement, et étendit son attention aussi bien sur les moyens de rendre un commerce facile à ses sujets, que sur les agrémens à procurer aux marchands qui s'y établiraient. Dans cette dernière vue, il fit tracer des jardins et planter des vignes : le canal qu'il fit creuser pour joindre

le Don à l'Oka, n'eut qu'un succès momentané. Celui qu'on commença par ses ordres, pour réunir le Volga au Don, fut abandonné par les raisons que j'ai données dans le Chapitre XIV de la seconde Époque de mon histoire.

« La malheureuse campagne du Prouth, en 1711, » anéantit tous les projets de Pierre-le-Grand sur la » mer d'Azow. La forteresse de ce nom, son dis» trict, ainsi que toutes les redoutes élevées sur la » rive gauche, furent rendues aux Turcs : on con» vint de démolir Taganrog et de ne pas le rétablir. » Pierre-le-Grand écrivit à l'amiral Apraxin, *Ne » perdez pas de vue, en démolissant, que cet éta» blissement peut nous être encore un jour bon à » quelque chose.* Effectivement, la plus grande » partie des fortifications, ainsi que la ligne de dé» fense du *Mious* à la mer, restèrent dans le même » état où on les voit encore de nos jours. »

Plusieurs guerres se sont succédées entre les Russes et les Turcs. Plusieurs fois Azow a changé de maître; mais, en 1774, le traité de Kaïnardgi assura à la Russie la possession d'Azow, de Taganrog et de leur territoire.

Dans l'intervalle écoulé depuis 1711 jusqu'à l'acquisition définitive de ces villes, les Grecs firent un commerce assez suivi avec la Petite Russie.

« Un bâtiment de Santorin fut le premier qui » vint à Taganrog après la paix de Kaïnardgi. La » libre navigation sur les mers de Turquie que la

» Russie avait obtenue par cette paix, fut d'une
» grande importance pour ce port. »

Plusieurs maisons de commerce s'établirent à Taganrog. Les premiers succès ne répondirent pas à leurs espérances ; leurs calculs avaient été mal dirigés ; ils avaient eu la maladresse de débuter dans une ville naissante par des spéculations qui ne convenaient qu'à des villes anciennes dont les ramifications sont étendues.

Le prince Potiemkin, par une prédilection pour la ville de Cherson qu'il avait fondée, voulut y attirer le commerce d'importation de Taganrog. Les localités étaient contraires à ce vœu ; il en résulta des retards pour la dernière de ces villes, et peu ou point de profit pour l'autre.

« Sa majesté l'empereur Alexandre éleva Ta-
» ganrog au rang des premiers ports commerçans
» de la côte méridionale, en lui donnant, en 1802,
» un gouverneur particulier, à l'administration du-
» quel ont été réunies, en 1807, les villes com-
» merçantes de Nachitchevan, Rostow et Mariopol,
» avec leurs banlieues ainsi que les cordons de la
» douane le long des côtes de la mer. C'est depuis
» cette époque qu'on a formé un comité pour les
» édifices publics, que l'état de la douane, du bu-
» reau de santé et de la police a été agrandi, qu'on
» a établi une chambre d'escompte, que le nombre
» des courtiers a été augmenté, qu'on a fait des
» avances pour encourager la construction de bons

» bâtimens caboteurs, qu'on a fait imprimer des » cartes marines exactes de la mer d'Azow, qu'on » a construit les casernes pour deux bataillons de » garnison, l'hôpital, le gymnase, la douane, la » bourse, les pavillons pour les balances, l'église » catholique, le lazaret provisoire, etc. etc. etc. »

De la ville.

« Taganrog est situé sur la partie la plus élevée » d'une pointe de la côte septentrionale de la mer » d'Azow, sous le 47e degré 4 minutes de latitude, » et le 56e degré 38 minutes de longitude. »

Le climat est sain, l'air pur et rafraîchi par les vents de la mer, dont la plus ordinaire direction est du sud-ouest ou du nord-est. Taganrog n'offre d'exception avec le reste de la Nouvelle Russie, que parce que les pluies y sont plus abondantes en automne, et le brouillard plus habituel.

Le territoire de la ville consiste en cinq mille soixante-six arpens. Le sol est à peu près le même que celui que j'ai déjà fait connaître.

« Taganrog est pour ainsi dire composé de trois » parties : l'ancienne forteresse, ou la ville mili- » taire; le faubourg, ou la ville proprement dite, » et le quartier des magasins. La ville, en général, » a éprouvé de grands changemens dans deux ans : » elle compte aujourd'hui deux mille édifices de » tout genre.

» Les rues sont, pour la plupart, larges de douze » à quinze toises, et assez bien alignées. »

L'attention du gouverneur de Taganrog s'est portée sur la salubrité de l'air; il a exigé que ses rues fussent proprement tenues; il a sagement pensé que la qualité des eaux pouvait contribuer aux fièvres, il a fait creuser des puits; et pour donner aux habitans un rendez-vous agréable durant la belle saison, il a planté un jardin public, et l'a orné de diverses espèces d'arbres.

Le lazaret.

Le lazaret actuel n'est que provisoire, et néanmoins il est fourni de tout ce qui est nécessaire aux voyageurs. On a pourvu aux sûretés que le voisinage de Constantinople exige, afin d'empêcher la contagion de se communiquer; les passagers y trouvent de petites maisonnettes. Les marchandises de contumace devant faire leur quarantaine à Caffa, les lieux préparés pour les recevoir deviennent superflus.

Ce lazaret provisoire a deux inconvéniens: le premier, c'est qu'il est à cinq verstes de la ville; le second, c'est que les bâtimens sont fort éloignés de la côte, la baie n'ayant que très-peu de profondeur. Après la construction d'un lazaret mieux situé, on destine celui-ci à renfermer les malades, si jamais quelque accident survenait: éloignés de la

ville, n'ayant aucune communication avec la rade, ils seraient là très à leur place.

Des habitans.

On compte parmi les habitans de Taganrog, des Russes, des Tatars, des Grecs, et quelques étrangers allemands ou français; leur nombre s'élève à sept mille six cent cinquante-un. Le fonds de cette population est peu considérable, mais elle est doublée pendant la saison où les vaisseaux arrivent. Les spéculateurs s'y rendent alors de toute part, suivis des ouvriers nécessaires pour les seconder. Parmi les premiers, on distingue des Italiens, des Ragusois, des Idriotes, qui accompagnent leurs navires et leurs marchandises. Les marchands de l'intérieur de la Russie s'y rendent aussi, et leurs affaires terminées, ils s'en retournent dans leurs provinces. Parmi les gens de la seconde classe, Taganrog reçoit une immense quantité de voituriers pour la circulation du commerce de l'intérieur et pour le transport des blés.

Les étrangers font seuls le commerce de Taganrog; ils confient leurs intérêts à des subrécargues, quelquefois ils viennent eux-mêmes. Les Grecs ne sont que des commissionnaires, et n'ont presque pas de capitaux.

Indépendamment des secours que le commerce fournit à Taganrog, cette ville a des ressources qui lui sont particulières; elles consistent en culture

de jardins, en fournitures de chariots pour le déchargement des navires; en allèges pour prendre des marchandises à bord, et en transporter d'autres quand on charge les bâtimens. (1)

Commerce.

La position de Taganrog est très-favorable au commerce, parce qu'elle est le débouché de plusieurs provinces russes. Les blés et les fers composent les principaux articles de ce commerce.

La destination des blés est pour les mêmes échelles que ceux d'Odessa. Il n'en est pas de même du seigle, de l'orge et des menus grains, dont Taganrog est dépourvu.

« Parmi les fers, celui qui est en barres de un à » deux pouds la pièce, fait l'objet principal du com» merce; il passe en Natolie, à Constantinople, » dans l'Archipel, à Smirne, et de cette dernière » échelle dans tout le Levant. »

On y trouve aussi des fers en barres, baguettes, feuilles, ainsi que des ancres, du fer travaillé et du fil de fer.

Un objet de commerce qui n'est point à mépriser, c'est le caviar pressé. On sait qu'on nomme ici *caviar* un assemblage d'œufs d'esturgeon ou de

---

(1) Les bas-fonds empêchant les vaisseaux d'approcher de la côte, il faut nécessairement se servir de bateaux plats pour enlever ou pour former leur cargaison.

barbeau ; on en distingue deux sortes, le noir et le rouge. Le premier est composé des œufs que j'ai désignés, le rouge est une réunion d'œufs de cabillaud.

Le beurre fondu, les cuirs de roussi, les suifs, les chandelles, les fourrures, les toiles, les cuirs crus, la laine noire, ajoutent au commerce d'exportation.

Les pêcheries des embouchures du Don, celles sur la mer, ajoutent beaucoup aux spéculations des marchands de Taganrog. Le bénéfice de ces pêcheries est immense ; il enrichit beaucoup d'ouvriers.

Les marchandises qu'on importe à Taganrog sont les vins, les huiles, les fruits secs, les sirops, l'encens, etc. etc.

On voit, par ce qui précède, que cette ville est susceptible d'augmenter son commerce. On a très-mal vu quand on a dit qu'Odessa faisait tort au commerce de Taganrog, et réciproquement Taganrog à Odessa. Leur situation donne à chacune de ces villes des avantages très-distincts : ces places reçoivent les marchandises des provinces qui les avoisinent ; elles sont à des distances assez considérables l'une de l'autre pour ne pas craindre la rivalité : si jamais elle existait, elle contribuerait au bien de la Nouvelle Russie ; car plus il y a d'émulation dans le commerce, plus on acquiert d'expérience pour faire fleurir le pays qui l'alimente.

Mais loin de redouter cette rivalité pour Odessa,

tout porte à faire croire que Taganrog doit décliner par les dangers de la mer d'Azow, par les difficultés de quarantaine pour cette ville, par les frais énormes pour l'embarquement et le débarquement des marchandises, puisque les vaisseaux ne peuvent approcher du port de plusieurs verstes. Si, comme nous l'avons dit plus haut, le commerce de Taganrog peut augmenter, ce sera par le cabotage, qui convient parfaitement à sa position ; mais elle déclinera nécessairement à mesure qu'Odessa prendra plus de consistance, c'est-à-dire qu'avec le temps, la proportion qui existe aujourd'hui entre Odessa et Taganrog, deviendra toute autre : Odessa sera au premier rang des villes de commerce, et il est à craindre pour Taganrog qu'elle ne reste en seconde ligne.

CHAPITRE XXVII.

VOYAGE EN CRIMÉE.

Quelques réflexions préliminaires.

On a tant d'écrits sur la presqu'île de Crimée, que j'aurais supprimé celui-ci s'il n'eût été lié aux opérations commerciales de la Nouvelle Russie, et s'il n'eût point renfermé quelques observations relatives à la culture.

Il faudrait plusieurs années à un observateur pour se rendre un compte exact de ce pays si différent des autres; il ne serait ni plus avancé que nous, ni mieux instruit que ceux qui nous ont précédé, s'il n'entreprenait de fouiller là où l'histoire ancienne place les villes, les temples, et ces monumens fameux que l'imagination des poètes grecs a peut-être trop embellis.

La portion de la presqu'île que la plaine embrasse, est la plus considérable, et n'a aucun rapport avec la partie montagneuse; ces deux contrées, que quelques verstes séparent, paraissent, eu égard à la végétation et au climat, à deux cents lieues l'une de l'autre; tout y est différent, l'air, l'eau et le sol; les habitans, quoique Tatars, ont des mœurs diverses.

Si l'agriculture n'était pas en vigueur dans la plaine, si les villages y étaient moins nombreux, elle ressemblerait à tous les stèpes qui avoisinent les côtes occidentales de la mer Noire; la montagne réunit au contraire les productions du midi de la France, celles des belles vallées de la Suisse et du nord de l'Italie.

Les Pyrénées, les Alpes, l'Apennin, les Ardennes, toutes les montagnes, en un mot, que j'ai parcourues, n'ont presque aucune ressemblance avec celles de Crimée. On a comparé certaines vallées de la Suisse avec la partie montagneuse de la presqu'île; c'est avoir trop dit. Il y a en effet quelques situations assez conformes; mais où trouvera-t-on une position en Suisse qui ressemble à cent endroits de la Crimée montagneuse? Ici le sol est fécond partout, excepté dans les portions que les chutes d'eau ou les torrens ont déchirées, et qu'une pente rapide prive de terre végétale; ici des villages nombreux sont pour ainsi dire enfouis sous des masses de verdure. Ces massifs laissent-ils entrevoir une échappée de vue, c'est la mer qu'on a à ses pieds : ici les vergers sont immenses, et les arbres qui les composent tous variés, tous plians sous leurs fruits, tous vigoureux, offrant, par leurs divers feuillages, des nuances dans la verdure dont on ne jouit nulle autre part. (1)

---

(1) J'ai vu un noyer dont le fruit a rendu jusqu'à cent

Passant des sites aux habitans qui les cultivent, j'oserai avancer qu'il n'existe peut-être pas d'hommes plus heureux que les montagnards de Crimée : comme ceux de la plaine, ils ne paient rien au souverain; ils sont exempts du logement des gens de guerre, et ne fournissent point de récrues. Un travail de trois semaines suffit, dans la montagne, à chaque famille pour semer et recueillir les grains dont elle a besoin durant toute une année; la multiplicité des arbres à fruits fournit une récolte que l'industrie met à profit chez les uns, mais que la paresse laisse souvent sans utilité chez les autres; leur vin n'est pas bon, mais plusieurs ne taillent, ne travaillent, ni n'échalassent leurs vignes; c'est le vin de la nature que l'art ne sait pas perfectionner. La pêche, qu'ils négligent, suffirait au bien-être d'un autre peuple que le Tatar; celui-ci trouve si doux de ne rien faire, il a tant de plaisir à fumer sa pipe sur ses coussins, qu'il méprise tout travail qui n'est pas utile à ses goûts.

Il n'y a point de peuple plus insouciant que celui-là sur tout ce qui se passe dans le monde; il sait tout au plus comparer la douceur du gouvernement russe avec la servitude qu'il a éprouvée sous la domination des Turcs; il exerce sa religion comme bon lui semble; il n'est heureux que par

---

roubles, ou environ 400 francs, valeur du papier à cette époque-là.

le repos, et il se repose; que manque-t-il à son bonheur?

Je laisse à d'autres, qui ont plus de connaissances et de facilité que moi, leurs opinions sur les antiquités qu'ils ont cru découvrir en Crimée; je me bornerai à ce qui existe, sans parer mes idées des prestiges de l'imagination, ou de l'incertitude des probabilités.

On a fixé la position du temple d'Orestéon; je l'ai visitée et n'ai trouvé que les débris de petits murs sans proportions, et dont la faiblesse ne pouvait supporter un vaste édifice. Mais, a-t-on dit, l'histoire désigne ce point : j'avoue n'avoir trouvé que des incertitudes à cet égard; je ne peux donner pour certain que ce dont je suis persuadé, et je crois l'être en ne trouvant aucune trace, aucun vestige probable. On a voyagé l'histoire à la main : j'en ai fait autant. On a cité Hérodote, Pline et Strabon; on a trouvé ou cru trouver leurs descriptions très-exactes; mais on n'a pas fait attention qu'il y a autant de ressemblance entre ce qui existe et ce qu'ils ont dit, qu'il y a de différence entre le désir de faire une découverte et la certitude de l'avoir trouvée.

Partout où de petits murs ou de petits espaces sont clos dans une enceinte de quelques toises, on ne peut supposer que de petites choses; or, un temple consacré à l'amitié ne méritait pas d'aussi minces proportions. Parcourez avec attention le

promontoire de Parthénion, et vous trouverez plusieurs sites ressemblant à celui qu'on a désigné.

Le curieux qui, le premier, découvrira des murs larges, un dessin noble et vaste, celui-là, dis-je, pourra, avec vraisemblance, donner une opinion basée sur la réalité. Tous les autres ont pris et prendront une peine qui ne persuadera qu'eux, si toutefois ils sont persuadés.

Que la Chersonèse serait un beau champ à fouiller pour les amis de l'antiquité! A chaque pas des ruines vous arrêtent; mais à chaque pas il faudrait se rappeler que ce pays a été souvent dévasté, et que ce qu'on croit reconnaître pour le temple d'une divinité, pour le tombeau des prêtresses de Diane, n'était peut-être qu'une caserne des soldats de Cherson, que le mausolée d'un Tatar.

L'illusion ne connaît point de bornes; on veut croire remuer les cendres de Thoas, lorsqu'on déplace celles d'un Juif de l'avant-dernier siècle. L'illusion faisant rarement une partie solide du bonheur, on peut hardiment déchirer son voile, et prévenir les lecteurs de se tenir sur leurs gardes et de douter des belles découvertes. Le voyageur sensé ne décrira que ce qu'il a vu; il gardera pour lui ses suppositions, quand rien d'existant ne pourra en être la garantie.

M. le professeur Pallas, auquel j'ai communiqué mon opinion, l'a partagée, et, quoiqu'il habite depuis long-temps la presqu'île, il n'y a fait aucune

découverte historique (1). Je renvoie aux ouvrages de ce savant, pour la partie de l'histoire naturelle; j'ai négligé de m'en occuper, uniquement par insuffisance.

Voyage d'Odessa à Pérékop.

Je partis d'Odessa au commencement d'août, muni des ordres nécessaires pour être accueilli par les personnes attachées au service militaire et civil de toute la Nouvelle Russie, et pour en recevoir les renseignemens qui me seraient utiles.

Le stèpe est le même dont j'ai souvent parlé dans le cours de mon ouvrage. Je traversai divers villages; puis, quittant la route ordinaire, j'en pris une de traverse qui conduit à Otschakof et à Illinskaia.

Otschakof est une très-petite place, située au bord de la mer, et qui n'est intéressante que par les siéges qu'elle a soutenus. On peut y reconnaître les diverses positions qu'ont prises les assiégeans.

Plusieurs voyageurs, les gens du pays, m'avaient appris qu'aller à Olbia, c'était perdre du temps et ne rien voir. Malgré ces conseils, je me rendis à l'embouchure du Bog. C'est alors que j'éprouvai la différence d'intérêt qu'il y a entre celui qui a écrit l'histoire d'une ville détruite, et l'indifférence

(1) M. Pallas est mort depuis que ceci est écrit.

d'un homme étranger aux anciens événemens. Le premier est avide de revoir le sol où cette ville fut assise; c'est presque un lieu de connaissance; tout est vivant pour lui, tout est mort pour le second. L'un cherche l'emplacement que le port occupa; il se rappelle des édifices publics, des places que le commerce embellit; il erre et ne retrouve rien; mais ses regrets font naître mille réflexions qui, sans être consolantes, versent dans son âme la sensibilité; il foule les cendres d'un peuple actif, rendu au néant par les vicissitudes communes à toutes les associations; chaque pas ajoute à sa mélancolie; il ne voit que le tombeau de la puissance et de la richesse; mais ses yeux gonflés et humides, les palpitations plus fréquentes de son cœur paient une dette à l'humanité; l'autre considère à peine ce qui l'entoure, et s'en revient avec l'unique sentiment du regret d'être venu.

Il ne reste rien d'Olbia ni de Borysthénis : des buttes de terre très multipliées couvrent l'espace que la ville occupa; ce n'est point sur le terrain où est aujourd'hui le joli village d'Illinskaia, qu'il faut chercher l'ancienne ville, mais une verste au-delà en longeant le fleuve.

La capitale des colonies grecques a succombé sous la loi impérieuse des temps; mais son heureuse situation n'a pu être détruite. Olbia dominait sur l'embouchure de l'Hypanis. Elle voyait arriver les tributs d'un commerce restaurateur; un

bassin magnifique était à ses pieds, un port sûr et d'une beauté majestueuse recevait les navigateurs et l'abondance. Les usages, les lois, les mœurs, la liberté de la mère-patrie faisaient fleurir une cité dont les vestiges ne se retrouvent que dans l'histoire.

Il n'est point permis de fouiller à Olbia; aussi les médailles sans nombre qu'on trouve tous les jours sont ramassées sur le sable du rivage : les paysans en font un bien petit profit, par le bas prix auquel ils les cèdent.

Parmi toutes celles qui me furent montrées, je remarquai qu'il y en avait un grand tiers représentant d'un côté un quadrige, et de l'autre une femme assise, avec ces mots au-dessous : *Pro utilitate publica*. J'en augure que c'était une monnaie dont les Romains se servaient à l'époque où ils furent les maîtres de cette côte.

On m'offrit un morceau de marbre blanc de Paros, mais cassé sur l'inscription de manière qu'on ne pouvait lire que la première lettre de chaque ligne. Le volume de cette antiquité et son peu d'intérêt m'empêchèrent de m'en charger.

Si les fouilles d'Olbia sont négligées, en revanche le propriétaire d'Illinskaia sait tirer un grand parti de la fertilité des terres; elles sont cultivées avec beaucoup de soin, et les paysans paraissent aisés. Il était réservé à ce coin de la Scythie de faire le bien-être de tous les âges.

J'éprouvai un sentiment pénible en quittant

Olbia. Mes réflexions, trop rembrunies peut-être, s'égayèrent à la vue des bords rians du Bog : tous les villages y sont bien peuplés, les habitans respirent un air de satisfaction qui fait plaisir; chacune de leurs demeures paraît encombrée par la hauteur des gerbes entassées, et par la quantité des meules de foin qui les environnent. Loin du fleuve on réunit les produits de la terre en plein champ ; sur ses bords ils avoisinent les habitations, ce qui leur donne un relief de plus.

Je côtoyai lentement les rives du Bog ; je m'en éloignai quelquefois pour m'assurer si cette aisance que j'avais remarquée parmi les cultivateurs était la même partout, et partout je la retrouvai. Insensiblement je me rapprochai de la grande route qui conduit à Nikolayeff : souvent je coupais à travers champs, et j'apercevais plusieurs puits comblés ; on ne peut accuser de cet acte de barbarie que les Tatars fuyant à l'époque de la conquête.

Autrefois le passage du Bog était pénible. Moi-même, il y a cinq ans, j'y éprouvai un retard considérable.

M. l'amiral de la mer Noire a choisi l'endroit où le fleuve est le moins large ; il a fait construire deux grandes jetées, celle du côté de Nikolayeff a plus de cinq cents pieds de long, sur une belle largeur, elle est illuminée la nuit; on y roule sur un plancher bien entretenu ; et ce passage gratuit est devenu un des plus commodes que je connaisse, sur-

tout quand je réfléchis à la largeur du fleuve, qui est de deux verstes au moins.

Nikolayeff est une jolie ville, très-propre; M. le marquis de Traversey, qui en est gouverneur et qui commande les forces maritimes de la mer Noire, se plaît à l'embellir tous les jours (1) : il a établi un *muséum* où les sciences et les arts trouveront une réunion d'objets qui leur sont relatifs : on y voit en petit les vaisseaux que l'on vient de construire; on y trouve une collection d'histoire naturelle, de médailles, de tableaux; une bibliothéque naissante, un recueil de cartes de navigation, collection si précieuse et si négligée jusqu'à ce jour : la dernière pièce est destinée à une école de fortification. (2)

(1) M. le marquis de Traversey est maintenant ministre de la marine.

(2) Parcourant avec M. l'amiral divers établissemens qu'il a ou créés ou refaits, il eut la bonté de m'introduire dans la caserne des matelots : c'est un édifice qui a plus d'une demi-verste de long; l'intérieur est divisé en salles, ayant de chaque côté un rang de colonnes supportant une galerie et l'étage supérieur : ces colonnes ne s'élevant qu'à la hauteur du premier plancher, laissent librement circuler l'air. L'emplacement sur lequel ces casernes sont construites était autrefois une réunion de petites maisons pour les officiers, séparées l'une de l'autre par un jardin, et dans le même alignement. M. l'amiral a élevé ces maisons; il a bâti sur l'intervalle qui servait de jardin; il en est résulté un beau bâtiment, et une économie pour la couronne de cinquante mille roubles.

La population de Nikolayeff n'est point diminuée par un air contagieux ; il est rare d'en respirer un meilleur. La largeur des rues, leur propreté, l'ordre établi dans le quartier des matelots, une source abondante aux portes de la ville ; une aménité, une politesse introduite par le chef, et généralement répandue, contribuent à rendre fort agréable le séjour de ce joli endroit, qui réunit encore la modicité des loyers au bon marché des vivres. Nikolayeff a un port extrêmement sûr ; les vaisseaux de guerre y remontent par le Bog, mais désarmés.

Si cette ville offre mille ressources et pour l'agrément de l'étranger et pour la société de ses habitans ; en revanche, le stèpe qui la sépare de Cherson est parfaitement nu : on parcourt quinze et vingt verstes sans trouver une habitation. (1)

Cherson, capitale du gouvernement de ce nom, est une grande ville bâtie sans goût ; sa population s'élève à trente mille habitans. J'ignore ce qui lui a mérité le nom qu'elle porte. Si l'on a eu en vue d'embrouiller l'histoire ancienne, on a parfaitement réussi ; car beaucoup de gens s'imaginent que c'était là que florissait jadis la république de Cherson, tandis que Sévastopol, en Crimée, est à peu près sur la même place que Cherson illustra.

---

(1) J'ai été entouré, sur cette route, par quatorze loups, dont trois étaient d'une grandeur prodigieuse.

La Cherson moderne est principalement remarquable par ses chantiers de construction : il y en a cinq pour les gros vaisseaux de guerre, indépendamment de ceux fixés par la marine marchande. C'est à Cherson qu'arrivent, par la flottaison sur le Dnieper, tous les bois nécessaires, non-seulement pour fournir les chantiers, mais encore ceux qu'on distribue dans les autres ports; c'est aussi l'entrepôt de tous les articles de l'équipement et de l'armement des flottes.

Quoique le gouvernement et les officiers de justice résident dans cette ville, M. le duc de Richelieu habite Odessa, et, par de fréquens voyages, il anime tout de sa présence. Déjà des édifices publics s'élèvent à Cherson; son quai est construit avec autant de goût que de solidité : déjà on a fait diverses saignées pour l'écoulement des eaux; mais il est à craindre que ces derniers travaux ne soient insuffisans, à cause de la masse d'eau souvent stagnante et toujours couverte de grands roseaux, qui s'étend de Cherson à Aleschki, de l'autre côté du Dnieper. Quoique l'intervalle qui sépare ces deux villes n'ait que six verstes en ligne droite, on est néanmoins obligé de faire des coudes dans ces eaux bourbeuses, où l'on navigue entre les roseaux, ce qui prolonge quelquefois le trajet jusqu'à douze et quinze heures.

Le commerce de Cherson fait vivre un grand nombre de ses habitans; les travaux des cataractes

étant une fois terminés, et la navigation du fleuve libre, il n'est plus douteux que ce commerce n'acquière un grand développement. Le cabotage entre Cherson et les autres ports de la mer Noire, a lieu avec des barques : nous nous répéterions sans doute en prolongeant notre examen sur cette place (1). Un article cependant sur lequel il serait difficile de se taire, et qui frappe au premier coup d'œil, c'est l'air morne et triste des habitans, leur figure décolorée, le manque d'activité qu'on trouve partout, excepté sur le port et les chantiers : je me trompe peut-être, mais Cherson me paraît un séjour très-désagréable : le désir d'y acquérir des richesses sera toujours modifié chez le négociant sage, par la crainte d'y perdre sa santé.

Au lieu de traverser le Dnieper devant Cherson, je remontai le fleuve jusqu'à Bérislaff, jadis Kizi-Kerman. On est bien dédommagé du coude qu'on est obligé de faire par la vue du beau pays que l'Ingouletz arrose, et par les superbes sites que présentent les bords du Borysthène.

Je ne comprends point Bérislaff dans ces derniers ; c'est un bourg d'où la vue est belle, mais dont les habitations sont misérables. Le commerce

---

(1) Déjà nous avons fait connaître Cherson dans le Chapitre XXVI de la seconde Epoque, et dans le septième de la troisieme, auxquels nous renvoyons. Nous ajouterons seulement que les environs de la ville sont très-fertiles en excellens légumes et beaux fruits.

de ce lieu ne consiste qu'en articles de peu de valeur, mais dont la prodigieuse consommation suffit à l'existence des habitans. C'est à Bérislaff que les chariots, chargés de sel de Pérékop, traversent le fleuve sur un pont de bois : il en existe un second cent cinquante verstes plus haut, à Nicopol. A mon passage, je trouvai mille chariots, répandus ou dans le bourg ou dans les environs, pour se rendre aux lacs; j'en rencontrai plus de deux mille de l'autre côté de l'eau, qui revenaient et couvraient un espace de plus de deux verstes, et je ne cessai d'en trouver jusqu'à Pérékop, les uns retournant avec leur charge, et les autres allant prendre la leur. Cette multitude de chariots procure à Bérislaff un débit considérable d'essieux de bois, de roues, de timons, de goudron; on y consomme beaucoup de comestibles, et surtout de l'eau-de-vie de grain.

Quand les glaces se forment, on retire le pont.

Jusqu'à Pérékop on ne rencontre, pendant l'été, que ces chariots; un désert affreux règne autour de vous : le Stèpe n'a plus cette terre végétale, si riche partout ailleurs; ici il est mêlé de sable, aucun être ne se présente à votre vue; et, bien qu'on accuse Pérekop d'être le lieu le plus triste de la nature, on est plus que disposé à l'indulgence après avoir aussi long-temps traversé un pays ras, sec et aride, où l'on n'a vu que le ciel et deux misérables villages.

Sur l'assertion de plusieurs auteurs au sujet de la Crimée.

Quelques savans ont avancé « que la Crimée » avait été une île, et que des révolutions, occa- » sionnées par les vents, l'ont réunie au continent. »

Pour se rendre raison de l'avis de ces messieurs, il faut ajouter, d'après eux, que ces vents, soufflant du même côté, ont transporté les sables qui ont bouché la communication entre le Sivache et la mer Noire.

Je ne m'érige jamais en juge, et j'ai pour principe de ne pas prononcer sur ce que j'ignore : il me paraît plus convenable de placer les faits connus sous les yeux du lecteur, et de le laisser décider.

La mer d'Azow étant plus élevée que la mer Noire, il faut supposer, si la Crimée a été une île, qu'il existait deux courans ou canaux, l'un que nous connaissons sous le nom de *détroit de Caffa*, l'autre qui de Jénitchi eut abouti au golfe de Pérékop : cette supposition établie, il faut en admettre une autre, c'est que la mer d'Azow et les vents eussent constamment porté des sables vers Jenitchi, et que le courant, n'étant pas assez fort pour les entraîner, a été obstrué par eux ; qu'alors les eaux se sont répandues et ont pris leur niveau dans le Sivache, qu'elles ont formé.

A ces raisonnemens, nous avons deux fortes ob-

jections à opposer; l'une, que les vents continuent à souffler de la même manière sans que le terrain change de nature, et que, d'après Strabon, la situation du Sivache, celle de Jenitchi, l'isthme de Pérékop, la largeur du détroit de Caffa, sont les mêmes que de son temps; ainsi, depuis deux mille ans, la cause supposée n'a produit aucun effet.

La seconde objection naît du volume d'eau qui, ayant continué à être également versé dans la mer d'Azow par les fleuves qui le fournissent, aurait dû nécessairement déborder du Sivache et se rendre à la mer Noire par sa pente naturelle entre Koslof et Pérékop.

L'espace le plus étroit, entre le Sivache et la mer Noire, est près du lac où l'on prend le sel; ce terrain est plus bas que le Sivache même, puisque, durant certains vents, ou après de grandes pluies, les eaux de cette mer ou marais forment des torrens qui vont aboutir au Pont-Euxin, vers Térékli-Youschum. En avançant vers la montagne, on rencontre encore les traces de ces torrens ou ruisseaux momentanés ayant la même direction; j'en ai parcouru un, et j'y ai trouvé du sel de la même qualité que celle des lacs.

Le sol des environs de Pérékop est, à deux pieds de profondeur, le même que celui de la plaine de Crimée; il est moins productif sans doute, parce que sa surface est couverte de sable. J'ai acquis, à Armenskoi Basar, la preuve de ce que j'avance : le

sable n'est donc pas à la profondeur nécessaire pour appuyer la *révolution occasionnée par les vents*; c'est de l'argile que j'ai vu.

Avant que de m'occuper des descriptions de la presqu'île, j'ai cru devoir rapporter ce qu'on a pensé de son ancien état; mais je n'ai point de système sur les changemens qu'elle peut avoir éprouvés; je m'en tiens à ce que nous savons de l'antiquité, qui est précisément ce que nous voyons de nos jours. Il est des secrets renfermés dans la nuit des temps; on s'aveugle quelquefois en croyant les pénétrer. L'histoire des hommes et des empires est périssable comme eux; que doit-ce donc être des révolutions que le globe a éprouvées? (1)

Pérékop et les lacs salés; route d'Akmetchet.

L'isthme est fermée par un fossé profond : ce sont ces mêmes lignes dont j'ai si souvent parlé dans l'histoire de Tauride; elles sont négligées maintenant, puisqu'on n'a plus d'ennemis à craindre, et qu'elles suffisent pour fermer la Crimée : le seul

---

(1) Si j'avais voulu établir un système sur ce que la Nouvelle Russie a été autrefois, M. le docteur Vegelin m'en aurait fourni le sujet; il m'a montré un poisson pétrifié qu'il a trouvé à trois cents verstes de la mer Noire.

Les Alpes n'ont-elles pas des traces du séjour des eaux, ainsi que l'Apennin? Quel est l'écrivain qui nous donnera l'histoire des mers qui les couvraient?

passage consiste dans une porte beaucoup trop étroite pour la majesté de sa destination, puisqu'elle sert d'entrée à toute une province, mais peut-être encore trop large pour les préposés contre la contrebande du sel, ce qui m'empêche de dire que les dessins de cet édifice, plus que mesquin, ont été fournis par un douanier, et exécutés par un geôlier.

Prévenu, comme je l'ai dit, sur le compte de Pérékop, je le trouvai moins affreux ; j'avoue cependant que ce séjour paraît être celui des exilés des quatre coins du globe; mais il n'est que triste, l'air y est bon, les maisons des employés à la régie du sel y sont grandes et propres, les jardins, à la vérité, deviennent très-coûteux à entretenir, parce qu'il faut les arroser sans cesse; les nuages de poussière dont Pérékop est couvert en été, à cause des transports du sel, n'ajoutent point à ses agrémens; moins encore ces traînées de sable, qui obligent de fermer les yeux, ou qui arrachent des larmes.

Si l'intérêt qu'il espère trouver dans la culture de ses terres, fixe un propriétaire sur un village dans le milieu du Stèpe; s'il le sépare du reste des hommes, s'il le prive de ces rapports de société qui font le charme de la vie; s'il végète dans l'oubli des autres; si l'ignorance de ce qui se passe dans le monde ne le touche point, est-il surprenant que ce même intérêt arrête à Pérékop des individus qu ont au moins la faculté de raisonner entre eux, de

politiquer, de discuter sur les intérêts des empires avec des connaissances d'autant plus exactes, un tact d'autant plus sûr que toute leur étude a été de jauger et de recevoir le prix du sel.

A quatre verstes de la ligne de défense ou de clôture, on trouve le village d'Armanskoi-Bazar; il consiste en une rue assez longue et très-large. On y trouve ce qui se rapporte à l'utilité des charretiers voiturant le sel. Il y a des chariots, des roues, des essieux, des bois de remplacement; toutes ces bagatelles cessent d'en être pour des voyages d'aussi long cours. On trouve ici des cuisines toujours fumantes où les mets constamment les mêmes sont préparés et assortis aux goûts et aux facultés des consommateurs : les fruits sont très-abondans à ce marché; le pain y est meilleur que dans le reste de la plaine.

L'Armanskoi-Bazar est terminé par des moulins à vent.

Un peu avant le marché arménien, j'ai remarqué une seconde ligne de défense que les sables ont à peu près comblée. On y distingue, néanmoins, l'élévation des terres que le creusement occasionna. On y reconnaît que le retranchement fut disposé contre les Tatars; je l'attribue à la retraite précipitée de M. de Lasci en 1738; et j'y trouve d'autant plus de probabilité, qu'il était obligé de couvrir la portion de son armée occupée à détruire les lignes de Pérékop.

Quoiqu'il soit vrai que le terrain s'élève insensiblement depuis Pérékop jusqu'aux montagnes, il y a néanmoins deux exceptions que les voyageurs reconnaîtront aisément; l'une en quittant Armenskoi-Bazar, l'autre à quinze verstes environ avant d'arriver à Akmetchet; dans ces deux positions le sol s'abaisse de tous les côtés.

En avançant dans la plaine, on ne retrouve plus ces ondulations de petits côteaux si continuelles dans le Stèpe; on y distingue des portions argilleuses mêlées de sables, mais d'une couleur noire, et d'une fécondité remarquable. On a attribué ce changement dans le sol, à des causes qui lui sont étrangères. Ce n'est pas en suivant la grande route, qu'on obtient des éclaircissemens sur le terrain environnant; ceux qui prendront la peine de pénétrer dans l'intérieur de la plaine, remarqueront que toutes les eaux que les grands vents font refluer du rivage vers les terres, n'ont pas un cours égal; les unes sont retenues dans les bas fonds assez près du Sivache, les autres se portent à une plus grande distance. En gagnant du côté de la mer Noire, elles forment des petits lacs que les premières chaleurs font disparaître; mais le terrain sur lequel elles ont séjourné a acquis un limon assez gras. Si le lac n'a pas eu beaucoup de profondeur, on y remarque des parties salines, du sel même très-pur, dans les endroits où le volume d'eau a été plus grand.



N. Gibele sculp.

VUE DES LACS SALÉS.

Les lacs salés sont à dix-sept verstes d'Armenskoi-Bazar. Ils ont nécessairement une communication souterraine avec le Sivache, et les eaux qui les composent sont chargées de sel que l'évaporation cristallise; des milliers de chariots bordent le lac, d'autres plus éloignés attendent que les premiers soient chargés, et plusieurs centaines de ces voitures sont déjà rangées à la file sur le lac même, tant que le sol a assez de consistance pour les supporter dans les endroits les plus près des bords et où la profondeur du lac est moindre.

On envoie tous les bœufs paître dans le Stèpe; leurs conducteurs se dépouillent, entrent dans le lac, ramassent le sel en tas; ils le lavent, puis ils chargent un petit bateau, qui à l'aide d'une corde est remorqué du rivage par plusieurs paires de bœufs et remonté jusqu'à la hauteur des chariots, qu'on remplit.

Ce coup d'œil est infiniment pittoresque. Les crètes du lac sont couvertes d'hommes, de chars, d'animaux; les chariots avancés dans l'eau y représentent une jetée mouvante. Ceux qui arrivent, ceux qui partent, ceux qui forment une triple enceinte, tout est en action. L'ordre le plus exact, la tranquillité la plus constante ajoutent à l'agrément du tableau.

La couronne n'afferme point le sel; elle le vend pour son compte; cette année lui a rendu six cent cinquante mille roubles, en donnant sur la place

même, le poud, ou quarante livres de Russie, à douze kopeks, c'est-à-dire à sept sols et demi de France. (1)

Indépendamment de cette vente, M. le duc de Richelieu faisait conserver en magasins plusieurs millions de pouds de sel, au cas que la cristallisation de l'année suivante fût interrompue par des pluies; ainsi la couronne a devant elle une année de provision, et le projet de M. le duc était encore d'en ramasser deux.

Après avoir dépassé les lacs, le premier village est *Terekly-Jouschum*. Il est situé sur deux côteaux que le chemin sépare. A quelques verstes on voit un pont de pierre à six arches. Il est bien bâti, quoique par des Tatars; l'eau ne parvient jusqu'à ce pont que dans les grandes pluies, ou lorsque des vents impétueux font déborder le Sivache. J'ai remonté ce canal; il était à sec presque partout, à l'exception de quelques endroits très-bas où l'eau séjourne habituellement. Le sel que j'y ai examiné était d'un goût très-fort. Au-delà du pont, on trouve à quelques verstes une petite mosquée tout-à-fait isolée dans le Stèpe. Plus loin, en quittant la grande route, on monte une petite hauteur à droite, elle conduit au riche village de *Kara-Soura*.

Le voyageur se rendant de Pérékop à Akmetchet

(1) Le prix est maintenant à 40 kopeks, et en 1815, la ferme a rendu 1,200,000 roubles.

croit le pays ruiné; il ne le juge que par le peu de bourgades qu'il rencontre sur sa route. Il ignore qu'à une petite distance de cinq à six verstes, il y a de tous les côtés des villages riches, et habités par des hommes plus heureux que leur nonchalance et leur apathie ne le méritent. Tous ces villages se ressemblent; en visiter deux c'est connaître les autres.

L'industrie, qui fait le bien des sociétés et procure à l'homme appliqué des jouissances renaissantes, occupe peu ou point le plus grand nombre des Tatars de la plaine. Dans tous les pays, les habitations situées sur les grands chemins acquièrent une valeur de plus; le commerce y trouve des débouchés faciles, le propriétaire tire un meilleur parti de ses récoltes, le passage des voyageurs est une ressource pour ceux qui les reçoivent. Le Tatar, au contraire, préfère l'éloignement; il ne calcule ni la commodité des transports, ni les avantages de la position; il veut être isolé, et regarde la visite d'un étranger comme une atteinte à son repos, à sa propriété, à son bonheur. Si je n'avais été muni d'un ordre du gouvernement écrit en tatar, toutes les portes m'eussent été fermées dans les villages de l'intérieur de la plaine; et quand j'arrivais un peu tard dans les hameaux où personne ne savait lire, il fallait prendre galamment son parti et coucher dehors.

En avançant vers Akmetchet, on traverse un de

ces terrains noirâtres dont j'ai déjà parlé, puis on aperçoit Kara-Cotscha. En avant de ce village, et à gauche du chemin, est le *Champ des Morts*. On y distingue plusieurs sarcophages que le temps détruit; on y voit un grand nombre de petits mausolées, des pierres tombales, dont la partie supérieure est ornée d'un turban. Les villages sur la même route sont Aïbar, Tréablan, Tschonik, Menlertchik, Karakiat, Astagi-Kiat.

C'est dans les environs de Kanbar qu'on aperçoit une pente douce qui descend jusqu'aux bords du Salghir; le voyageur peut la remarquer sans peine. Il est donc de toute évidence que le terrain ne s'élève pas également partout, depuis Pérékop jusqu'aux montagnes.

Tout ce stèpe est couvert de bestiaux : on y voit des troupeaux de bêtes à cornes, de brebis, de chevaux, et çà et là des chameaux d'une très-haute stature. La culture est mieux soignée, parce qu'on approche d'une rivière qui bonifie les fonds, et d'une grande ville dont les consommateurs forcent le réveil de l'industrie et du travail.

Quoique j'accuse les dévastations qui ont accompagné chaque guerre d'avoir détruit beaucoup d'arbres de toutes les espèces, j'excepterai néanmoins l'espace entre Pérékop et le Salghir. La disette d'eau ôte l'espoir d'en cultiver : une rosée abondante peut suffire, au défaut de pluie, pour les grains; mais je ne la crois pas capable de rafraîchir les racines

des grands arbres, surtout quand elles sont à une certaine profondeur : l'argile arrête ici les racines, et l'eau ne se trouve dans les puits qu'à cent ou cent trente pieds au-dessous du sol; il s'en rencontre d'une profondeur de deux cents à deux cent cinquante pieds; aussi est-on obligé de la puiser à l'aide d'un cheval. Ce mécanisme est celui de l'enfance de l'art : une poulie est placée sur un bois situé horizontalement, la corde passe dessus, et le cheval parcourt une distance égale à la profondeur du puits; là il s'arrête, on verse le seau, le cheval revient, et son retour ramène le seau au fond du puits.

Il résulte de cette pratique un emploi de moyens superflus; un homme conduit le cheval, un autre reçoit le seau, et voilà une occupation de presque toute la journée pour fournir la maison, l'écurie et les troupeaux. Le temps, ou mieux encore l'exemple, les conduira à des procédés moins dispendieux; leur en proposer un serait une peine perdue.

Ce n'est qu'en arrivant aux bords du Salghir qu'on aperçoit quelques arbres; ce ne sont encore que des saules; mais on est si aise de voir cesser la monotonie d'une longue route, qu'on ne doit pas y regarder de si près : à mesure que vous avancez, les jardins se multiplient, les arbres à fruits paraissent, les peupliers se dessinent dans le lointain, et vous traversez à gué le ruisseau, avec

l'espoir de découvrir de beaux paysages; la montagne vous les réserve.

Le Salghir a trois époques; c'est un ruisseau dans son état naturel, un filet d'eau pendant les sécheresses de l'été, un torrent à la fonte des neiges et après un orage. J'admirais la naïveté d'un habitant du pays, qui m'observait que le Salghir était peu poissonneux, comme s'il suffisait d'accorder le nom de rivière à un ruisseau pour exiger que, manquant d'eau, il fût abondant en poisson.

Lorsqu'un objet nous enchante par les beautés qu'il étale, quand un site nous pénètre de plaisir, soyons justes dans l'hommage que nous lui rendons; mais si nous prenons, comme on l'a si souvent écrit, des ruisseaux pour des rivières, bientôt nous transformerons, comme en Pologne, la plus chétive habitation du plus mince Tatar en un palais superbe.

Akmetchet, route jusqu'à Batchi-Sarai.

Aussitôt arrivé à Akmetchet (1), je me rendis chez M. de Mertvago, gouverneur civil de Crimée; son honnêteté est le garant sûr de la réception qu'il voulut bien me faire. Causant longuement avec cet

(1) Ou Sympheropol : il paraît qu'anciennement, du temps des Grecs, cette ville était déjà remarquable, puisque la plus ancienne mosquée était une église grecque.

homme estimable, je reçus des renseignemens utiles sur le voyage que j'allais entreprendre.

La mauvaise santé du gouverneur l'avait déterminé à solliciter son rappel; j'eus la triste appréhension de ne plus le trouver à mon retour. (1)

Celui qui n'a point vu de villes turques ou tatares, et qui débute par Akmetchet, croira errer parmi des cages de pierre où l'on a renfermé des fous.

La plupart des maisons sont si basses, qu'on ne les aperçoit que lorsque le mur de clôture est ruiné ou prêt à l'être, ce qui est assez commun; on bouche la crevasse avec un fagot, ce qui est beaucoup plus tôt fait que de rebâtir. On distingue la vieille ville de la nouvelle; la vieille est presque toute de construction tatare, c'est-à-dire une réunion de baraques situées sur des rues étroites et tortueuses, dont on ne voit que les murs environnans, ou les murs principaux sans fenêtres. (2)

On conçoit avec peine, ou si on le conçoit, on prend une mince idée du premier prince tatar, après le khan, dont cette ville était la résidence. Son palais a été détruit pendant la dernière guerre; des brasseries l'ont remplacé.

(1) M. de Mertvago a été nommé à une place très-importante, et remplacé par M. de Borosdin, qui, à beaucoup de connaissances, joint le talent d'en faire un excellent usage.

(2) On vient d'y bâtir beaucoup de maisons à l'européenne, ainsi que des édifices publics.

La nouvelle ville est tracée au nord de l'ancienne, sur une vaste plaine; mais elle n'existe encore que dans les plans qu'on a accueillis. On a changé en casernes une maison construite pour le gouverneur; quelques bâtimens particuliers, un édifice destiné à la cour de magistrature, et un second à une école publique, sont les seuls monumens qu'on y trouve.

Akmetchet a dix temples, une église russe, une grecque, quatre metchets tatars, un oratoire arménien, une église catholique, une synagogue et une superbe basilique, sur l'emplacement où une victoire de Souvarow décida la conquête. Les casernes sont nombreuses et situées sur la partie haute de la ville, vers le sud, ainsi que de vastes magasins pour tout le militaire de la presqu'île.

Le Salghir arrose Akmetchet pendant l'été, et l'inonderait au printemps s'il n'était plus bas que la ville. A son arrivée, le gouverneur trouva les rues encombrées de boues et d'immondices; il fit paver les endroits les plus bas, et élever ailleurs des trottoirs pour les piétons. Le bazar ou marché consiste en très-petites boutiques serrées les unes contre les autres : on y trouve le meilleur pain de la Crimée, du mouton excellent, toute sorte de fruits (1). Les

(1) Le bazar du samedi est le plus fréquenté et le mieux fourni de la Crimée.

marchands sont assortis de tout ce que la Crimée peut fournir d'étoffes, d'outils, d'ustensiles, de vêtemens pour les Tatars; on s'y procure aussi quelques fragmens des marchandises et manufactures étrangères; et depuis mon voyage, on y voit un grand nombre de boutiques russes.

Ce serait une injustice de croire que les étrangers, et les possesseurs de terres dans les environs d'Akmetchet, soient logés aussi médiocrement que les Tatars ; ils occupent des maisons à l'européenne; il serait seulement à désirer qu'elles fussent plus multipliées.

Un jour, de très-bonne heure, je faisais mes observations du matin; elles ne ressemblaient pas à celles du reste de la journée, parce que le Tatar fume ou dort à différentes époques, tandis que la fraîcheur de la matinée l'invite au travail. Le hasard me conduisit devant la boutique d'un maréchal, et je m'amusai à le voir opérer : tout ce qui sert au Tatar dans ses ouvrages pénibles, est diminué de volume pour le fatiguer moins. Le maréchal avait un petit soufflet, une petite enclume, un petit marteau; il était assis sur ses talons, un bout de pipe fumait dans sa bouche, tandis qu'un bœuf, couché sur l'épine du dos, ayant ses quatre pieds fortement réunis par une longe de cuir, offrait patiemment au Tatar un travail plus aisé.

Dans un autre quartier, une de ces femmes, si sévèrement gardées, si attentivement renfermées,

profitant de la douceur de la température, du silence des rues, peut-être même du sommeil d'un père ou d'un époux, causait avec une vieille zigane. On nomme *zigane*, en Russie, ces gens sans feu ni lieu, que nous connaissons sous le titre de *Bohémiens* : c'est une république de gueux répandue partout, et que les grands événemens, dans les empires, n'intéressent ni ne détruisent; la vieille tenait la main de la jeune personne, lui parlait à l'oreille, et paraissait obtenir l'attention la plus imperturbable; je fais encore quelques pas, mais les yeux de la belle, fixés sur ceux de la zigane, ne lui permettaient pas de remarquer que son costume, plus que léger, pouvait intéresser l'étranger qui la considérait. Un mouvement de joie anime la figure de la jolie Tatare, son attention est partagée avec le plaisir; elle détourne un peu la tête, m'aperçoit, rentre aussitôt en fermant brusquement la porte de sa cour. Je ne jouais pas un beau rôle dans cet événement; mais il devint pire lorsque la zigane, furieuse, et qui vraisemblablement n'avait pas encore été payée, m'accabla d'imprécations. Je crus apaiser cette vieille en lui observant que le passage de la rue était libre; elle m'apostropha toujours, et je n'eus de salut qu'en redoublant le pas.

Cette très-peu signifiante anecdote me fit réfléchir que les Tatars étaient ou singulièrement superstitieux, ou que la jeune personne avait dans la sorcière l'indulgente et utile confidente d'un tendre

sentiment. Je communiquai mon idée à un Allemand depuis long-temps en Crimée ; il me fixa sur ce que je devais croire, en m'assurant que les Tatars n'entreprenaient rien sans consulter les devins, et que ce qui m'avait étonné était une habitude nationale.

On compte trente verstes d'Akmetchet à Batchi-Saraï : je me chagrinais de retrouver le Stèpe que je croyais avoir abandonné ; cependant des prairies, quelques arbres, des ruisseaux me donnaient une meilleure idée du sol. A peine ai-je quitté la route directe, que je parcours un vallon délicieux. Je ne sais ce qui doit me plaire davantage de la beauté du site, de la fraîcheur que les eaux procurent, de la force de la végétation : partagé, séduit, enchanté, s'il m'est permis de le dire, mon admiration est fixée par des prairies verdoyantes, des vignes chargées de fruits, des arbres vigoureux que des montagnes dominent, des vergers bien entretenus, des villages qui annoncent l'abondance et la paix.

Le désir de raccourcir autant que possible les détails de ce voyage, ne me permet pas de décrire tout ce qui serait susceptible de l'être. Si j'entreprenais la peinture de chaque vallée, celle des beaux villages ; si je devais m'appesantir sur la douce existence des possesseurs, et sur la richesse que la bonté du sol leur procure, il me faudrait écrire des volumes. Plus tard, je m'étendrai au

contraire sur ce que je remarquerai de vicieux dans la culture de la vigne et la préparation du vin.

On passe l'Alma avant de parvenir à Batchi-Saraï ; c'est un ruisseau en été : on dit qu'il est dangereux à traverser lors de la fonte des neiges ou après de grandes pluies ; ses bords sont charmans, son eau est limpide et très-douce ; les principaux villages qu'il arrose sont : Chakoul, Alma, Chik, Kermen, Asek, Kogkar, Marksan et Bivliouk.

C'était des prairies de l'Alma que les khans de Crimée recueillaient un foin parfumé dont ils nourrissaient leurs chevaux. Je n'ai point remarqué ce parfum qui sans doute là comme ailleurs n'existe qu'au moment de la récolte et pendant l'évaporation.

Batchi-Saraï étant comme enseveli dans un vallon, on y parvient sans voir la ville ; la montagne que l'on descend a une pente assez douce, mais sa fertilité est moindre que celle des plateaux supérieurs qu'on a traversés pour y arriver.

Batchi-Saraï.

Cette ville très-singulière est située dans un vallon étroit qu'elle occupe en entier, et s'élève des deux côtés jusqu'à une certaine hauteur des montagnes qui forment le vallon ; elle est garantie du vent de nord : c'est le plus grand de ses avantages ; les chaleurs y sont supportables en été, parce que

le vallon est ouvert et reçoit perpétuellement un courant d'air qui le rafraîchit.

Un ruisseau nommé *Tchourouksou* traverse la ville dans sa longueur. Il n'existe peut-être pas de situation pareille à celle de Batchi-Saraï ; je ne sais si l'on peut donner le nom de rues à des espaces étroits qui permettent à peine à deux voitures de passer de front dans le plus considérable, qui porte le nom de grande rue. On ne voit de tous côtés que de petits boyaux percés entre les maisons et communiquant d'un côté jusqu'au ruisseau, de l'autre jusqu'aux maisons qui s'élèvent avec la montagne ; des échafaudages en terrasse, sans ordre, sans alignement, où l'on ne parvient que par des sentiers étroits et difficiles, présentent un ensemble de maisonnettes bâties les unes sur les autres, ayant chacune un petit jardin d'où s'élèvent des bouquets de verdure ; toutes ces maisons sont ornées d'un tuyau de cheminée extérieur très-élevé, d'une forme agréable, et toujours bien blanchi.

Cet amphithéâtre de pierres, de mosquées, de verdure, de cheminées éclatantes ; cette réunion des tours de trente minarets au feuillage vacillant des plus beaux peupliers que le ruisseau arrose ; cette masse de bâtimens que le palais renferme, présentent un coup d'œil qui n'existe nulle autre part. On gagne autant à voir de loin la réunion de tous ces objets qu'on perd à les considérer de près et en détail ; ces Tatars auraient ils bâti Batchi-

Saraï pour l'agrément de la perspective et non pour l'utilité de ses habitans ?

Soyons cependant de bonne foi, et convenons que cette ville réunit plusieurs agrémens et un grand nombre d'avantages sur la plupart des autres. Ainsi qu'on vient de le dire, sa situation est très-pittoresque; l'air qu on y respire est pur, quoique les citadins fassent tout ce qu'ils peuvent pour le corrompre par leur négligente malpropreté. L'hiver y est doux, et l'amandier fleurit de bonne heure. Les chaleurs de l'été sont tempérées; des fontaines abondantes coulent dans tous les quartiers, et il n'y a point de maison un peu considérable qui n'ait la sienne. Des bains publics, qu'on trouve très-commodes quand on n'en connaît pas d'autres, n'ont besoin que d'un peu plus d'ordre et de propreté pour être désirés partout. Un marché continuel, des boutiques toujours occupées, fournissent et les comestibles et les résultats de l'industrie du pays : chez les Juifs de Tchufut-Kalé, on peut se procurer des étoffes turques, des marchandises de toute espèce, même de la bijouterie. Un nombre infini de selliers, de cordonniers font valoir les peaux et les maroquins préparés dans la ville même. Les fruits les plus succulens se succèdent avec les saisons. Le bon marché des denrées de première nécessité ne laisserait rien à désirer si le pain et le vin étaient meilleurs; on trouve des cafés, des maisons de réunion, et tous ces avan-

tages sont accrus par une police (1) douce et exacte.

Batchi-Saraï est habitée par des Tatars, des Grecs, des Arméniens, des Juifs et quelques Russes. On y voit aussi des familles nobles et d'anciens militaires, qui s'y retirent pour vivre à peu de frais, et suppléer par là à la modicité de leurs ressources. On y trouve plusieurs personnes pensionnées par le gouvernement, et qui préfèrent le séjour de Batchi-Saraï à celui des autres villes de Crimée.

Les canaux souterrains, les fontaines publiques, la police sont entretenus par les particuliers, en raison de leurs propriétés; les réparations pour l'écoulement des eaux sont rares, et le traitement de la police très-médiocre.

Il serait à souhaiter que le commerce que la ville faisait autrefois reprît un peu d'activité. Un grand nombre de Tatars s'occupent d'arts mécaniques : on compte les selliers, les fourbisseurs, les armuriers, les couteliers, les tanneurs de Batchi-Saraï, parmi les meilleurs ouvriers de la presqu'île.

---

(1) Le maître de police de la ville m'a assuré que depuis qu'il était en place, il n'avait pas eu l'occasion de punir une faute grave. Il est sûr que le goût des Tatars les fait toujours trouver travaillant, dormant ou fumant. Leur intérêt devrait leur conseiller de prendre un peu sur ces derniers plaisirs pour accorder davantage à leur travail.

Le commerce en étoffes, principalement celui en soieries, est abandonné aux Juifs de Tchufut-Kalé ; ces marchands quittent la ville chaque soir pour aller coucher dans le bourg, qui n'est habité que par eux.

Palais des anciens khans de Crimée.

Le palais des khans est le seul ornement de Batchi-Saraï, et sans contredit le monument le plus remarquable de Crimée. Il semble que les voyageurs qui m'ont précédé ont voulu en laisser la description à celui qui devait écrire l'histoire de ses maîtres. Je vais profiter de leur silence (1), et on me passera la longueur des détails en faveur de la singularité de l'édifice, l'unique en Europe chrétienne, bâti dans le goût asiatique, si l'on en excepte celui de Grenade.

On arrive au palais par la principale rue ; elle est longue de plus d'une verste, tortueuse, quelquefois étroite, et partout horriblement pavée : on remonte un large fossé revêtu de pierres, où coule le ruisseau de Tchourouk-Sou ; on le traverse sur un pont, en face de la porte du palais.

Un coup d'œil très-pittoresque s'offre en entrant ; une cour de cinq cents pieds de long est surmontée

---

(1) J'ai cru pouvoir me servir du mot de *silence*, puisqu'on n'a pas fait connaître toutes les parties du palais. M. le professeur Pallas n'en a donné qu'un aperçu.

d'un jardin en terrasse qui s'élève en amphithéâtre; la montagne le domine; elle présente dans l'éloignement, des toits, des minarets, des peupliers qu'une perspective de verdure couronne; celle-ci est coupée par des chemins qu'on croirait perpendiculaires. A la droite est le logement qu'occupèrent les souverains. Des toits de couleur, des vitraux peints, des avancemens en treillages, où les interstices entre les feuilles font remarquer la variété des verres, une grande tour dans le genre des hauts colombiers; des petits jardins toujours verts et fermés de murs, composent un rassemblement bizarre, tandis qu'à la gauche de la même cour on voit une belle mosquée et les tombeaux élevés à la mémoire des khans.

Pour ne pas ajouter la confusion de la peinture à celle qui existe parmi les bâtimens, mettons un peu d'ordre dans notre description. Commençons par le corps de logis et ses accessoires; puis nous décrirons l'aile vis-à-vis, où sont les tombeaux et le metchet.

Corps de logis.

L'entrée est vaste et assez belle, quoique sous les bâtimens; des bancs de pierre accompagnent les renfoncemens des deux côtés: ce sont des espèces de vestibules où les solliciteurs d'un rang peu distingué attendaient, confondus avec les gens de service, que le prince passât pour le saluer ou lui

demander quelques grâces. L'entrée se prolonge encore sous les bâtimens; elle laisse apercevoir à droite des châssis en treillage qui la séparent de plusieurs pièces occupées autrefois par l'office et les valets; à gauche, des vitraux éclairent l'antichambre de la salle de justice. On passe dans une seconde cour; celle-ci n'est fermée que par des édifices destinés aux gens de service, et chaque mur est entouré d'une galerie fermée en entier par des châssis de treillage.

A main gauche de l'entrée se présente la principale porte intérieure du palais; elle est surmontée d'un dais enrichi de sculptures, surchargé de dorures dans le genre asiatique. Cette profusion d'ornemens ne décore rien de majestueux. Une petite cage grillée surmonte le dais, et supporte les armes de Russie qu'on a trouvé à propos de placer là à l'époque de la conquête. Comment a-t-on pu manquer assez de goût et de tact pour choisir une place aussi inconvenante au symbole de respect dû par tout l'empire? Comment n'a-t-on pas réfléchi au ridicule de mêler un signe qui commande nos hommages, avec des attributs qui méritent notre pitié? Des inscriptions tatares se rapportant aux objets de leur foi, sont des sentences que les armes de Russie couronnent.

Voulons-nous raisonner d'après les lois de notre architecture; d'après l'usage reçu, les armes doivent être placées sur la porte qui ferme la cour

d'entrée, et leurs devises, quand elles en ont, isolées de toute inscription étrangère.

L'escalier en pierre se présente de côté; il conduit dans un vestibule orné de longs piliers et décoré de deux fontaines; l'une en face du premier palier, jette son eau sur des petits bassins qui forment une cascade, l'autre est dans un angle et ne reçoit son lustre que des dorures dont elle est surchargée.

Dans le fond du vestibule on aperçoit deux portes : la première communique au divan de justice dont j'ai parlé; l'autre à une mosquée en miniature, qu'on a depuis peu peinte avec le pinceau et les couleurs du ridicule.

Le divan de justice est une pièce d'environ quarante-cinq pieds de long, sur vingt-cinq de large; son plafond, très-élevé, est enrichi de peintures, d'ornemens, de dorures, dont la profusion atteste le luxe et non le bon goût.

Trois lustres d'une grande beauté étaient suspendus dans le dôme, dont la forme est un parallélogramme rectangle, et dont la richesse efface celle de tout ce que le palais renferme. Les trois lustres ont disparu depuis long-temps, et pour donner à cette salle une teinte de la caricature qu'on verra régner ailleurs, on a placé dans le milieu du dôme un lustre de guinguette.

Deux rangs de fenêtres, les unes sur les autres, éclairent cette salle d'un côté seulement; les vitraux

sont de couleurs variées. En face de la principale entrée, qui, ainsi que je l'ai dit, a son issue sur la cour, était placé un dais de grand prix; il n'existe plus. Au-dessus de l'entrée, une tribune règne sur le côté, en face de celui qu'occupait le dais; elle est grillée. C'est là que le khan se rendait secrètement pour être témoin de la manière dont la justice était administrée. L'incertitude où était le juge sur la présence de son maître, répandait dans ses arrêts autant de précision et d'équité que ses lumières et sa conscience pouvaient le permettre. Ici la mauvaise foi était retenue par un frein continuel, et s'il faut en croire la tradition, la justice n'a été nulle part plus prompte et plus dégagée de toute passion.

Un joli pavillon communique au vestibule et aux petits jardins. Il est fermé par des vitraux de couleur; son plafond est doré, son parquet est de marbre; dans le milieu un bassin carré également en marbre reçoit l'eau par un jet à quinze branches. Ce lieu charmant, où la volupté semble présider, est entouré de coussins en velours et presque circonscrit par les jardins que je vais décrire.

Une première galerie en treillages couverts de vignes entoure le pavillon; des plates-bandes de fleurs de toutes les espèces séparent ce lieu de la principale allée, au-delà de laquelle une galerie nouvelle, élevée de six marches, règne autour du jardin. Les vignes lui composent une voûte de ver-

dure, tandis qu'à ses pieds les fleurs s'empressent d'éclore dans ce petit espace qui tient de l'enchantement.

Huit petites plates-bandes, où l'on cultivait autrefois ce que les pays chauds avaient de rare, plus modestes maintenant, sont abandonnées à des roses, à des tubéreuses, à des renoncules, à des lis. Ces petits espaces remplissent l'intervalle resserré par les galeries environnantes, et dont le théâtre d'eau forme un des côtés.

Ce théâtre consiste en une plate-forme de la même hauteur que les galeries latérales; on y monte par deux degrés de cinq marches chacun. Dans le fond un très-petit péristyle couvre une fontaine versant ses eaux sur treize bassins, d'où elles retombent en cascade dans le bassin principal. De là se répandant par un conduit placé au milieu du péristyle, elles parviennent à un second bassin, d'où elles coulent directement jusqu'à un plus grand où on nourrit des poissons. Il est inutile d'observer que les fontaines, les conduits, les bassins sont de marbre; mais pour suivre le cours de ces eaux il ne faut pas oublier qu'elles vont former une fontaine nouvelle au pied du théâtre, d'où elles passent sous terre.

Le petit péristyle a, de chaque côté, des compartimens où l'on cultive des fleurs étrangères.

Le bassin carré où sont les poissons forme un corps avancé; il est, comme tout le reste, orné

de galeries ; un trottoir permet de circuler autour, et une balustrade peinte termine son enceinte, ainsi que celle de toutes les galeries ; la partie supérieure à toutes ces fontaines, à tous ces bassins, à toutes ces galeries, est un dôme de verdure d'où pendent les meilleurs raisins.

Ce murmure continuel des eaux qui tombent, de celles qui ruissèlent ; cette fraîcheur qui tempère l'air que les fleurs enbaument, ces fruits les mieux choisis dans leur espèce, qui, suspendus sur votre tête, semblent vous inviter à les cueillir, suffiraient sans doute pour rendre ce séjour délicieux ; mais la solitude laisse un grand vide, et les sentimens qu'elle inspire ne peuvent le remplir : quelle différence dans ces mêmes objets, s'ils étaient animés de la présence de ce sexe aimable qui promet le bonheur, et en laisse encore l'illusion et l'espoir lors même qu'il ne tient pas sa promesse !

Autrefois de belles Circassiennes, vouées à l'esclavage, erraient tristement dans cet espace resserré ; le poids de leurs chaînes n'était allégé ni par l'agrément du lieu, puisque des murs le renfermaient, ni par la présence d'un homme qui avait le droit d'obtenir ce que le sentiment seul doit mériter.

Quittons ces petits jardins ; laissons-y en ôtage nos réflexions et nos regrets ; repassons le vestibule pour rejoindre l'escalier : celui-ci n'a plus ni l'élégance ni la solidité convenable au palais d'un prince souverain ; il est de bois, assez roide, et sa largeur

disproportionnée à l'étendue et au nombre des appartemens où il conduit. Le second palier présente à droite une porte qui, par le moyen d'un petit escalier, fait communiquer le harem avec le logement du khan.

En face, une grande pièce de seize croisées annonce la demeure du prince; ces croisées sont à double rang et d'un seul verre; la hauteur des plafonds surpasse celle de nos édifices. On entre dans la grande galerie partagée en trois compartimens; celui du milieu est un espèce de carré, fermé par des vitraux et ouvert dans le haut; c'est lui qui communique la lumière aux deux autres, ainsi qu'au grand passage, dont la galerie est formée. Chacun de ces espaces, de ces chambres, ou, comme je les nomme, de ces compartimens, n'est fermé que de trois côtés; celui qui donne sur la galerie est ouvert jusqu'au plafond, et n'est séparé du passage que par une petite balustrade.

Il est impossible de considérer sans rire les peintures du carré de vitraux d'où le jour vient; on ne peut mieux les comparer qu'à ces dessins de vaisseaux dont les marins salissent les murs de leurs casernes à l'aide d'un charbon.

Et la première pièce, et la galerie, peuvent être considérées comme les antichambres de l'appartement de parade des khans.

Le salon est éclairé par vingt-quatre fenêtres; celles d'en haut sont d'un seul verre, les plus basses

sont grillées. Les peintures font un contraste affreux avec l'élégance de cette pièce; on a voulu représenter la ville de Constantinople en détail; chaque paysage est un encadrement à la file l'un de l'autre; on n'y a admis ni coloris, ni fonte de couleurs, ni perspective, tout est censé sur le même plan.

Des dorures, des sculptures sur bois, sont confusément dispersées; la pièce dont je parle est boisée jusqu'au-dessus des premières fenêtres; le stuc remplace la boiserie jusqu'au plafond. Cette méthode de décorer les appartemens est observée dans d'autres pièces du palais : toutes ont des tapis; mais il est aisé de reconnaître qu'on a dégradé les meubles; les divans n'ont conservé de leur ancien lustre que les galons qui bordent le velours ou le drap.

La porte du salon est dans un coin de la pièce; pour observer la symétrie, une seconde porte conduit, à l'autre extrémité, dans un petit boudoir : entre ces portes, la boiserie s'ouvre et permet de remarquer des renfoncemens assez ingénieusement pratiqués; mais la dorure est prodiguée sans art, elle fatigue l'œil et l'empêche de se reposer agréablement. Au-dessus des deux portes et de la boiserie qui cache les renfoncemens, règnent deux rangs de vitraux, l'un sur le salon du khan, l'autre sur la galerie; c'est ici que le mauvais goût s'est exercé à son aise; on a imité ou cru imiter en relief des orangers, des vignes et des fleurs. Dire que

la proportion n'existe point entre l'arbre et son fruit, entre l'arbuste et les fleurs qui croissent à ses pieds, entre la plante et le raisin, ce ne serait qu'une faute de proportions; mais avancer que le ridicule de cet encadrement ne peut se décrire, c'est affirmer une trop grande vérité. Quelques singulières que soient ces fausses imitations, j'ai cru devoir en parler pour qu'on pût comparer des objets disparates, et se former une idée précise d'un palais unique en son genre.

Chaque chambre a sa cheminée; les fourneaux n'ont jamais été admis à Batchi-Saraï.

Le reste du salon serait bien entendu si le premier étage des fenêtres n'était pas grillé; cela lui donne un air de prison qui pouvait convenir à son maître, mais qui déplaît à nos mœurs : il semble qu'on veut ici resserrer la personne et engourdir la pensée. On descend quelques marches d'un vilain escalier de bois et tant soit peu tordu, pour visiter les autres pièces; à droite de cet escalier est une porte très-basse, qui a plutôt l'air d'un trou; c'est par là que le khan se rendait à la tribune qui règne sur le divan de justice; c'est de ce même endroit que les femmes plaidaient leur cause sans être vues. Dans les jours d'appareil, les dames du harem étaient invitées à y aller observer des figures d'une autre espèce que la leur; quoique toute communication avec les étrangers leur fût impossible, un très-galant homme recevait son éclat et l'estime gé-

nérale de l'importance de sa fonction; il était chargé d'observer l'attention de toutes ces dames, et lorsqu'une d'elles la fixait naturellement ou accidentellement sur quelqu'un, le galant homme, dont le manque de barbe et la voix décelaient la condition, prenait un ton de fausset qui avait remplacé celui de la nature, et ordonnait au docile troupeau de descendre au harem.

On traverse deux antichambres n'ayant pour meubles que des divans, et on se trouve dans l'appartement que l'impératrice Catherine occupa.

Du temps des khans, cette partie du palais devait être magnifique; les salles sont grandes, élevées et bien percées; les chambres nombreuses, et la quantité de leurs portes prouve que la distribution pouvait en être variée. On crut plaire à la souveraine en dénaturant le genre asiatique; mais il n'est pas douteux que ce qui le remplaça dut lui paraître assez bizarre : sa bonté lui prescrivait le silence, mais elle eût préféré qu'on laissât les choses dans leur état naturel. De ces beaux appartemens on a fait des caricatures, en mêlant le goût asiatique au goût européen.

Ce serait m'accuser injustement de croire qu'un esprit de critique préside à mes descriptions; daignez continuer de lire, et jugez.

On a pratiqué une alcôve dont un des côtés communique à la pièce principale; des rideaux de taffetas vert sont drapés en face de quatre fenêtres;

celles d'en bas ont été reconstruites dans le goût européen, celles d'en haut sont du genre asiatique. Deux chétives, petites et grossières tables, couvertes d'un marbre bâtard, mais imitant celles d'Europe, sont placées près d'une cheminée à la mode d'Asie. Les portes ont leurs chambranles comme à Pétersbourg, et leurs cintres dorés façon d'Ispahan. C'en est assez, je pense, pour justifier ce que j'ai avancé, et je peux me dispenser de décrire les glaces.

La plus belle pièce du palais est, sans contredit, celle qui communique à la chambre dont je viens de parler; c'est un grand carré ayant un côté en vitraux, quatre portes conduisant à quatre plus petites pièces, et une d'entrée donnant sur une chambre contiguë à celle que sa majesté occupa.

Deux belles chambres viennent ensuite: les premières ont un lustre suspendu dans le dôme, les autres sont privées de cet ornement. On voit une espèce de grand cabinet formé par des châssis de treillage, et faisant un avant-corps dans la cour; il est décoré de divans; c'était de là que le khan assistait à la revue de ses gardes, rangés en bataille dans la cour; c'était aussi de ce même endroit qu'il honorait de sa présence (1) certains jeux exécutés par

(1) Il honorait de sa présence, ai-je dit, mais non du plaisir de le voir, car les treillages ne permettaient pas qu'on le distinguât; dans le doute, les joueurs observaient

des gens destinés à ses amusemens. C'est ainsi que, sans sortir de son palais, le prince présidait en pantoufles à des jugemens, à des évolutions, à des jeux, et jouissait de la société de jeunes oisives, que des jeux, des évolutions et des jugemens étaient loin de satisfaire.

Une suite d'appartemens se succèdent, soit sur la cour principale, soit sur les cours intérieures, qui sont au nombre de sept; on rencontre, après plusieurs pièces, celle du bain, ouvrage moderne et de bon goût, mais qu'un maladroit a gâté en clouant sur les murs des fleurs de bois, sculptées et dorées : on les a vraisemblablement prises à Nuremberg parmi ce qu'il y a de plus commun entre les joujous dont on amuse les enfans.

Après avoir traversé une chambre communiquant avec celles situées sur d'autres cours, le corps de logis se termine par une galerie en treillages d'où le khan se donnait le plaisir de voir ce qui se passait dans la rue sans être aperçu.

Ici commence une aile dont les logemens pour les seigneurs de la cour seraient trop longs à décrire (1); elle borde le ruisseau, et la principale

---

la conduite des juges dans le divan, et faisaient toujours de leur mieux, soit que le prince fût présent ou non. C'est un despotisme bien raffiné que de savoir mettre en doute la présence du despote.

(1) J'ai, pendant quinze jours, occupé un appartement dans cette aile.

porte du palais est au-dessous ; du même côté, on monte un escalier qui conduit à l'arsenal ; il ne mérite pas d'être vu.

Les cours de l'intérieur sont environnées de bâtimens accessoires ; le harem est au milieu d'une petite place assez étroite et peu aérée. Cet édifice ne fait point du tout honneur à la galanterie des khans : les dames étaient comme ensevelies dans de petites chambres où l'intérêt de leur santé n'aurait point dû les laisser ; mais un intérêt plus puissant sans doute était celui de pourvoir à leur sûreté : excepté un cachot, il est peu de prisons aussi désagréables.

Des prisonniers d'une autre espèce habitaient la grande tour qui avoisine le harem ; c'était des faucons. Le dernier étage de cette haute tour est en treillage ; il servait aux dames pour prendre l'air, et assister du haut en bas à l'amusement que le khan prenait aux manœuvres, aux courses, au pugilat exercés dans sa cour. Si l'escalier actuel qui conduit à cet étage était le même que de leur temps, ces dames achetaient un peu cher le plaisir de la vue.

Le Metchet.

En face du corps de logis du palais, on voit le Metchet, qui est un des plus beaux édifices de ce genre que la Crimée renferme ; il est orné, du côté de la cour, d'un péristyle terminé par un escalier à l'usage du khan ; il conduit à deux pièces qui,

par des grillages, ont la vue du temple. Celui-ci est simple, mais grand, bien bâti ; ses proportions sont exactes, sa propreté est constante, ses tapis bien entretenus ; tout y est dans le même état qu'autrefois. L'esprit religieux dont paraissent animés les Tatars, l'attention soutenue dans leur maintien, la décence respectueuse avec laquelle ils prient, fournit un tableau tout à leur avantage.

Il est pénible de conter un fait qui s'est passé sous mes yeux ; il prouve que l'intérêt est au moins aussi puissant que leur ferveur paraît sincère.

Je craignais de ne plus revoir M. de Mertvago, lorsque je l'aperçus descendre dans le palais accompagnant madame la comtesse de Golowkin. Le gouverneur conseilla à cette dame d'assister à une représentation des momeries des derviches ; ces messieurs s'assemblèrent extraordinairement, et leurs grimaces, leurs chants, leurs contorsions, furent payées vingt-cinq roubles.

Le champ des morts.

Sur le même côté, à la suite du Metchet, est le champ des morts, destiné à la famille qui régna en Crimée, et aux dames de sa suite. Deux grands mausolées octogones, surmontés d'une coupole revêtue de fer battu, étaient le dernier asile de quelques-uns des souverains. Le premier renferme dix-sept personnes de la famille de Ghéraï ; quatre seulement dans des tombeaux de pierre; les autres,

surmontés de cercueils de bois d'une taille hors de nature, reçoivent sans doute des Tatars des hommages proportionnés et à la place qu'ils ont occupée et à l'idée qu'ils donnent de leur puissance par l'apparence de grandeur accordée à leurs restes.

Les cercueils sont revêtus d'une étoffe verte ou noire, où l'on remarque encore des débris de lettres brodées; des turbans de laine distinguent les hommes.

Deux princesses reposent dans le secônd mausolée; on les reconnaît parce qu'aucun ornement ne décore leur tombe, tandis que, vers la porte d'entrée, on en aperçoit quelques autres qui renferment des princes. Le reste du champ est un terrain spacieux, couvert d'arbres, de broussailles qui ombragent les restes de la famille Ghéraï semés au hasard; ici le marbre qui porte une inscription est à trente ou quarante pas de la personne qu'il désignait; là, des marbres entassés représentent des turbans, contiennent des caractères, offrent des nuances très-marquées dans les diverses époques, par le fini ou la grossièreté de la sculpture. M. de Mertvago m'expliqua d'où venait ce désordre : sa cause principale est dans l'horreur qu'éprouvent les Tatars, si l'on veut toucher à la plus petite partie du sol ou des monumens qui ont reçu leurs souverains.

Ce fut dans ce séjour du néant des grandeurs

que mes réflexions me poursuivirent, en parcourant les inscriptions, à l'aide de mon interprète et d'un Tatar instruit; je les priai sans cesse de me conduire sur la tombe de Sélim (1), nos recherches furent vaines; sa cendre repose confondue avec celle des princes fainéans.

La réputation, me disais-je, est la publicité de ce qu'on vaut; mais Sélim est oublié, on ignore même où sa cendre repose! Sortons d'un lieu qui ne me laisse que des regrets sur l'ingratitude; qu'un espoir trompé, puisque je me proposais de rendre un hommage à celui qui illustra son pays et fut l'honneur des Ottomans. Princes fainéans ou sanguinaires, quel intérêt pouvez-vous m'inspirer quand je ne retrouve pas Sélim!

Continuité de la même aile.

Après le champ des morts se succèdent des bâtimens de service, des écuries surmontées d'un étage avec une galerie; à l'extrémité est une porte couverte d'un pavillon, elle conduit à un troisième mausolée octogone, plus grand, plus beau que les premiers; quoiqu'il soit très-moderne, on ne rapporte que des fables à l'occasion de la princesse qui y est déposée : je serais ridicule en les racontant.

---

(1) *Voyez* le Chapitre XII de la seconde Époque de l'*Histoire de la Nouvelle Russie*, où j'ai esquissé les vertus et la gloire de ce grand homme.

Jardins.

En face de l'entrée et à l'extrémité de la grande cour, il y a un jardin en terrasse qui aboutit jusqu'au mausolée dont je viens de parler. Il est dommage que ce beau jardin soit négligé; mais le palais n'étant habité que par un concierge, qui pourrait s'intéresser à sa culture?

Plusieurs autres jardins intérieurs sont entretenus avec la même négligence; les arbres fruitiers continuent à porter les meilleures pêches, de beaux abricots, et les poires estimées les plus succulentes de la Crimée. Ce n'est point le sol qui procure ces premières qualités dans les diverses sortes d'arbres qu'il nourrit, mais le choix des plans qu'on cultivait sous le règne et les yeux du khan.

Réflexions sur ce palais.

Les princes régnans, de la famille de Ghéraï, devaient posséder ou un grand fonds de philosophie ou une insouciance portée au plus haut degré. On voit, d'après ma description, que le champ des morts était placé sous les fenêtres des souverains. Était-ce pour leur rappeler ce qu'ils deviendraient un jour, et les exciter à bien faire? non sans doute, car les jolis jardins que j'ai décrits à la suite du charmant pavillon, ces jardins où la beauté solitaire portait des chaînes sans en donner, où le prince venait près d'elle jouir de l'existence, et

non réfléchir à la destruction ; ces jardins, dis-je, n'étaient séparés des tombeaux qui devaient engloutir le pouvoir et les plaisirs, que par la portion de la cour que les eaux, les fleurs et l'ombrage n'occupaient pas.

Ainsi, d'après le goût de ces mêmes princes, Mahomet, les morts et les chevaux étaient d'un côté, le souverain, les femmes et les faucons de l'autre.

Qu'aurions-nous à répondre à un Tatar, s'il nous disait que cette distribution n'est ridicule que pour nous, qui n'avons ni leurs usages ni leurs mœurs?

J'ai déjà fait observer que les princes de la maison de Ghéraï étaient élevés par les Tscherkesses, par conséquent ils grandissaient en adoptant leurs arts et leurs lois; de retour chez eux, ils blâmaient tout ce qui ne se rapportait pas aux usages qu'ils connaissaient, et leur goût asiatique se répandait sur les lois et les arts.

Le Tatar, ignorant, et par conséquent admirateur sans réflexion, augurait de la puissance de son maître par le luxe que celui-ci affichait. Oh! qu'il devait être grand ce prince qui recevait les rayons du jour en couleur de rose, en bleu, en jaune, en rouge et en vert! Je l'ai, je crois, dit ailleurs, il est des gens à l'esprit desquels il est impossible de s'adresser; il faut donc ne parler qu'à leurs yeux.

Ce Tatar dans ses guerres, même dans ses con-

quêtes, ne retrouvait nulle part rien d'aussi beau, rien d'aussi imposant que le palais de son souverain; donc, celui-ci était le premier potentat du monde. Voilà, je le sais, le raisonnement d'un Tatar; mais il ne faut point accuser l'esprit de politique qui le lui donna.

Environs de Batchi-Saraï.

Quelque agréables, quelque variés que soient les sites, les vallées aux environs de Batchi-Saraï, je ne conseillerais cependant pas de les parcourir sans distinction. Les endroits que j'ai visités sont *Saridare*, *Bohiouk-Issar-déré*, *Kara-Bessie-Dagui*, *Kanli-Déré*, *le Monastère*, *Aillâma-Déréci*, *Tchufut-Kalé*, *Boujouk-Aslama*, *Koutchouk-Achlama*, *Hermeni-Déréci*, *Top-Kaju*, *Azil*, *Cadich-Tchetsmé-Dérécé*.

Tchufut-Kalé.

Il est de convention, ce semble, que tous les étrangers arrivés à Batchi-Saraï doivent un hommage au bourg des Juifs caraïtes, nommé *Tchufut-Kalé*; j'avoue n'avoir rien trouvé de bien motivé dans cet enthousiasme général. Deux fois j'ai visité cet endroit, la première pour suivre l'impulsion donnée, la seconde pour rectifier mon opinion. (1)

---

(1) Quelques étrangers, notamment plusieurs Anglais, me firent l'honneur de me rendre une visite au palais, qu'ils visitaient ce jour-là. Les éloges multipliés qu'ils accordaient

Il y a deux routes pour se rendre de Batchi-Saraï à la colonie juive : l'une, destinée aux voitures, fait un circuit dans la montagne; l'autre, à l'usage des chevaux, y conduit directement et n'a guère plus de deux verstes. Par ce dernier chemin on laisse le Monastère à droite.

Tchufut-Kalé est situé sur la montagne. Son accès très-escarpé en rend l'approche difficile; la porte d'entrée peut, sans injustice, mériter le nom d'un coupe-gorge. On y parvient par une sorte d'escalier taillé dans le roc; mais le temps et le service ont effacé les travaux de l'art; on grimpe à cheval entre des pierres mal assujetties, et d'autres qui n'ont aucun point d'appui; on tourne dans un sentier étroit, on passe sous une porte aussi basse que celle d'une prison; une rue s'offre à vos regards avides de se dédommager de ce qu'ils ont rencontré jusque-là; et ils sont satisfaits de peu de chose s'ils s'émerveillent de traverser une rue longue, tortueuse, quelquefois étroite, sale, et à laquelle aboutissent les boyaux de quelques carrefours et de quelques rues, beaucoup plus sales, plus étroites et plus tortueuses que la première.

J'ai lu dans un auteur digne de foi, qu'on trouvait au milieu de la ville une porte qui indiquait l'espace qu'elle renfermait autrefois, et qui prouvait

---

au bourg juif me firent appréhender d'avoir mal vu; j'y retournai deux jours après.

son accroissement. Sans doute c'est un sort jeté sur moi de ne pas voir comme tout le monde; mais l'opinion des autres doit-elle l'emporter sur ce que m'offrent mes yeux? Cette porte est au contraire un arceau très-moderne, isolé, n'annonçant aucune suite de bâtimens aboutissans jusqu'à lui, et au-delà duquel on retrouve des maisons pour le moins aussi anciennes que celles qui le précèdent. Si la ville n'eût eu d'étendue que de la première porte jusqu'à l'arceau, elle n'aurait pu être une place de sûreté pour les Génois; or il est constant qu'ils l'ont occupée, et plus constant encore que l'arceau placé aujourd'hui comme un arc de triomphe juif, ne remonte pas à plus de quatre-vingts années.

Une autre erreur, c'est de croire que Tchufut-Kalé soit tous les jours aussi brillant que le samedi. Pendant qu'il célèbre le sabbat, le Juif est désœuvré; il s'empresse à conduire les étrangers, et pour peu qu'il soit riche il les prie d'entrer chez lui; il offre des rafraîchissemens, et pousse même quelquefois la complaisance jusqu'à permettre à sa femme ou à ses filles de paraître : je dis permettre, car les femmes juives sont tenues comme celles des Tatars, confinées et voilées de la même manière. J'ai reçu tous ces traitemens honnêtes un samedi, et la plus belle femme née en Crimée est la fille du Juif qui m'accueillit un moment. (1)

(1) Une dame de qualité, russe, et aussi aimable que

A mon second voyage à Tchufut-Kalé, je ne vis personne dans les rues, toutes les portes étaient fermées. C'est ainsi que deux voyageurs peuvent écrire très-diversement en visitant le même village à des époques différentes. Mais les murs sont les mêmes, les maisons n'ont qu'une manière d'être considérées; la tristesse d'un séjour n'est pas diminuée, parce que le repos du samedi ne laisse point ce jour-là au village ou à la ville l'air d'un désert, qu'il conserve le reste de la semaine.

La ville a une seconde porte à l'autre extrémité; on les ferme l'une et l'autre aussitôt qu'il fait nuit. La synagogue, trois maisons passables, et l'intérêt qu'inspire le tombeau de la princesse Tokatmich, sont les seules choses que j'aie remarquées. Je reviendrai à ce monument après avoir parlé des habitans de la ville.

Juifs caraïtes.

Les Juifs de ce nom composent la population de Tchufut-Kalé. Le caraïsme est une très-ancienne secte répandue en Égypte, dans plusieurs endroits du Levant, à Constantinople et même en Pologne. Les sectaires sont appelés *caraïtes*, c'est-à-dire ne reconnaissant que le texte de l'Écriture qu'exprime l'ancien mot *karaïm*; ainsi toutes les erreurs, tous

---

bien née, eut la curiosité de voir cette juive; elle m'a assuré n'avoir rien vu d'aussi joli à la fois et d'aussi gauche.

les contes renfermés dans le *Thalmud*, tous ces petits actes superstitieux, toutes ces grimaces, toutes ces vétilles qui forment les délices des Juifs de Rabbanim, et qui se perpétuent à côté de beaucoup d'autres habitudes caractéristiques, sont rejetées, méprisées même par les Caraïtes. Ils ne laissent cependant pas d'avoir leurs prétentions; et celle de fixer l'antiquité de leur secte à l'époque où les dix tributs furent emmenées captives par Salmanazar, n'est pas la moins frappante.

Il est une chaîne dans les événemens qui permet un calcul probable sur ceux qui doivent leur succéder. Il m'est pénible de l'annoncer, mais je regarde la chute de Tchufut-Kalé comme inévitable, si les choses continuent de suivre la pente qu'elles ont prise. Tous les habitans de la petite cité vont exercer ailleurs leur industrie, et reviennent chaque soir au gîte commun. Les boutiques des Juifs sont à Batchi-Saraï. Le commerce de cette ville déclinant tous les jours, les spéculations des Juifs ne doivent-elles pas décliner avec lui? Plus encore, celui que quelques opérations heureuses ont mis dans une plus grande aisance, se dégoûte des profits qui cessent de le satisfaire; il veut s'élancer vers une grande sphère, il passe à Constantinople ou en Pologne. Tant que les souverains de Crimée ont habité Batchi-Saraï, l'industrie des Juifs avait mille moyens de se répandre; la population nombreuse de cette ville, l'activité de ses manufactures, dont

les débouchés étaient ouverts jusqu'à Smirne, les murzas de toute la Crimée qui venaient faire leur cour au prince, toutes ces considérations, dis-je, n'existent plus, et si les Tatars bergers se ravisent un jour, s'ils vendent aux Polonais et aux Russes les peaux des agneaux gris sans l'entremise des Juifs de Tchufut-Kalé, à quoi seront-ils réduits? Étrangers à la culture des terres, leur nombre diminuera, et destinés à ne point avoir de patrie, ils perdront même l'avantage de posséder une ville uniquement occupée par eux!

Tombeau d'une princesse à Tchufut-Kalé.

On fait des contes partout; partout on les accueille, on les répand, on les commente, on les amplifie : on a rapporté de plusieurs manières, toutes merveilleuses, l'histoire de la princesse Tokatmich et celle du prince de Kiptschak ; voilà deux noms assez féroces pour discréditer la plus belle narration : les conteurs ne s'accordent nullement sur l'époque. M. le professeur Pallas est le seul qui l'ait sagement indiquée ; elle se rapporte à l'histoire que j'ai donnée du père de la princesse, qui remonte aux années 1387 (1) et suivantes, ainsi qu'à la relation turque d'une histoire des khans, dont j'em-

---

(1) *Voyez* le Chapitre XV de la première Époque. Je n'ai point parlé de la princesse, réservant cette anecdote pour la vérifier avec l'inscription de son tombeau.

prunterai ce récit : ainsi, n'en déplaise aux habitans de Batchi-Saraï, je me permettrai de rejeter toutes les versions qui servent à endormir les enfans des Tatars, et que de vieilles femmes, chroniques héréditaires, transmettront d'âge en âge jusqu'à ce que l'amour du merveilleux soit éteint. Voici ce que l'histoire nous apprend de l'événement malheureux et funeste aux grâces, au courage et à l'amour.

Tamerlan avait conquis le Kiptschak sur le khan Tokatmich en 1392 : son règne était antérieur de quatre-vingt-cinq ou six ans à la dynastie des Ghéraïs. Un jeune prince, que sa valeur avait souvent fait remarquer à Tamerlan, mérita l'estime de ce guerrier; il lui fit cession de la nouvelle province. La fille du khan, jeune, belle et malheureuse, inspira une forte passion au possesseur des états de son père : l'amour est quelquefois plus fort que l'intérêt, et le jeune amant supplia son bienfaiteur de rendre le Kiptschak à Tokatmich, à condition que la main de sa fille devînt le prix de cette restitution. Tamerlan y consentit, et le vieux khan accepta sans peine; chez lui, l'intérêt était plus fort que l'amour.

Rarement est-on satisfait de son sort, plus rarement encore un prince vaincu conserve-t-il de la reconnaissance envers un vainqueur généreux : Tokatmich oublia les nobles procédés de Tamerlan, et, espérant trouver un défenseur dans la personne de son gendre, il révolta contre le conquérant les

principaux de son pays, et se mit à la tête d'une coalition composée d'états faibles et découragés.

Préférant l'honneur à l'amour, le jeune époux ne quitta point les drapeaux de Tamerlan; le khan fut battu et repoussé jusqu'aux environs de Batchi-Saraï; la coalition dissoute, et la vengeance de Tamerlan assouvie, il se dirigea vers d'autres ennemis.

Le jeune prince de Kiptschak obtint, pour récompense de sa fidélité, la permission d'aller rejoindre la princesse.

Tchufut-Kalé portait une autre dénomination, et passait dans ces temps reculés pour une forteresse imprenable; le khan et sa fille s'étaient réfugiés dans ses murs.

On apporte au khan la nouvelle que Tamerlan s'enfonce dans la Russie; ce prince, inquiet et toujours battu, part sur-le-champ, réunit tout ce qu'il peut de troupes, laisse un commandant dans la place, et ne se propose rien moins que de prendre l'ennemi en queue, de lui couper la retraite, et de délivrer la Tauride et ses environs d'un vainqueur aussi redoutable. Quelque beaux que soient les projets inventés par l'impuissance, ils retombent tôt ou tard sur leur auteur.

Deux jours après que le khan eut quitté Tchufut-Kalé, le prince de Kiptschak y arriva. Après les premiers transports d'un amour contrarié, la princesse exigea que son amant commandât dans le fort; l'officier établi par le khan refusa de lui obéir : la princesse

était fière, le commandant fidèle à son maître. La garnison fut divisée en deux partis et prête à prendre les armes : un nouveau personnage voulut jouer un rôle dans cette scène désagréable. Semblable à beaucoup de gens, il voulut se mêler de ce qui ne le regardait pas : trop peu éloquent pour ramener des esprits aigris, il persuada à chacun des partis que l'autre avait cédé, et proposa de terminer par un festin tout ce qui pouvait encore rester d'animosité.

Cependant, par respect pour la princesse, il détermina quelques personnes à attendre un certain signal pour déférer le commandement au prince de Kiptschak.

A peine les principaux chefs sont-ils réunis, que le festin commence ; le signal est donné : le commandant, surpris des clameurs, voit qu'il est joué ; il crie à la trahison ; le donneur d'avis expire sous ses coups ; la salle retentit du cliquetis des armes, des hurlemens des blessés ; le tumulte s'accroît avec l'esprit de parti qui s'échauffe ; le prince est blessé ; à la vue de son sang, son amante se précipite dans ses bras ; ils sont poignardés, et tombent morts se tenant encore étroitement embrassés. Ce spectacle glace l'assemblée ; l'épouvante, le repentir, la crainte, agissent sur tous les esprits ; le silence succède, et le commandant cherche son salut dans une prompte fuite.

Le khan n'avait pas été à deux cents verstes qu'il

se vit abandonné de tous ceux qui avaient montré le plus d'acharnement contre Tamerlan : l'effroi que repandait son nom fit rétrograder les plus hardis. Le vieux prince retourna dans la place, accompagné seulement de quelques cavaliers. Malheureux par son ambition, c'est alors que ses yeux se dessillèrent, et qu'il éprouva des remords auxquels la mort de sa fille mit le comble. Il éleva un mausolée où la princesse et son époux furent inhumés. (1)

Observations sur Tchufut-Kalé.

On ne peut se refuser à croire que cette place n'ait été un lieu très-fort avant l'usage du canon ; mais comment pouvait-on s'y procurer de l'eau ? Un ancien officier, habitant dans ce moment Batchi-Saraï (2), m'a assuré qu'il y avait autrefois des puits ; vainement en ai-je cherché la preuve : si les Tatars les ont bouchés en abandonnant cette ville aux Juifs, ils doivent aussi avoir masqué le lieu qu'ils occupaient.

Aujourd'hui on charroie l'eau sur le dos des ânes ; on va la puiser au bas de la montagne, aux sources de Tchouruksou.

---

(1) L'inspection du mausolée vient encore à l'appui de ce récit. On y voit deux caveaux placés l'un au-dessus de l'autre : le portique qui le décore est d'un très-bon style.

(2) M. le chevalier Dunan, à qui je dois beaucoup d'éclaircissemens sur l'ancienne distribution du palais.

Si Tchufut-Kalé a été une forteresse, pourquoi ne voit-on aucun ouvrage extérieur ? Ici l'observateur se perd en raisonnemens ; il ne lui reste qu'à remarquer les difficultés mises par la nature contre les approches de la place.

La montagne s'élargit vers le nord-est ; au-dessus de la ville, elle présente une pente très-douce et très-spacieuse : c'est là que les cerfs des anciens khans broutent en paix ; la police veille à leur conservation, et on fournit l'hiver à leur nourriture : la montagne étant close par un rocher à pic, les cerfs ne peuvent quitter cette plaine ; les Juifs n'ayant point la liberté de cultiver cet endroit, vivent en bonne intelligence avec les cerfs.

J'ai remarqué çà et là des fondemens qui me porteraient à croire que la plaine a été autrefois l'emplacement d'une ville considérable, ou que des maisons avec des jardins remplissaient cet espace. Si l'on examine attentivement la partie voisine du roc, on y reconnaîtra, à l'inspection des plantes, le voisinage de l'eau ; mais des Juifs, quelque caraïtes qu'ils soient, ne songent, comme les Rabbanims, qu'à l'intérêt du moment, qu'il ne faut point acheter par plusieurs jours de fatigues : cette insouciance ne s'étend pas jusqu'à leur dernier asile. Le cimetière juif, situé hors de la ville, est rempli de mausolées assez bien sculptés.

Pour terminer tout ce que je peux avoir à dire sur Tchufut-Kalé, je ne pense point que les

Génois en aient été les maîtres avant le règne de Tokatmich; mais seulement trente ou quarante ans après lui.

Le Monastère ou l'Ermitage.

Il faut avoir ou bien du mérite, ou bien de la confiance en soi-même, ou une résignation plus qu'humaine, et que par conséquent notre religion ne prescrit pas, pour habiter le lieu le plus sauvage, le plus isolé, le plus affreux de la nature. On m'avait vanté ce site comme une merveille; je ne l'ai considéré que comme un cachot perpendiculairement situé.

Quelque prévention qu'on ait pour ce monastère, on ne peut nier qu'il consiste en plusieurs pièces creusées au haut d'un rocher presque d'aplomb, sans terrasses ni avant-corps; on ne peut disconvenir que la montagne qui l'entoure est nue, qu'on ne voit à ses pieds ni arbres ni arbustes, que le revers de la montagne opposée est en friche, et qu'on n'a de vue que sur elle.

Il n'y avait, à mon passage, qu'un vieux moine malade, sans secours, abandonné de toute la nature, à laquelle il a lui-même renoncé le premier.

C'est lorsqu'on a dépassé l'Ermitage, pour se rendre à Batchi-Saraï, que la petite vallée devient intéressante; c'est alors qu'on trouve des sites charmans, et dont personne n'a parlé; tantôt un bois touffu sur la hauteur est coupé par des vignobles;

tantôt des prés, toujours verts, séparent des vergers, des habitations, des jardins; partout l'eau est abondante : que faut-il donc pour plaire? des rochers nus, des terres dépouillées; car j'augure trop bien du cœur de tous les voyageurs, pour ne pas être persuadé qu'ils déplorent le sort de l'ermite enseveli vivant.

Mankup.

Comme chacun est libre de diriger à sa volonté le voyage qu'il fait en Crimée, je ne donne point mon itinéraire pour le plus exact; les circonstances m'ont déterminé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; à la vérité, en n'observant que la carte, on peut négliger certains points intéressans, et en visiter d'autres moins dignes d'être vus.

Je laissai ma voiture dans le village d'Eiroba, quoique j'eusse pu m'en servir encore pendant plusieurs verstes; je pris des chevaux et un Tatar pour me conduire à Mankup, qui n'en est qu'à seize verstes malgré les détours qu'on est obligé de faire.

Pour atteindre le rocher sur lequel l'ancienne forteresse était située, il faut gravir un sentier assez pénible, très-droit, et ressemblant quelquefois à un escalier ruiné : plus haut on aperçoit les restes d'un mur d'enceinte et de défense qui se prolonge jusque dans le vallon; on reconnaît les murailles de l'ancienne ville, on remarque une tour ronde assez près de laquelle est une vaste grotte; en

avançant encore un peu, on est à la porte de la ville.

Il est bon de remarquer ici que les positions choisies par les Génois étaient situées sur des lieux inexpugnables. On a déjà vu que Tchufut-Kalé présentait un entourage de rochers à pic et inaccessibles : Mankup réunissait aux mêmes avantages des difficultés de plus ; excepté l'issue par où on y parvient, le reste de la place était fermé d'un mur du côté de la pente de la montagne : vainement eût-on cherché à l'escalader ; on peut remarquer à certaines distances des portions intérieures de la forteresse plus élevées, et qui permettaient aux assiégés de faire rouler des rochers sur les attaquans.

Cette ville de Mankup excite mille regrets : çà et là on reconnaît les édifices aux ruines qui sont encore sur pied ; on trouve des temples, des mosquées, des synagogues, des maisons dont on peut distinguer chaque pièce. La citadelle consistait en un château fort, défendu par une muraille épaisse et très-haute.

On est d'autant plus sensible à la destruction de cette ville, que le motif qui y a donné lieu n'était que l'erreur d'un zèle déplacé. Assurément des Juifs ne sont redoutables nulle part ; l'industrie mercantile, l'argent étant le but unique de leurs calculs ; ils travaillaient à des tanneries, ils commerçaient assez avantageusement et vivaient en paix, s'occupant le moins du monde des opérations du gouvernement ; heureux dans leur asile, quel

projet pouvait-on leur soupçonner pour le troubler et le perdre? Leur prêter des idées de rebellion, à eux qui sont le plus soumis et le moins remuant de tous les peuples! Celui qui a provoqué le bouleversement, la destruction de cette place est assez, peut-être même trop puni par le souvenir des malheureux qu'il a faits.

La vue est magnifique dans plusieurs situations: d'ici, elle plonge sur tous les vallons environnans; ailleurs, elle parcourt tout l'espace renfermé entre Balaclava et Inkerman; plus loin, on voit la mer.

Malheureuse cité! je me lamente sur ta destruction, et parce que tu ne l'as point méritée, et parce que tu ne peux jouir du bonheur que les bienfaits du souverain répandent sur ce qui t'avoisine.

Sévastopol.

Je revins sur mes pas, je passai par le village de Karalès, et je me rendis à Eiroba, où ma voiture m'attendait. Je me dirigeai vers Sévastopol, en traversant un vallon délicieux, arrosé par le Belbek qu'on nomme aussi *Kabarda*.

De tous côtés on trouve des prairies toujours vertes, des bouquets d'arbres touffus, des vergers à l'infini; çà et là des vignobles, des terres à blé. Vallon que je ne quitte qu'à regret, vous seriez un séjour de délices, si une forte population exigeait de votre sol fertile tout ce qu'il est susceptible de produire!

Après avoir parcouru des hauteurs assez tristes, mal ou point cultivées, je descendis à Sévastopol; un grand vent empêchait les grosses barques de venir me prendre pour traverser le bras de mer rentrant dans les terres et formant la longue baie qui continue jusqu'à Inkerman. J'eus le coup d'œil magnifique de Sévastopol, dont je n'étais qu'à un pas (1). En vain j'attendis le reste du jour; le lendemain le même empêchement existant encore, je pris mon parti et me déterminai à tourner le golfe; je ne conseille à personne de m'imiter, les chemins pour les voitures sont d'une difficulté continuelle; c'est à cheval ou par eau qu'il faut faire cette course.

Après avoir parlé de Sévastopol, je rendrai compte de ce petit voyage.

Sévastopol est un des plus beaux ports de l'Europe; il n'en existe peut-être pas où il règne autant d'ordre, où le service soit plus exact, où l'empressement général paraisse plus naturel et coûter aussi peu, où les matelots jouissent d'une plus grande aisance.

La situation de la ville présente un amphithéâtre, les rues sont parallèles et coupées transversalement par d'autres moins considérables. Il faut y visiter l'amirauté, l'arsenal, les logemens des officiers de

---

(1) M. le duc de Richelieu a fait construire un fort qui commande cette partie.

la marine, celui des matelots, les hôpitaux, les magasins, les casernes de la garnison.

Plusieurs baies avançant dans les terres, une surtout de sept verstes d'étendue, assurent aux vaisseaux un calme d'autant plus certain qu'ils sont abrités de tous côtés. Il faut éviter à l'entrée du port un banc de rochers. Les précautions sont si bien prises, les signaux si bien placés, que les accidens qu'il occasionne sont assez rares. Des batteries croisées défendent l'approche du port, et la ville a pour sa sûreté des ouvrages soigneusement entretenus. Le petit port reçoit les vaisseaux désarmés.

Sévastopol manque de bassins de construction, le gouvernement s'en occupera sans doute.

Le terrain sur lequel la ville est bâtie est très-sec; il est garanti par les montagnes des vents de nord et d'est; celui de la mer entretient la fraîcheur pendant l'été : ce vent, très-inconstant pour ces parages, lors même qu'il souffle constamment du sud durant le mois de juin, de juillet et d'août pour la pleine mer, sert néanmoins la navigation, puisqu'il permet, à des distances à la vérité très-rapprochées, l'entrée et la sortie des vaisseaux.

J'ai observé pendant dix ans les variations du vent à Odessa, et mes résultats m'ont prouvé qu'il changeait tous les trois ou quatre jours, tandis qu'il était constamment le même à un éloignement de quelques verstes vers la mer.

Il n'existe pas de brillans avantages sans qu'ils

ne soient affaiblis par quelques inconvéniens. Le principal et le seul vraiment affligeant pour Sévastopol, c'est la qualité des eaux de ces baies; elles engendrent un ver qui ronge les bâtimens. M. l'amiral de Traversey a pris la résolution de doubler en cuivre tous les vaisseaux qu'il fait construire.

L'air de Sévastopol est sain; l'eau de fontaine manque dans la ville: on la prend dans les environs, et sa qualité est une des plus pures de la Crimée; le temps et la paix accorderont à cette ville un aquéduc comme il en existait un chez les anciens républicains de la vieille Cherson.

On remarque qu'à Sévastopol les vivres sont plus chers que dans le reste de la Crimée. La raison en est prise de la grande population, composée de beaucoup de gens riches ou aisés; les marchés m'ont paru très-bien fournis. N'y aurait-il pas un moyen d'ajouter une plus grande abondance de denrées, en établissant des colonies sur les terrains vaquans dont la ville est entourée? On remarque avec plaisir et intérêt que l'industrie des hommes transportés aux environs des villes, s'attache principalement à la culture des objets utiles à la consommation de leurs habitans; tout le monde y trouve son avantage. Le cultivateur a le sien dans la certitude de se défaire de ses denrées; l'habitant paye moins cher quand il y a de l'abondance et du concours sur tout ce qu'on lui vend. Ce sont ces établissemens aux portes d'Odessa qui mettent

au-dessous du médiocre les prix de la volaille, du beurre, du laitage, des légumes et du menu grain.

Je n'ai pas séjourné assez long-temps à Sévastopol pour y jouir de l'agrément des sociétés; l'honnêteté de M. l'amiral Poustochkin, commandant de la place, les attentions de M. le général de Bardac, capitaine du port, la manière dont leurs maisons sont montées, m'en ont donné une idée avantageuse.

Tableau des forces navales de la Russie sur la mer Noire, en 1817.

12 vaisseaux de ligne armés de........	918	canons.
4 frégates........................	162	
7 brigantins......................	54	
18 petits bâtimens................	91	
	1225	canons.

Flottille.

40 chaloupes canonnières armées de......	52	canons.
	80	fauconn.

Environs de Sévastopol.

Je vais suivre la route que j'ai conseillé d'éviter, dans l'article précédent, à ceux qui veulent parcourir en voiture les environs de Sévastopol du côté d'Inkerman.

Ennuyé d'attendre, comme je l'ai dit, que le

vent se calmât, je renonçai à traverser le golfe qui me séparait de la ville; je tournai une montagne, j'en montai une seconde; puis, descendant dans un joli vallon, je remarquai des ruines. Enchanté de cette découverte, surtout dans un lieu que peu de voyageurs ont parcouru, je fais halte, et me voilà comme le chasseur qui a lancé sa proie.

Malgré mon extrême désir de faire quelques remarques qui pussent répandre un peu de clarté sur l'histoire que j'avais écrite, je fus forcé de convenir que ce que j'apercevais n'était que les débris épars d'une petite habitation de Tatars. Mes gens, qui ne partageaient point ma curiosité, témoignaient une vive impatience de continuer leur route; ils me firent observer que nous étions dans une espèce de désert, sans chemins frayés, et que la nuit pourrait nous surprendre dans un bois qu'il fallait nécessairement traverser. Je me dirigeai vers une seconde vallée, laissant à ma droite quelques arbres confondus avec des broussailles : de nouveaux débris fixèrent mon attention; c'étaient de grosses pierres carrées, liées avec assez de méthode, et assises sur des fondemens solides; un mur ruiné, beaucoup moins large que le précédent, me fit juger qu'il n'était que mur de clôture (1). J'avoue

(1) Si, comme je n'en doute pas, l'ancienne Dori ou Théodori était une autre ville que Kténos ou Cténos, il est possible que ce soit tout ce qui nous reste d'elle : la posi-

n'avoir pu rien conclure de ces ruines; la terre couvrait l'emplacement que l'édifice avait occupé : il n'y avait qu'une fouille qui pût donner des éclaircissemens. Je continuai ma marche, et bientôt j'aperçus devant moi l'ancienne forteresse d'Inkerman, et un peu plus loin, je découvris à ma droite la grande baie que je désirais tourner.

Inkerman.

Inkerman, ou ville des cavernes, est située précisément à l'extrémité de la baie ou du golfe. L'histoire ne m'a rien appris de cette place; Strabon la nomme *Ktenos*; son nom a vraisemblablement changé souvent avec celui de toutes les villes de Tauride; et dans ce qu'on nous a transmis de l'histoire de Cherson, je serais très-embarrassé de prouver qu'il ait été question d'elle. Sa position néanmoins commandant le golfe, cette forteresse le garantissait de toute surprise du côté de terre. C'est sous le nom de *Ktenos* que l'histoire nous apprend la construction d'une muraille qui joignait cette ville à Symbolon, aujourd'hui Balaclava, et qui fermait la trachée de Cherson.

Il est vraisemblable que Ktenos subit le sort de Cherson. Aussi les fortifications d'Inkerman annoncent des ouvrages dans le genre que les Génois

---

tion est absolument la même que celle tracée dans des cartes très-anciennes, que j'ai dans ce moment sous les yeux.

employèrent à la construction de toutes leurs forteresses.

Cependant les trous ou cavernes dans la montagne, sont des travaux beaucoup plus anciens : ont-ils servi de retraite aux fidèles persécutés ? les Chersonites les ont-ils creusés pour l'usage de leurs troupes ? des gens pieux sont-ils venus y renoncer au monde, et tâcher d'acquérir une meilleure vie à l'aide des privations qu'ils se sont imposées dans celle-ci ? est-ce à une réunion de tous ces motifs qu'on doit la multiplicité de ces trous ou chambres creusées ? rien de tout cela ne m'a été démontré ; je reste dans le doute, et je ne prononce pas puisque l'histoire se tait. (1)

Parce qu'on rencontre des chapelles dans ces grottes, il ne faut pas en conclure que ce sont seulement des chrétiens qui les ont habitées. J'ai vu dans l'Apennin un ermitage qui a remplacé une habitation occupée par des bandits ; de ce point isolé ils se portaient au loin, commettaient mille

---

(1) Voici l'opinion d'un savant respectable, et s'appuyant sur l'histoire ecclésiastique :

« Ces trous me paraissent avoir servi de retraite à un » grand nombre de chrétiens, durant les diverses persécu- » tions : saint Clément, troisième pape, y fut exilé, et plus » tard saint Martin, une nièce de Domitien, et autres per- » sonnes de sa cour ; c'était, après la Corse, la Sibérie des » Romains. Le mourant était enterré dans la cellule qu'il » avait construite en arrivant. »

crimes, et jouissaient de l'impunité dans leur retraite ignorée. La cour de Naples fit raser une portion de ce repaire, et abandonna les trous dans le rocher à deux ermites de qui je tiens ce fait.

Des hommes qui fuient l'intolérance n'ont pas de temps à perdre pour creuser un rocher ; ils se réfugient dans les endroits propres à les recevoir. La chapelle la plus vaste des grottes d'Inkerman n'a que vingt pieds de long sur neuf de large, ce qui n'annonce pas une masse d'individus, mais seulement quelques fidèles réunis..... On trouve là un petit escalier qui conduit à la forteresse; celle-ci est totalement ruinée.

D'après mes observations sur ces grottes dans la montagne, je ne peux me déterminer à croire qu'un principe de religion les ait creusées, moins encore qu'il ait pu les peupler; leur nombre est si considérable, soit à Inkerman, soit vis-à-vis de l'ancienne citadelle, soit dans les environs, qu'on aurait pu y loger une armée.

La baie se termine au pied d'Inkerman; vient ensuite un vallon vaste et dont l'aspect est riant; mais l'air qu'on y respire est malsain, ainsi qu'aux environs des grottes.

On trouve sur la carte le ruisseau d'Ouzen : je veux bien croire à son existence en hiver, au printemps, peut-être même en automne; mais je l'ai passé en été ne trouvant que ses traces et pas une goutte d'eau. Dès lors ce n'est point à lui qu'il faut,

comme on l'a voulu persuader, attribuer l'origine de ces vers qui rongent les vaisseaux, puisqu'il n'a qu'un cours subordonné aux pluies et aux fontes des neiges.

En face d'Inkerman, on observe plusieurs chapelles et toujours des grottes. On a converti en magasin à poudre les plus vastes de ces trouées.

Ce n'est point à Inkerman qu'une imagination susceptible de s'échauffer trouvera le mobile ou le prétexte de son extension; on n'y voit que des tours construites dans les mêmes proportions que toutes celles que les Génois ont élevées en Tauride; aucun oiseau ne s'offre à vos regards; le silence de ce séjour ténébreux, l'odeur fétide que le sol exhale, me rappelle les avernes que les Romains redoutaient tant.

On s'imagine peut-être que l'aspect de tant de grottes peut offrir quelque chose de majestueux; bien loin de là, ce n'est que l'image du chaos: des trous sont ouverts comme au hasard; on n'y remarque ni ordre, ni méthode; et certains espaces sont creusés contre les lois de la pesanteur. Ici c'est une portion criblée d'ouvertures et supportant un massif effrayant; là, on remarque des contre-grottes croisant le roc; souvent la terre sépare les plus considérables. Une seule chose surprend, c'est que le rocher supérieur se maintienne, quoiqu'on ait fait tout ce qui était nécessaire pour le culbuter.

On m'a assuré qu'il n'était point sans exemple

que cet accident n'eût affaissé certaines portions de la montagne.

En quittant Inkerman, je remarquai sur les premières hauteurs la haute tour de Balaclava. Aussitôt j'observai la direction que l'ancien mur de clôture de la Petite Chersonnèse devait avoir eue, et ce ne fut qu'après plusieurs heures de recherches que je crus en avoir saisi la trace. Cette découverte me dédommagea d'une partie de mes fatigues, mais ne me satisfit pas entièrement. Je porte dans mes observations un esprit de doute bien différent de celui de confiance, qui m'a souvent abusé sur certaines antiquités de l'Italie.

En me dirigeant sur la droite et en suivant la pente adoucie d'une montagne, je joignis le grand chemin de Sévastopol près d'une belle fontaine; je formai le vœu d'apprendre un jour qu'on a conduit ses eaux jusqu'à la ville.

Ancienne Cherson.

Il est bien pénible pour celui qui a écrit l'histoire d'un état aussi vigoureux que l'était la république de Cherson, de ne rien distinguer parmi les ruines que sa capitale a laissées. A ce sentiment il s'en joint un autre plus amer encore, c'est de ne rien découvrir qui vienne à l'appui de l'histoire, rien de consolant pour les arts, rien de satisfaisant pour le curieux attiré par le désir de s'instruire.

Combien ces regrets augmentent-ils lorsqu'on

réfléchit que les ruines conservaient encore un air de grandeur il y a trente-cinq ans ; qu'à cette époque on y distinguait des édifices publics, des temples, des tombeaux, des aquéducs ; et personne n'a été assez ami de l'antiquité pour lever les plans de ces monumens, pas même celui de l'espace que Cherson occupa ! Ce fut un arrêt prononcé contre la mémoire d'une ville célèbre. Je suis bien aise d'ignorer quel en fut l'auteur ; mais il fut cruellement obéi ; jamais ordre ne fut exécuté avec plus de fureur ; on semblait jouir en détruisant les signes encore durables d'une prospérité due à un gouvernement éclairé, sage, protecteur des sciences, et père du commerce. Les Tatars détruisirent, il est vrai, lors de la prise de Cherson, plusieurs de ses plus beaux édifices ; mais les générations suivantes avaient respecté pendant quatre cent cinquante années des ruines majestueuses et qui les pénétraient d'admiration. C'étaient néanmoins des Tatars qui avaient composé ces générations, et tout ignorans et superstitieux qu'ils étaient, ils rendaient un hommage tacite à l'ancienne Cherson et ne voulaient pas être plus impitoyables que le temps. O douleur ! ce sont des hommes éclairés qui ont effacé du sol de la Tauride une ville qui en avait été l'ornement !

L'intérêt avide ne respecte ni la mémoire des temps passés, ni l'instruction des temps futurs ; l'avantage du moment est le seul qui le touche : ainsi on enleva des marbres avec leurs inscriptions,

des pierres carrées où étaient tracés divers caractères, et on les rendit à un éternel oubli, en les plaçant dans les fondemens de Sévastopol qui s'élevait alors.

Maintenant tout est pêle-mêle, entassé, creusé, recomblé, on ne reconnaît ni la trace des rues, ni les vestiges d'un seul édifice; on a remué les murs jusque dans les entrailles de la terre; les pluies ont traîné avec elles des sables, des cailloux, des terres dans les endroits les plus bas; ailleurs quelques monticules ne sont que les résultats des débris transportés; partout on ne retrouve que le silence et le deuil enveloppant ces ruines et se réfléchissant douloureusement sur le cœur de celui qui les parcourt. (1)

Couvent de Saint-Georges à Balaclava.

Que l'on soit rempli de foi en matière de religion, c'est un bonheur personnel qui concourt au bien public par les sages pratiques que la religion prescrit.

Que l'on soit rempli de foi en matière d'antiquité, on s'expose à des erreurs personnelles qui

---

(1) Plusieurs militaires m'ont assuré avoir encore vu sur pied les arceaux d'un aquéduc, la façade d'un temple, dont les colonnes de marbre étaient surmontées de chapiteaux corinthiens sculptés avec beaucoup de goût; ils ont ajouté qu'on trouva une quantité considérable de médailles.

s'accroîtront avec le nombre des lecteurs trop confians.

D'après l'exposé de ces principes, je n'aurai garde de fixer ici le temple d'Orestéon, et je dirai avec ingénuité, que j'ignore sa position. Avec la même ingénuité, je ne partagerai pas l'enthousiasme de quelques personnes, d'ailleurs très-respectables, sur ce très-petit espace de la partie méridionale de la Chersonnèse.

La situation pittoresque du couvent de Saint-Georges en ferait seule le mérite, s'il ne fallait ajouter le respect à tout temple élevé à la gloire du Créateur! A cela près, la vue du côté de la mer est la même qu'en cent endroits de la partie montagneuse; on remarque d'un côté le promontoire d'Aja-Bourun, et de l'autre le cap Georges; ce qui n'est pas du tout merveilleux.

Veut-on se retrancher sur l'antiquité, et parce qu'on a trouvé à quelque distance du couvent une colonne qui n'a qu'un pied de diamètre dans le milieu de sa hauteur, que neuf ou dix pouces à ses extrémités, croit-on nous persuader qu'elle a décoré le temple de Diane, et que puisque ce temple était à peu près sur le même sol que le couvent occupe, il n'y a aucun doute que celui d'Orestéon ne fût dans le voisinage! En vérité, c'est par trop abuser de la foi *en matière d'antiquité*.

Personne n'ignore de quelle magnificence étaient les temples de Diane en Tauride, et personne ne

croira à la magnificence, et moins encore à la solidité d'une colonne de pierre calcaire qui n'a qu'un pied de diamètre.

Nous ne doutons pas et que le temple de Diane et que celui d'Orestéon ne fussent situés dans la partie méridionale de la Chersonnèse; mais c'est une folie avérée de fixer leur position exacte. Montrez-moi, demanderai-je, un vestige du temple dans les environs de Saint-Georges, et je me ferai un plaisir de conjecturer comme vous; mais il n'y a rien, ou j'ai eu le malheur de ne rien voir.

Ma méfiance ne va pas plus loin, et je crois sincèrement à la sobriété des religieux de Saint-Georges, quoique j'aie remarqué une très-petite église et un grand réfectoire qui communique avec elle.

A Dieu ne plaise que je veuille justifier pour mon compte ce que je condamne chez les autres! ainsi, je n'établirai point la situation des temples, et je me contenterai de faire observer que l'intérieur de la Chersonnèse est comme semé de carrés de pierres maçonnées; on voit aussi des circonférences en pierres : un de ces carrés a quatre-vingts pieds de long sur chaque face. J'ai remarqué auprès d'une belle ferme dont j'ignore le nom, mais tout au plus à deux verstes du monastère, un mur construit avec des pierres énormes et ayant plusieurs liaisons avec d'autres murs moins forts; l'épaisseur du premier était d'environ quatre pieds.

Nous serons dans le doute sur beaucoup de

choses à l'égard de la Chersonnèse ; il n'y a qu'une forte population qui, en ravivant ce pays, pourra y découvrir ce qui stimule notre curiosité ; mais dans ce moment, cet espace est comme désert.

Balaclava.

Cette place a successivement porté les noms de *Symbolon*, *Cembalo*, *Bella-Chiave;* d'où est venu celui qu'elle a aujourd'hui.

L'ancienne Symbolon était située à l'extrémité de la montagne de Sinab-Dag ; ce qui reste de la ville ne mérite pas le nom de bourg ; les Grecs en composent la population, ils sont enrégimentés pour la plupart, et forment la garnison.

Le port est le plus singulier que j'aie vu ; c'est un petit bassin fermé de tous côtés par les montagnes, et n'ayant avec la mer qu'une communication entre les rochers, aussi étroite que difficile pour la navigation. Les eaux de ce bassin sont toujours calmes, le poisson y abonde, et de petites nacelles sont dans tous les temps occupées à la pêche.

Une rue longue, étroite et tortueuse, s'élève avec la pente de la montagne. On peut arriver à l'ancienne forteresse en continuant le prolongement de cette rue. Comme je logeais au bas du port, j'ai suivi le bassin, et je n'ai commencé à monter qu'au mur du fort.

De hautes murailles flanquées de tours assez

semblables à celles qu'on voit aux portes de quelques petites villes de France et d'Allemagne, défendaient la forteresse; on reconnaît encore ici que les Génois ont possédé ce poste.

Jamais coup d'œil ne m'a autant plu que celui que j'eus au lever du soleil. J'étais placé près de la tour intérieure qui domine le fort, et d'où l'on plane sur la mer et les vallées; le sommet des montagnes paraissait en feu, et leur image se répétant sur l'onde tranquille du bassin, j'oubliai que l'heure de mon départ avait sonné.

J'ai remarqué dans ce fort que, même à l'époque où son utilité le rendait d'un grand intérêt, l'espace renfermé par les hautes murailles n'était non-seulement pas bâti, mais même point entretenu; la nature du sol est la même qu'autrefois : on voit çà et là des rochers s'élever; d'autres, bien liés entre eux, semblent entassés, et, dans cette confusion naturelle qui paraît avoir existé de tout temps, on retrouve des ruines de maisons et quelques petits murs.

La bonne eau manque à Balaclava; c'est ce qui me confirme dans l'idée que j'ai déjà adoptée, c'est-à-dire que les Tatars ont bouché avec trop d'intelligence et de succès les sources que cette position semble promettre. (1)

---

(1) Le même savant que j'ai cité au sujet d'Inkerman m'a assuré avoir vu, dans un sentier escarpé du côté de la

L'indolence, l'insouciance des habitans actuels ne leur a pas encore suggéré l'idée de les découvrir ou d'en chercher de nouvelles. Il faudrait bien peu connaître l'esprit des Génois pour les accuser d'avoir élevé des forteresses, sans les avoir pourvues d'une eau abondante. Cette conjecture est dans toute sa force lorsqu'on réfléchit que l'art de la guerre a beaucoup acquis depuis, et que les siéges duraient, dans ces siècles éloignés, bien plus long-temps que de nos jours.

Premier voyage dans les montagnes.

Je quittai Balaclava pour me rendre dans la vallée de Baïdar. Trompé par les récits imprimés de quelques voyageurs, je crus, d'après leurs conseils, pouvoir me rendre en voiture et avec agrément au premier gîte. Qu'il me fallût décompter ! ce fut avec toutes les peines du monde que j'achevai cette course difficile ; et j'invite ceux qui voudront visiter Warnoutka et Baïdar, à n'entreprendre ce voyage qu'à cheval. L'ancienne route, ouverte pour le voyage de Catherine II, existe ; c'est celle que j'ai suivie, mais elle est détériorée.

Après avoir traversé plusieurs montagnes bien

---

mer à l'est, plusieurs conduits en terre cuite, entourés de maçonnerie; ce qui vient à l'appui de ce que j'ai avancé sur les Tatars.

boisées, et qui ne sont praticables qu'aux arabas (1), je descendis par un chemin roide, pierreux, et que des torrents fatiguent après les pluies, dans la charmante vallée de Warnoutka. C'est ici que le tableau change : le site, l'étendue, la fertilité, la culture, l'abondance des eaux, la bonté des pâturages, tout se réunit pour faire de ce lieu un endroit de délices. Il m'a paru cependant que les bois étaient trop multipliés et trop touffus. D'un côté, des habitations élevées de deux cents pieds au-dessus du niveau de la vallée, prouvent que le terrain est bon partout; plus loin, d'autres habitations se succèdent par échelons et viennent aboutir jusqu'à la petite plaine; ailleurs, c'est dans le sein de la vallée que les Tatars demeurent; des masses de verdure cachent des toits rustiques; dans un autre endroit, un village se dessine sur le sommet d'un petit côteau. Ces diversités dans les sites n'existent point pour le bonheur, la tranquillité, l'ordre, l'aisance, la douceur des mœurs, le silence des passions, un travail modéré et facile, un air pur, une température douce : que de biens accordés aux Tatars !

En suivant le pied de la montagne, on laisse Warnoutka à la droite; on s'avance par une route assez passable, on tourne un peu à gauche; Warnoutka se trouve alors en arrière du voyageur, qui,

(1) On appelle *araba* une charrette à deux roues dont la voie est très-large.

après une marche de sept verstes, découvre la riche et fameuse vallée de Baïdar. Beaucoup d'écrivains l'ont célébrée; mais elle reste encore au-dessus de tout ce qu'on peut en dire.

Peut-être va-t-on me trouver un peu enthousiaste, quoique dans le fond de mon cœur je ne sois que vrai; peut-être m'accusera-t-on de prévention; je crois cependant n'avoir pas été partial dans tout ce qui précède, et je renouvelle ma profession de foi d'écrire suivant que les objets me frappent, de rendre ces objets tels que je les vois, de peindre les hommes comme je les trouve.

J'ai rencontré à Baïdar des voyageurs qui n'ont fait que changer de chevaux; ils n'en connaissent que la route : j'ai passé plusieurs jours dans cet asile de la paix; j'ai fatigué mes interprètes par les renseignemens que je demandais; j'ai visité tous les villages, j'ai fait questionner les habitans des plus riches comme des plus modestes demeures; mon opinion est prise dans la nature des choses, et si un peu de reconnaissance flatte quelquefois mes tableaux, c'est à la bonhomie, à l'hospitalité, aux prévenances continuelles dont les montagnards m'ont comblé, qu'il faut s'en prendre.

C'est ici le lieu de raconter ce qu'un Tatar répondit à mon interprète, lorsque je le fis remercier de ses attentions, et que je lui fis entendre combien j'étais surpris de la bonté et des soins qu'on prodiguait aux voyageurs; la bonhomie va parler par sa

bouche : « Vous êtes seul, accompagné d'un do-
» mestique et guidé par deux des nôtres, donc vous
» ne pouvez nous inspirer aucune crainte ; vous ne
» venez ni pour troubler notre repos, ni pour vous
» emparer de ce que nous possédons, il est naturel
» de vous bien recevoir. »

Ce raisonnement m'a paru être le même dans toute la partie montagneuse ; j'ai su, de plus, que plusieurs voyageurs réunis leur inspiraient une espèce de crainte. Je me livrai entièrement aux montagnards, j'appris à les bien connaître, et je n'ai point eu à me repentir de mon abandon.

On a comparé la vallée de Baïdar à celles de la Suisse, et cette opinion n'est point la mienne. Qu'il y ait quelque conformité dans la structure de plusieurs maisons, il est assez naturel que les habitans des vallées se logent à peu près de la même manière, la disposition du terrain peut en être le motif ; mais sous ce rapport, la Suisse a tout l'avantage ; ses maisons, entourées d'une galerie, sont plus élevées, plus propres, plus chaudes et mieux meublées. A Baïdar, on n'a point de grands froids à éviter, peu de neige à redouter ; ainsi la nature dispense les Tatars des précautions que les Suisses doivent prendre.

Quant à l'arrangement intérieur des logemens, les Tatars suivent les usages de leurs pères ; ils n'ont d'ailleurs aucun objet de comparaison pour ajouter à l'agrément de leurs demeures.

On ne voit ni à Baïdar, ni à Warnoutka, ces belles chutes d'eau, ces accidens heureux où des rochers, couverts de mousse, paraissent suspendus sur des gazons toujours verts, tandis que la cascade vomie de leur cime entretient à leurs pieds une éternelle fraîcheur; on ne retrouve ni à Warnoutka, ni à Baïdar, ce zèle industrieux, cet amour du travail, cette sollicitude habituelle qui fatigue le moment présent des besoins du moment futur.

A Baïdar, le terrain est plus fertile, l'habitant plus aisé, la sobriété extrême, l'avenir un songe.

Si l'hospitalité est plus grande parmi les montagnards de Crimée, c'est que la venue des étrangers y est rare; si le désintéressement y est plus général qu'en Suisse, c'est que l'abondance y est répandue; il en était de même dans les montagnes des Alpes tant que leurs habitans conservèrent leurs anciennes mœurs.

Ainsi qu'en Suisse, tout ce qui est de première nécessité à l'existence de l'homme, à l'accomplissement de ses vues, à la rareté de ses désirs, se trouve à Baïdar; il n'y a de différence que dans les prix. Ici on pourrait vivre, et très-bien vivre, à très-peu de frais : le mouton, le gibier, la volaille, le beurre, les légumes, sont d'un goût très-agréable; si le pain est grossier, c'est que les Tatars l'aiment ainsi.

Les villages nombreux qui couvrent la vallée se ressemblent presque tous; des jardins très-vastes

sont ornés de tonnelles où la vigne se multiplie, produit un raisin excellent et de mauvais vin. La nature donne le premier, l'ignorance obstinée fabrique le second : on ne sait ni cueillir à propos, ni fouler la vendange, ni la loger, ni la soigner. Né dans un pays de vigne dont les productions sont renommées, je m'efforçais en vain de blâmer la conduite des Tatars, de leur en indiquer une plus sûre, et d'autant plus convenable, qu'ils habitent sous le même degré où sont situées les vignes que j'offrais pour exemple. Ces bonnes gens souriaient au récit de nos procédés, et disaient à tout propos : « Nos pères en savent plus que vous, nous les imi- » tons. »

Parmi les vergers que je parcourus, un me frappa et par son étendue, et par la méthode qu'on avait observée en plantant quelques arbres : le propriétaire s'extasiait sur la beauté de ses fruits, et jouissait de mon air d'approbation ; sa vigne surtout fixait principalement sa sollicitude paternelle ; il l'avait plantée, et redisait sans cesse : « Voilà mes » enfans. » Je lui fis observer que de gros soliveaux, fixés à trois pieds de terre, et surmontés horizontalement par d'autres du même équarrissage, formaient une espèce de charpente, arrêtaient la circulation de l'air, tandis que le feuillage, beaucoup trop touffu, empêchait la maturité d'une partie des raisins, et que, lorsqu'il récolterait, une portion de sa vendange serait mûre et l'autre verte..... Il

leva les épaules à ce raisonnement, et m'offrit, pour toute réponse, un raisin excellent et très-mûr, parce qu'il était à l'extérieur de la treille.

Ce fut en le quittant que plusieurs Tatars voulurent m'amener chacun chez eux, et moi, enchanté de leur bonhomie, je me laissai conduire.

J'ai déjà dit que plusieurs villages étaient répandus dans la vallée; les principaux sont Baïdar, Kaïta, Zaftig, Taïlu, Baga, Kalendé, Ourkousta et Savetka. (1)

Trop de bois nuisent à la vallée ainsi qu'à Warnoutka; ils sont la preuve que la population de ces belles contrées n'a pas atteint l'extension dont elle est susceptible.

La végétation y est si forte qu'on voit, dans un verger dépendant du village d'Ourkousta, un noyer monstrueux donnant quelquefois soixante-dix mille noix.

Je n'ai pu juger que par approximation de l'étendue de la vallée de Baïdar; je lui donne de quatorze à quinze verstes de long sur une largeur inégale de cinq à huit.

Abandonnant ma voiture et mes chevaux à la garde du Tatar chez qui je logeais, je le laissai

---

(1) Il ne faut pas omettre que, depuis mon voyage, M. l'amiral de Marduinow a ajouté une petite colonie russe à ces précédentes. Il a fait construire un très-beau moulin à eau.

également dépositaire de tous les effets que j'avais avec moi, entre autres de quelques pièces d'argenterie qu'il avait long-temps considérées et portées à ses femmes pour qu'elles les admirassent. Ce n'est pas que ces ustensiles, très-simples et très-médiocres, méritassent de l'admiration; mais chez des Tatars, qui n'en avaient jamais vu, cela passait pour de la magnificence.

Je viens de me servir de l'expression de *ses femmes*, j'entends par là sa mère, sa femme et ses sœurs; il est rare que les Tatars aient plus d'une épouse. Je n'ai jamais vu mes hôtesses de Baïdar; j'ai même à cet égard évité toute question qui aurait pu, quoique très-innocente, être désagréable à mon hôte.

Lorsqu'on m'amena des chevaux frais pour continuer mon voyage dans la montagne, je fus surpris de ne plus voir le Tatar qui m'avait fourni les siens dans mes courses de la vallée; on me répondit qu'il était reparti : j'observai au *dessiatnik* que je ne l'avais pas encore payé; il sourit et haussa les épaules; je fus obligé d'envoyer chercher cet homme, je lui donnai son argent; il le reçut avec indifférence sans me remercier.

Je ne rapporte ces petits détails que pour appuyer par des preuves mon opinion sur les Tatars de la montagne.

A l'aide d'un nouveau conducteur et de fort bons chevaux, quoique de chétive apparence, je gravis la montagne qu'il fallait traverser pour se

rendre à Foros, bourg situé au bord de la mer. Cette montagne est couverte de bois; je remarquai des poutres creusées de distance en distance, et surmontées d'un tuyau, quelquefois même d'un peu de maçonnerie; c'étaient des abreuvoirs pour les chevaux; mais l'été de cette année ayant éprouvé la plus grande sécheresse qu'on ait vue, de mémoire d'homme, l'eau manquait encore au commencement de septembre.

J'arrivai à Foros par des chemins difficiles; la descente de la montagne est roide; mais les chevaux ne bronchent pas. Le bourg n'est intéressant que par son heureuse situation et son ancienneté; il porte encore le nom qu'il avait du temps des Grecs : c'est une exception remarquable en Crimée, où les villes ont reçu autant de dénominations diverses qu'elles ont changé de maîtres. (1)

---

(1) D'après les probabilités historiques, il peut y avoir deux mille cinq cents ans que Foros se nomme de la même manière.

Sur la droite de Foros est la terre de l'Aspi, appartenant à M. Rouvier; il y a transporté d'Espagne du plan de Malaga et des cannes à sucre : le premier a bien réussi, sans donner du vin digne de son origine; les cannes ont dégénéré dès la deuxième année, ainsi que le coton, peut-être faute de soins convenables. Il y avait autrefois un village grec dont on voit les ruines. C'est à l'Aspi que commence la partie cultivée et cultivable des côtes sud de la Crimée; de Sévastopol : jusques là, on ne trouve que bois ou rochers à pic.

Müchalatka est un village à quinze verstes de Foros; il n'est pas aussi près de la mer, et sa situation est élevée. Le hasard me donna un logement dans ce petit village; une longue conversation entre mon conducteur et mon nouvel hôte me fit appréhender que ce dernier ne me voye point avec plaisir. A peine mon guide est-il reparti avec ses chevaux, que me trouvant à la disposition d'un homme que je soupçonnais de mauvaise volonté, j'allais lui présenter le firman (1) comme mon égide, lorsque je le vois entrer d'un air riant, et m'annonçant par mon interprète qu'on allait me servir à souper. Je cachai bien vite la *pancarte*, dont j'étais assez heureux de n'avoir pas besoin.

Rien n'est plus minutieux que de fixer l'attention du lecteur sur des objets qui ne renferment pas un grand intérêt; mais la description d'un soupé à Müchalatka lui donnera une idée du genre de vie des montagnards, par le repas qu'ils offrent d'eux-mêmes et de bon cœur.

Ce repas à un service reposait sur un immense plat rond; au milieu était une poule rôtie; à côté, du miel dans une soucoupe; des œufs préparés à la manière du pays figuraient avec le miel; plus haut, toujours dans le même grand plat, une moitié de poule bouillie, et en dessous, pour la symétrie, un

(1) C'était l'ordre du gouvernement écrit en tatar, et qui me promettait partout asile et sûreté.

mélange de viandes et de fruits cuits. L'entourage de ce service était composé de figues, de pêches, de raisins, de noix et de pain.

Autant j'avais été prévenu contre le bon homme qui me logeait, autant eus-je à me louer de ses honnêtes procédés. C'est ici que j'ai remarqué pour la première fois, que lorsqu'un étranger arrive on déplace les femmes, qu'on relègue dans une pièce écartée, et on lui donne la chambre de parade de la maisonnette. Partout j'ai trouvé une pièce de quinze pieds en carré, une cheminée sans chenets, une ou deux petites fenêtres sans vitres, et n'ayant dans toutes les saisons ni contrevents, ni volets; un grillage en bois est tout ce qu'on oppose à l'intempérie des saisons et aux intentions hostiles; preuve bien sûre qu'on n'a à redouter ni les unes ni les autres. Un tapis et des coussins placés à terre forment tout l'ameublement.

A une petite distance de ce village, je remarquai, parmi des débris que les torrens avaient entraînés, un morceau de granit vert ayant quelques veines jaunes; son poli, donné par la nature, était extrêmement brillant. Ne pouvant emporter dans mes courses ce morceau, que je crois d'une espèce très-rare, je le fis mettre à côté du sentier que je suivais le long de la montagne, espérant le retrouver à mon retour.

Ce sentier continue parallèlement au rivage de la mer; il paraît dangereux à ceux qui n'ont pas

voyagé dans l'intérieur de la Suisse; quelquefois il n'a que deux pieds de large, d'un côté le rocher le borde, et de l'autre un précipice. On abandonne les chevaux à eux-mêmes, et rarement arrive-t-il des accidens.

On change de conducteur et de chevaux de village en village. Je remarquai que mon guide portait l'attention en marchant devant moi, jusqu'à faire rouler dans le précipice toutes les pierres grosses ou petites qui s'étaient détachées du roc supérieur; je fis dès lors mon deuil du joli granit, puisque l'usage des Tatars est de nettoyer le sentier et ce qui en approche. J'ai oublié de faire observer que les guides ou conducteurs sont toujours à pied.

Je joignis bientôt Koutchoucoi. Un naturaliste aurait ici bien des remarques à faire. Il y eut en 1786 un éboulement considérable de terres et de rochers. On remarque ce même phénomène tout le long de la côte méridionale, principalement là où les montagnes sont à pic sur la mer et dans les gorges un peu étroites; c'est peut-être à des accidens de cette nature qu'il faut attribuer la ruine des temples de Diane et d'Orestéon; mais gardons-nous d'en conclure que le rivage, tout-à-fait à l'extrémité d'une pente plus douce, ait éprouvé une diminution; l'antiquité du port de Foros doit nous fixer à cet égard.

Un naturaliste expliquerait les causes de ces éboulemens; s'il s'agissait ici de terres creusées par

les eaux, de montagnes renfermant des crevasses, l'étonnement cesserait; mais des rochers réunis et fondés dans les entrailles de la terre ne sont pas remués sans des forces majeures; lorsqu'il ne reste aucune trace de volcans, lorsque le terrain n'a point d'humidité, lorsque le phénomène se répète sans tremblement de terre, il faut, pour donner une solution satisfaisante, posséder des connaissances qui me manquent.

Kékéneis n'est qu'une touffe de noyers, de cerisiers, de pruniers couvrant les maisons; les vignes de ce village, aussi mal soignées que celles des précédens, leur disputent à qui produira du plus mauvais vin.

Céméus est à dix verstes de Kékéneis, à cause des détours qu'on est obligé de faire. C'est ici qu'on jouit d'un charme nouveau : la position de Céméus tient de la féerie, de l'enchantement; on ne peut visiter ce village sans plaisir, ni le quitter sans regrets. Vainement essaierai-je de le décrire; le plus beau site de la nature perdrait de son éclat dans une description. Vallées de Warnoutka et de Baïdar, que vous êtes loin de ce séjour privilégié! Suisse, si fertile en charmans paysages, on vous oublie en voyant le vallon de Céméus.

A gauche, des rochers entassés s'élèvent à une hauteur prodigieuse; à droite, la mer se présente avec une majesté d'autant plus imposante, qu'elle forme un plus grand contraste avec ces rocs anti-



N. Gibele sculp.

VUE DE KEKENEÏS.

ques. Le vallon n'est qu'un jardin divisé en autant de portions qu'il y a de cabanes; la vegétation est ici dans sa plus grande vigueur : la vigne y est plus forte, plus fournie de fruits; les oliviers suivent quelquefois un alignement; ailleurs ils se confondent avec des grenadiers de la plus grande beauté; de petits sentiers couverts de berceaux naturels ont, suivant les saisons, toutes les espèces des meilleurs fruits suspendus sous leurs voûtes. L'art n'a rien fait; partout on n'aperçoit que la nature, mais belle, riche, et comblant de ses bienfaits des hommes oisifs, qui jouissent de tous ces avantages sans savoir les apprécier.

La main bienfaisante qui a favorisé Céméus, n'a pas étendu ses dons sur les formes de ses habitans : ils sont, en général, d'une stature moins bien prise que celle des autres Tatars; leur figure est longue et semble aplatie des deux côtés; leurs cuisses sont grêles, et leurs pieds plus longs que ceux des montagnards leurs voisins.

Est-ce une espèce différente? je l'ignore, mais le caractère de celle-ci m'a paru un peu farouche; j'ai cru remarquer dans les regards une expression sombre; j'ai acquis la certitude que ces Tatars étaient les moins communicatifs de tous ceux que j'ai visités dans la montagne. (1)

---

(1) Un voyageur qui jugerait d'une nation par le plus ou le moins de prévenances qu'il recevrait de ses habitans,

Aloupka est à huit verstes de Céméus ; en ligne directe on n'en compterait que cinq. Ce village est situé dans le vallon le plus chaud de la Crimée, il est environné des débris qu'une révolution souterraine a occasionnés dans les montagnes. On peut attribuer cet événement à l'eau, parce que ce village en a beaucoup. Les terres à côté des rochers, celles qui les soutenaient auront été détrempées, et la masse devenant trop lourde pour le terrain humecté, celui-ci a cédé, et les rochers se sont culbutés les uns sur les autres.

L'abondance des ruisseaux, quelques cascades donneraient à Aloupka des rapports avec la Suisse ; mais sa température, le voisinage de la mer, ses productions, sa fertilité lui assignent la première place entre tous les sites de Crimée.

Le laurier croît entre les fentes des rochers ; tous les arbres transplantés des climats chauds y réussissent au mieux ; le buis, l'olivier, le grenadier et surtout le figuier y viennent sans culture. Peu de rivages sont aussi riches en poissons, la petite sardine s'y trouve par bancs. Heureux les hommes intelligens qui pourront déterminer les Tatars à en

---

pourrait être induit à erreur : je suis retourné à Céméus ; j'ai, à dessein, pris un logement différent du premier ; j'ai visité beaucoup de Tatars, et c'est d'après mes observations que j'établis une différence très-sensible entre ceux-ci et tous les montagnards.

tirer parti, qui réussiront à leur faire comprendre les avantages qu'ils pourraient retirer de la salaison, et la facilité d'embarquer non-seulement pour toutes les côtes voisines, mais encore pour des expéditions lointaines!

Aloupka m'intéressait au-delà de ce qu'il est possible d'exprimer. Ses habitans m'ont paru n'avoir pas la rudesse de ceux de Céméus; mais, malgré cela, ils conservent plusieurs rapports avec eux.

Frappé de la monstrueuse croissance de certains arbres et de quelques plantes, je m'amusai à prendre des mesures, opération assez oiseuse, mais que je cite parce qu'elle vient à l'appui de ce que j'ai avancé sur la richesse des productions de cette contrée. J'avoue avoir choisi pour mon opération les arbres qui m'ont paru les plus vigoureux, mais il en est quantité d'autres que je n'ai pas eu le temps d'aller reconnaître.

Le premier noyer que j'ai mesuré, a, dans le tronc, vingt-un pieds de circonférence; le second dix-huit; le troisième seize.

Un olivier avait près de onze pieds de tour, à quatre pieds de terre.

Plusieurs ceps de vigne m'ont présenté une circonférence qui a varié depuis deux pieds et demi jusqu'à trois; à la vérité, ces derniers sont sauvages.

Le vallon qui précède Ialta est d'une grande beauté; sa culture est profanée, puisqu'on ne sait

pas en tirer les avantages qu'elle serait susceptible de produire.

On abandonne à des revenus très-médiocres des terrains qui rendraient un vin délicieux. Çà et là on aperçoit des oliviers, des grenadiers qu'on ne soigne pas. Le Tatar, ayant pour principe d'économiser son travail, se repose davantage sur les bienfaits de la nature, et sa confiance n'est point trompée. Puisse un temps plus heureux rendre ce beau vallon à l'agriculture éclairée! puisse surtout un nouveau système sur la culture de la vigne, prouver à la Russie que son territoire peut lui fournir des vins qui rivaliseraient avec une partie de ceux qu'elle tire de l'étranger!

Gaspra, Muschor, Korési sont trois villages heureusement situés, mais peuplés de Tatars oisifs.

Un cultivateur intelligent, abandonnant d'autres provinces où il regrette le peu d'étendue du sol qui lui est confié, se croirait le plus heureux des hommes s'il pouvait déployer ses talens et son industrie sur ces vallons fertiles; il montrerait aux nonchalans Tatars ce que peut le travail aidé d'une sage expérience, et forcerait les ignorans manipulateurs des vins de reconnaître quelle distance énorme sépare, dans leurs qualités, les productions de la même vigne travaillées différemment.

Au-dessous des trois villages que j'ai nommés se trouve le cap Saint-Théodore; il est bien boisé, et se dessine à pic sur la mer; à ses pieds, des bancs

d'huîtres, méprisés par les Tatars, sont mal exploités par des Grecs. Plus loin, on aperçoit une montagne isolée; une masse de pierre s'élève perpendiculairement sur le roc dont elle fait partie. On avait long-temps pensé que c'étaient les débris d'une forteresse; mais, avec plus d'attention, on peut reconnaître que les rochers, serrés contre celui-là, ont cédé, se sont détachés, tandis que, seul, il atteste la hauteur qu'ils avaient autrefois.

Cette erreur a peut-être été propagée par les débris qu'on remarque dans les environs, et qui prouvent que cette partie fut anciennement couverte d'habitations.

On passe un ruisseau avant de parvenir à Aoutka; ce village est occupé par des Grecs pêcheurs. Un grand vallon, rempli de monticules, est sur la route qu'on suit pour se rendre à Ialta, habité par les Tatars. Ialta serait supceptible d'accroissemens majeurs; les terres qui l'entourent sont d'une bonté parfaite. Quels sites, quels vignobles, quels vergers n'aurait-on pas si l'on daignait cultiver les fonds que le ruisseau de Bala arrose; si l'on rendait à Dérékoi le genre de culture que pratiquaient les Génois!

Ialta est un petit port sans cesse en communication avec Sévastopol; tout concourt à le favoriser. L'industrie trouverait sa récompense dans la facilité que la navigation présente à ses développemens; le sol précieux dédommagerait des plus

légers travaux. La pêche, sur une côte si riche en poissons, ajouterait au bien-être qu'elle seule pourrait procurer à des hommes actifs.

Je me répète, mais pourquoi les mêmes images s'offrent-elles à mes regards? La reconnaissance m'obligera encore de redire que j'ai trouvé à Ialta les mêmes Tatars qui m'avaient intéressé à Baïdar. Quoique ces derniers m'aient traité avec toutes les attentions imaginables, j'ai néanmoins remarqué un peu plus de civilisation à Ialta, jointe aux mêmes procédés. Je visitai Musarak, le charmant Nikita, et Yourzouf. (1)

Retour à Baïdar.

Me proposant de traverser les montagnes dans leur largeur, et devant conséquemment aboutir du vieux Crim à Soudagh, je revins sur mes pas; je supprime quelques nouvelles observations qui ajouteraient beaucoup trop à mes récits sans rien changer de l'opinion que j'ai prise sur les montagnards de Crimée; les mêmes objets, vus en sens contraire, m'offraient des sites nouveaux, et j'observai à mon retour de ne pas loger dans les mêmes villages, afin d'acquérir une plus grande connaissance des mœurs tatares.

---

(1) La situation d'Yourzouf est délicieuse; M. le duc de Richelieu a acheté au milieu des Tatars une propriété de la valeur de six mille francs, et y a fait bâtir une charmante maison. (*Voyez* la planche à côté.)



Piringer sculp.

VUE D'YOURZOUF.

Je retrouvai la même bonhomie chez tous les montagnards que je visitai.

Je vais terminer ce premier voyage dans la montagne par une anecdote peu intéressante en elle-même, mais qui prouve ce que j'ai avancé sur le caractère des Tatars. Ne m'arrêtant plus dans les mêmes gîtes, je traversais de très-bonne heure le village de Kekeneis; un homme d'un certain âge fumait devant la porte de son verger; il ne m'a pas plus tôt aperçu, qu'il dit à un Grec qui me servait alors d'interprète, de me prier d'attendre un moment. Après deux minutes de disparition, le Tatar revient me présentant un grand plat rond, sur lequel étaient déposés avec symétrie du miel, des œufs, des figues, des raisins, et des pêches très-bien conservées pour l'arrière-saison; il me prodigue des salutations à la manière de son pays, et il me fait remercier d'avoir logé chez son gendre quelques jours auparavant.

J'acceptai ce cadeau, et je lui offris un youslouk (1); il le refusa avec indignation; mon embarras s'accrut par le doute : je craignais de lui avoir présenté trop peu; mon interprète me rassura en me conseillant de lui donner quelques bagatelles, si j'avais sur moi des objets de peu de valeur. Un voyageur à cheval n'a d'ordinaire que ce qui lui

(1) Le youslouk est une pièce turque qui ne vaut guère plus d'un écu et demi de France.

est indispensable pour sa route, et ne se surcharge point de choses inutiles. Par hasard j'avais pris l'étui de mon nécessaire; il était d'ivoire, et le cercle d'or qui l'entourait n'ajoutait presque rien à son prix : ce fut avec appréhension que je le présentai, car il était bien inférieur au youslouk; le Tatar le saisit avec une avidité qui m'étonna; il le leva au-dessus de sa tête, puis, me serrant fortement la botte, il me fit signe d'attendre encore un instant. Il fallait traverser son verger pour se rendre à sa maisonnette, que la verdure cachait totalement; bientôt le bon homme est de retour, m'offre un mouchoir turc qu'il déploie pour me faire remarquer sa grandeur, sans penser que je devais remarquer aussi son grand âge et ses longs services. Je lui fis dire qu'il ne m'était pas permis de recevoir ce présent, et mon interprète, faisant le *capable*, ajouta de son cru que ma religion me le défendait; le bon Tatar répète encore le signe d'attendre, rentre chez lui, et je portai mon cheval en avant.

Le Grec me blâma quand il ne fut plus temps de réparer ma faute : le Tatar, me disait-il, croira que vous le méprisez puisque vous avez refusé un gage de souvenir. Ses vœux furent néanmoins exaucés, car ayant trouvé un sentier qui conduisait dans l'intérieur de la montagne, et que je n'avais pas remarqué en allant, je fus curieux de le suivre malgré l'observation de mon guide, qui

assurait que ce passage n'avait point de débouché : une petite cascade m'attirait par le bruit de sa chute; elle ne tombait que de cinq ou six pieds de haut, mais elle était parvenue à creuser un bassin au milieu des rochers ; quelques noisetiers l'ombrageaient, tandis que le reste du roc était nu. A deux pas de cette petite chute d'eau, une large pierre offrait une table assez mal unie, mais propre à l'usage que je lui destinais; j'y fis déposer le cadeau du Tatar. Était-ce illusion, c'est bien possible; mais jamais déjeûner ne me laissera un souvenir aussi durable que celui-là.

A ma droite étaient des précipices creusés par les éboulemens des terres, que des torrens avaient entraînées à une grande distance ; à ma gauche se dessinait un paysage enchanté; des collines couvertes de bois et entremêlées de villages, en composaient le premier plan; tandis que d'énormes rochers, s'élevant avec les montagnes, formaient le second; devant moi, la mer se présentait à une profondeur de six cents pieds. Est-il surprenant que, dans une position pareille, on trouve plus de saveur à des fruits qui déjà réunissaient au mérite de leur qualité, celui du cœur qui les avait offerts?

Je ne quittai ma petite cascade qu'à regret, et j'eus encore le désagrément de remarquer que tous ceux qui m'accompagnaient trouvaient ce site affreux, parce que, disaient-ils unanimement, « on » est ici comme suspendu sur les rochers. »

De retour à Baïdar, je retrouvai dans mon hôte un dépositaire aussi fidèle que bon et hospitalier.

Le Tschatirdagh.

Les peines que j'ai éprouvées pour remonter en voiture la montagne au-dessus de Warnoutka, me font conseiller de nouveau aux voyageurs qui me suivront, de ne se rendre à Baïdar qu'à cheval.

Je laissai Balaclava à gauche; je visitai le beau village de Tschorgouna; l'agrément de sa situation m'y fit arrêter. En parcourant quelques maisons de Tatars, je crus remarquer que le caractère de ceux-ci tenait le milieu entre la bonhomie des montagnards et la méfiance sauvage des habitans de la plaine.

C'est ordinairement d'Akmetchet qu'on part pour aller visiter le Tschatirdagh, montagne la plus élevée de Crimée; on peut aller en voiture jusqu'à Sultan-Mamout, village appartenant à Batyr-Aga. Ce respectable Tatar est l'ami de l'humanité, par conséquent le protecteur des faibles, l'homme le plus civilisé de son pays, et le meilleur guide dans les conseils qu'il donne aux voyageurs : je fus très-peiné de ne pas le trouver; il était alors dans une autre de ses terres à trente verstes de celle-ci. Mes regrets furent d'autant plus grands, que je connaissais son fils, et que la réputation de Batyr est si bien établie, que la connaissance d'un homme de bien n'est jamais à négliger.

C'est chez l'aga qu'on laisse la voiture ; on y reçoit l'hospitalité des premiers âges, c'est-à-dire qu'après que l'hôte s'est uniquement occupé de vous, il vous remercie encore d'être venu chez lui. Là on prend des guides et des chevaux.

Il y a onze verstes du village à la montagne; celle-ci est boisée, et on ne descend de cheval que là où les bois finissent. Il ne faut cependant pas se faire une idée trop avantageuse de la végétation de cette partie de la montagne; les arbres, à une certaine hauteur, ne consistent qu'en très-petits chênes assez rares, beaucoup de noisetiers, et encore plus de broussailles; on achève à pied le reste de l'ascension, par un sentier difficile, et l'on emploie plus ou moins de temps, selon que l'on est plus ou moins ingambe; la course moyenne est de trois quarts d'heure.

Une plate-forme se présente, et l'on croit n'avoir plus à monter ; il y a cependant du chemin à faire, quelquefois même c'est la portion la plus pénible de la route, surtout lorsqu'il règne un vent d'une extrême violence, qui a son retour plus marqué à la fin de l'été et en automne.

On ne remarque point de crevasses sur la montagne, ainsi on ne peut attribuer l'action très-vive de ce vent, qu'au courant d'air qui vient du nord, et qui, brisé par l'opposition des monts, cherche une issue autour d'eux.

Du sommet du Tschatirdagh, on découvre toute

la Crimée. On croit avoir Sévastopol à ses pieds; on distingue à l'occident jusqu'à la position de Koslof, et au nord jusqu'au Sivache. Il faut choisir un beau jour pour faire cette incursion, car la vue seule peut dédommager de la fatigue qu'on a éprouvée.

L'étendue de la montagne est d'environ neuf verstes; j'ai oublié de m'informer combien elle a de circonférence.

Karassou-Bazar.

J'appris à Akmetchet que M. de Mertvago en était parti pour aller occuper une place plus importante. Rien ne pouvant me retenir dans une ville que je connaissais, je me dirigeai vers Karassou-Bazar. On compte quarante et une verstes d'une de ces villes à l'autre; la route est assez belle avant les pluies, mais elle devient difficile aussitôt qu'il a plu. Le pays est riche; les villages, très-rares sur cette route ainsi que dans la plaine, sont très-multipliés dans l'intérieur.

Karassou-Bazar est situé dans un bas-fond que des montagnes environnent. Le ruisseau Karassou, ou eau noire, a donné son nom à la petite ville. Il déborde souvent; aussi la position basse de Karassou-Bazar est-elle malsaine. Tout le sol qui l'entoure est plus élevé qu'elle, et les eaux y séjournent au printemps et en automne. La chaleur y est insupportable pendant l'été.

Des jardins multipliés composent un coup d'œil très-pittoresque. Ce ne sont plus les jolis points de vue de Batchi-Saraï, où les habitations sur le penchant des montagnes, répandent la vie dans le vallon, que la ville couvre; mais c'est néanmoins une situation très-agréable à examiner de la hauteur. On considère avec plaisir le mélange des minarets, des maisons, des hautes cheminées et de la verdure.

Des côteaux les plus rapprochés du côté de la mer, on y apporte des raisins en si grande quantité qu'il y a de l'économie à les acheter pour en faire du vin. Je causai quelques instans avec un Juif qui faisait cette spéculation. Son pressoir était en pierre, et le mauvais goût de ses acheteurs ne leur permettait pas de s'apercevoir que ce vin, qui n'avait ni cuvé ni fermenté, n'était que de la drogue.

Le commerce de Karassou-Bazar consiste principalement en fruits, qu'on vient y chercher de l'intérieur de la Russie. On y débite beaucoup de marchandises provenant des fabriques du pays. Il y a des entrepôts ou *kans* qui renferment les boutiques avec une galerie tout autour. Des magasins considérables servent aux marchands pour recevoir ce qu'ils tirent de l'étranger ou ce qui ne peut s'étaler dans les boutiques.

Il y a des tanneries, des savonneries et des poteries. Le marché est couvert de tout ce qui est nécessaire aux habitans des campagnes. Le nombre des Tatars qui y affluent surpasse toute proportion

avec l'étendue de la ville. Ce concours répand l'abondance; aussi vit-on à Karassou-Bazar presque pour rien.

L'apothicairerie est le dépôt de toutes celles de la Crimée. Je n'oublierai jamais qu'ayant eu envie d'un grain d'émétique, on me le fit attendre six heures; et après cette longue attente, sept à huit personnes, dont plusieurs l'épée au côté, vinrent, sans avoir été mandées, pour me l'administrer. Médecins, chirurgiens, apothicaires remplissaient ma chambre. Je me crus à une représentation de M. de Pourceaugnac; il me fut impossible de retenir le rire dont l'envie me pressait, je finis malgré moi par éclater. Ces messieurs, un peu décontenancés, regagnèrent la porte; mais leur image ne s'effacera pas de si tôt, moins encore les discours que chacun d'eux avait tenus sur ma maladie, quoique je ne me fusse plaint d'aucune indisposition; le grain d'émétique était pour mon cocher.

A ce propos, j'observe qu'il y a en Russie une loi sagement établie, qui défend aux apothicaires de livrer aucun remède sans l'ordonnance d'un médecin. On devine aisément le motif de prudence qui a dicté cette loi; mais ne pourrait-on pas la mitiger en distinguant la nature, la préparation des remèdes, et les personnes qui les achètent? sans cette modification, on a beau connaître son tempérament, et vouloir être soi-même son médecin, il faut ou périr victime d'un défaut de confiance en

la faculté, ou insulter à l'honnêteté d'un docteur, en lui proposant de signer un avis qui n'est pas le sien.

En dernière analyse, le paysage est beau aux environs de la ville ; les campagnes y sont fertiles : la population de Karassou-Bazar est composée de Tatars, d'Arméniens, la plupart catholiques ; de quelques Russes, de Grecs et de Juifs.

On trouve des cafés dans toutes les rues ; la ville renferme vingt mosquées, une synagogue, une église grecque, une russe, nouvellement bâtie ; une arménienne schismatique ; une catholique, superbe édifice fini en 1816, et qui décorerait une capitale.

Depuis Karassou-Bazar jusqu'à Yenikalé.

Le ruisseau de Karassou a donné son nom à la petite rivière qui se jette dans le Sivache ; il était plus naturel de lui conserver celui de Karis, grand ruisseau qui se réunit au Karassou, au sud du village d'Akkaïa. Ce n'est pas la seule erreur en géographie ; on voit, ailleurs qu'en Crimée, une plus petite source changer la dénomination d'une rivière qui la reçoit. Le Karassou prend sa source à dix verstes de la petite ville ; son eau, d'abord limpide, sort d'un rocher voûté, puis elle prend une couleur bourbeuse qu'on ne peut attribuer qu'à la qualité des terres qu'elle entraîne.

On répare la partie basse du chemin près de la

ville; c'était autrefois un cloaque. On trouve, à quatorze verstes, un ruisseau du même nom de *Karassou*, qu'on distingue du premier par le surnom de *Petit*.

N'ayant remarqué qu'un désert sur la route, je voulus descendre un peu, en suivant le ruisseau dans un espace de dix verstes; je comptai sept villages, savoir : Koiely, Drafer, Diabarik, Atzberde, Kizil-Mérit, Magai et Boras. Il est facile d'expliquer comment cette partie aussi populeuse de la Crimée fait refluer autant de monde aux marchés de Karassou-Bazar.

Le chemin qui conduit à Caffa est absolument nu; on n'y trouve ni villages ni gîtes, si ce n'est à quelque petite distance de la route; après l'avoir parcourue un certain temps, je me jetai encore dans la traverse, je m'égarai au moins une demi journée, et je vins aboutir au bord du ruisseau de Soubasch. Je pris un guide qui me promena dans divers villages, et qui ne m'abandonna qu'aux colonies allemandes.

Ce fut avec peine que je remarquai beaucoup de négligence chez les colons. Déjà ils prennent, des Tatars, la funeste habitude d'un repos perpétuel; mais il existe entre les Tatars et eux une différence bien sensible : c'est que le Tatar, extrêmement sobre, vit de très-peu; tandis que l'Allemand se lamente sur les privations que sa paresse lui impose.

Je sais bien que la richesse n'est qu'une jouissance momentanée, qu'elle suit rarement plusieurs générations dans la famille qui la possède, et qu'inconstante comme son possesseur, elle échappe aux ordres des passions publiques ou particulières; mais l'aisance du moment, celle du lendemain est assurée aux colons, pourquoi la repoussent-ils? Transplantés sous un climat plus doux que le leur, attachés à un sol qui servirait d'engrais à celui qu'ils ont quitté, délivrés de toutes charges, de tous impôts; que faut-il donc faire de plus pour les satisfaire? L'industrie les invite à fournir les marchés de Caffa, de Karassou, d'Akmetchet et de Sévastopol; mais d'un autre côté, la paresse les engourdit. Ah! que ne savent-ils aussi bien travailler qu'ils excellent dans l'art de se plaindre!

Les chefs d'entre les colons me firent part de leur situation qu'ils trouvaient très-critique : ils manquaient..... de café. Que répondre à des êtres de cette espèce? En vain je leur citai l'exemple de leurs camarades; en vain je leur représentai comment les travaux des colonies près d'Odessa avaient été récompensés; je leur observai encore en vain ce que les Memnonistes avaient entrepris avec patience, et exécuté avec succès; rien ne put les émouvoir. Je les quittai avec le regret de traverser leurs champs incultes, et de voir leurs maisons en mauvais état; il ne leur faudrait que quelques jours pour les réparer. Quand toute fatigue répugne,

lorsque toute industrie semble étrangère au cultivateur, on ne peut s'attendre à d'autres résultats. Il serait aussi ridicule d'exiger qu'un homme noir fût blanc et qu'un blanc fût noir, que d'essayer de communiquer de l'énergie à des âmes molles, froidement trempées, et engourdies par l'oisiveté.

En continuant ma route, je laissai le chemin ordinaire et Caffa à droite, et je remontai jusqu'à Arabat, en visitant les villages d'Oukyiou et de Kourassan.

Arabat est à l'extrémité sud de la petite langue de terre dont j'ai souvent parlé dans l'histoire de la Nouvelle Russie. Il paraît que de tout temps ce lieu était fortifié pour éviter quelque surprise, c'est aujourd'hui un très-petit fort absolument inutile; quelques maisons, dont la plupart ne sont que des cabanes, servent à la garnison.

On ne trouve sur cette langue de terre que quelques rouliers venant charger à Caffa certaines marchandises, du poisson séché à Kertch ou à Yenikali, et des fruits à Karassou-Bazar.

Je quittai Arabat en me rapprochant de la grande route qui conduit de Caffa à Kertsch; après l'avoir traversée, je pris à droite, vers la colline de Dshoall-Tube, qui a été formée par des éruptions vaseuses.

Ces éruptions sont peu fréquentes, et je n'ai point appris, que, excepté dans l'île de Taman et les environs de Kertsch, il y ait des exemples de ce phénomène.

Les volcans, si multipliés dans toutes les parties du monde, n'existent point en Nouvelle Russie; on n'y connaît que ces explosions de vase, et encore ne sont-elles répandues que dans ce qui constituait l'ancien royaume du Bosphore. Aux environs de Kertsch, ainsi qu'à Taman, le sol est le même; on y a trouvé des sources de pétrôle et des gouffres vomissant un limon salé, mélangé de gaz élastique.

Ces éruptions vaseuses sont accompagnées d'un bruit semblable à celui du tonnerre. Une colonne de feu s'élève comme dans les volcans, mais dure beaucoup moins; la fumée continue après l'explosion, et l'on entend bouillonner les matières qui préparent une éruption nouvelle.

Voici ce que pensait M. le professeur Pallas sur ces explosions fréquentes.

L'abondance des sources de pétrôle sur toute l'île de Taman et la presqu'île de Kertsch, rend plus que vraisemblable qu'une couche de charbon de terre très-profonde brûle depuis bien des siècles sous ces terres, et cause peut-être cette espèce de vapeur dont l'île de Taman est presque toujours couverte par un temps calme.

Lorsque la mer trouve quelque ouverture pour faire irruption dans les cavités incendiées de ces couches, il est naturel de penser que l'expansion opérée par l'eau réduite en état de vapeur, et le développement de différens gaz, doit forcer à fracasser les couches supérieures et chercher une issue

pour se faire jour ; cette issue une fois trouvée et ouverte, l'expansion des gaz élastiques mêlés à la vase (qui pourrait n'être que le mélange des cendres du charbon, ou d'un schiste bitumineux, mêlées à l'eau de mer) en la boursoufflant, doit faire regorger cette vase par cette issue, et les couches, fracassées en s'affaiblissant sur la masse liquide, en augmenteront encore l'effusion par le gouffre ouvert, jusqu'à ce que tout soit revenu à l'équilibre.

En s'approchant de Kertsch on traverse, à environ vingt-six verstes de la ville, l'ancien retranchement qui séparait les Chersonites du royaume de Bósphore ; ce retranchement consistait en un rempart qui avait à sa base un peu moins de cent pieds de diamètre, et son fossé à peu près cinquante. La direction de ce retranchement est presque droite du nord au sud ; il commence à la mer d'Azow, un peu au-dessus du village de Aktchik, et se termine près de celui de Kourbourund, au lac d'Itar-Altschik ; ce lac étant situé au bord de la mer Noire, toute communication par terre entre les deux états était interrompue en temps de guerre.

La plaine n'existe plus que dans un court espace ; elle s'élève jusqu'à Kertsch, et est couverte de monticules; ces dernières sont-elles des effets des éruptions vaseuses ? c'est ce qui paraît probable. On monte ensuite considérablement, puis on entre dans des gorges qui se succèdent et conduisent au canal.

Kertsch se présente alors ; elle est au bord du détroit. Cette place fut autrefois fameuse sous les noms de *Panticapée*, puis de *Bosphore*. Cette antique réputation a été remplacée par un oubli bien cruel : je cherchais l'ensemble d'une ville, et je n'apercevais que des édifices épars. La citadelle existe encore ; c'est un ouvrage informe : on y a ajouté quelques fortifications qui commandent le canal ; il y a des casernes pour la garnison, et, à quelques verstes, deux batteries nommées *Paulofskoi* et *Alexandrofskoi* ; ce sont les véritables défenses du détroit.

J'ai dit que j'avais cherché la ville, parce que je n'ai remarqué, dans un espace uni, quoique environné de monticules, qu'un basar ou marché qu'habitent quelques Grecs pêcheurs, et qui ne paraissent pas jouir de beaucoup d'aisance.

Les environs de Kertsch renferment des ruines ; les unes sont réelles, comme des chapiteaux de marbre, des débris de colonnes, des restes de murs très-forts, notamment celui qui avoisine la colline de Mithridate ; les autres sont imaginaires, comme le tombeau de ce roi de Pont, et je crois que c'est ici le cas de rappeler l'histoire.

Mithridate, trahi par son fils Pharnace, dépêcha vers lui plusieurs de ses gardes ; il espérait le ramener à son devoir. Ces exhortations devenues inutiles, il eut recours au poison renfermé dans le pommeau de son épée ; il en présenta à ses filles

Nissa et Mithridatis, l'une accordée au roi de Chypre, et l'autre à celui d'Égypte : ces deux princesses expirèrent de suite. Mithridate, familiarisé avec les antidotes, vit la mort s'approcher trop lentement ; il ordonna à un Gaulois nommé *Bituit*, de lui plonger son épée dans le sein. Pharnace fut plus que parricide, car il insulta au corps ensanglanté de l'auteur de ses jours, et l'envoya à Pompée. Celui-ci se montra généreux en faisant inhumer Mithridate dans le tombeau de ses pères, près de Synope; mais il perdit de son noble caractère en donnant à Pharnace le royaume de Pont.

Les Romains cependant gardèrent Panticapée ou Kertsch; ce qui prouve quelle était alors son importance. Elle n'est reconnue aujourd'hui que par les ruines, les décombres immenses, les débris des tombeaux, les murs recouverts d'herbes, dont la quantité augmente encore à mesure qu'on s'approche d'Yenikalé. Cette dernière place est située à l'endroit où le canal a le moins de largeur. La forteresse est une confusion de divers ouvrages construits en pierre. Il y a des casernes, très-peu de maisons en bon état. C'est dans ces environs qu'on trouve le plus de marbre dans les ruines : il faut attribuer ces antiquités à la richesse des rois de Bosphore, qui habitaient ce point de la Crimée.

Du Bosphore et de l'île de Taman.

Le Bosphore, ou canal qui sépare l'Europe de l'Asie, a environ quarante verstes de long, en prenant depuis le cap au nord dans la mer d'Azow, jusqu'à celui le plus au sud, où commence la mer Noire. Sa largeur varie ; elle n'a que cinq verstes d'Yenikalé à la langue de terre du côté de l'Asie.

Dans le golfe de Taman, la largeur du détroit est de quarante verstes ; au-dessous du golfe, on n'en compte plus que onze, et quatorze là où il finit.

J'ai rapporté dans le cours de l'histoire de la Nouvelle Russie, qu'un général de Mithridate gagna une bataille navale au même endroit où il avait battu le même ennemi sur la glace de l'hiver précédent. Nous avons déjà observé qu'un froid aussi vif est un accident extraordinaire ; mais nous allons copier un passage de Strabon, qui, par sa singularité, trouve ici sa place fort à propos.

« Eratosthène nous a transmis une inscription » qu'on lisait sur un vase de bronze dans le temple » d'Esculape à Panticapée. Le vase avait été rompu » par la glace, et l'inscription était conçue en ces » termes : *S'il y a quelqu'un qui ne veuille pas croire* » *qu'il fasse froid chez nous, il peut s'en convaincre* » *par la vue de ce vase. Le prêtre Stratius l'a placé* » *ici, non pas comme un présent digne du dieu, mais* » *comme un monument d'un froid extraordinaire.* »

J'ai rapporté dans une note du Chapitre IV, première Époque de l'histoire de la Nouvelle Russie, qu'on a trouvé une pierre sur laquelle était gravée la largeur du canal prise sur la glace ; et ce qui prouve que depuis ce temps aucune secousse n'a fatigué cette partie, si voisine des éruptions vaseuses, c'est que la largeur est la même de nos jours.

Le Bosphore est riche en toutes sortes de poissons, mais principalement en esturgeon ; on le sale, et les Grecs livrés à ce genre d'industrie en font un bon commerce.

On aurait beaucoup plus court pour traverser d'Europe en Asie, de s'embarquer à Yenikalé ; le trajet ne serait que d'une heure, et de moitié moins par un bon vent ; mais la langue de terre où l'on aboutirait n'est point habitée ; on n'y trouverait ni conducteurs ni chevaux : ainsi on parcourt un espace de vingt verstes, en s'embarquant à Kertsch pour se rendre à Taman.

Avant de nous occuper de ce qu'on nomme l'île de *Taman*, il est bon d'observer qu'elle n'est point entourée par les eaux de la mer, et que le nom d'île lui a été donné parce qu'elle a la mer d'Azow au nord, le Bosphore à l'ouest, la mer Noire au sud sud-ouest, le fleuve du Couban au sud-est, et un vaste lac à l'est ; néanmoins ce dernier ne communiquant point avec la mer, Taman est une presqu'île.

Phanagorie, dont nous avons parlé dans l'histoire

du royaume de Bosphore, prit dans la suite le nom de *Tmutarakan* et fut une dépendance de la Russie. Le village de Taman occupe la même situation : on y voit un petit fort; il y a une garnison assez forte. Le village et ses environs satisferaient les curieux avides d'y fouiller; on a trouvé çà et là beaucoup de marbres, des médailles, des urnes, des pierres gravées, et des ruines dont on n'a pas reconnu l'ancien plan.

La terre de Taman est sablonneuse; elle paraît avoir été remuée par les explosions successives des vases; c'est ce qui rend son sol inégal et couvert de monticules.

En remontant le Couban, la Nouvelle Russie s'étend encore de deux cent vingt verstes jusques à Labienskaia, limite du gouvernement du Caucase; elle embrasse aussi toute la partie de l'est de la mer d'Azow, occupée par les Kozaks tchernomores, ou Kozaks de la mer Noire. Cette portion de son territoire a près de deux cents verstes de long sur une largeur qui varie depuis cent soixante jusqu'à deux cents.

On se peindrait difficilement l'excellence des fonds que les Kozaks tchernomores possèdent; les bestiaux y réussissent à merveille : il serait à désirer que les habitans se rapprochassent de la nature en méritant les noms d'époux et de pères; ils ont, comme les Zaporogues, l'habitude de vivre en guerriers; les femmes sont bannies de leurs asso-

ciations; ils se recrutent comme ils peuvent, sans être très-délicats sur les moyens ; leur bravoure et leur fidélité leur a mérité l'honneur de défendre la ligne du Couban. La Russie est habituellement en petite guerre avec les Tscherkesses qui occupent la rive gauche de ce fleuve. Il arrive souvent que le gouverneur militaire de la Nouvelle Russie a des objets à traiter avec eux ; ce sont ordinairement des plaintes de violation de territoire, de chevaux enlevés, ou des propositions amicales sur lesquelles on est si éloigné de compter, que deux bouches à feu, et la mèche allumée, sont placées près du gouverneur.

Le fleuve du Couban est bordé par de grands roseaux; ils s'étendent jusque dans l'intérieur du pays : les Tscherkesses ont le courage de passer le fleuve en nageant, malgré sa largeur et sa rapidité; ils ont leur fusil fixé sur la tête : une fois hors du fleuve, ils attendent plusieurs jours, cachés dans les roseaux, que quelqu'un vienne à passer; ils tirent sur les voyageurs et s'en retournent avec leur dépouille.

Ce joli exercice est celui d'un homme isolé : sont-ils plusieurs associés, leur manœuvre change; ils tâchent de s'emparer des personnes qu'ils attaquent, pour les vendre ensuite dans les marchés de leur pays. Des peuples qui n'ont que de tels moyens d'industrie, sont des voisins fort incommodes; aussi le gouvernement russe conserve-t-il

toujours sur le Couban une forte ligne de troupes dont Écatherinodar est le chef-lieu. Les Kozaks tchernomores sont partagés dans leur service ; les uns montent de petites barques rassemblées au Bougas, les autres sont en activité le long du fleuve.

Anecdote.

Dans un pays où les femmes sont renfermées, il est assez difficile d'égayer un voyage par quelques anecdotes qui rompent sa monotonie. L'occasion se présente d'en raconter une dont l'intérêt suffirait à la composition d'un roman, dont la vérité est authentique, dont le héros est un descendant des princes qui ont possédé la Crimée ; ne serait-on pas ridicule ou pédant de la passer sous silence ?

Je viens de parler de ces Tscherkesses ou Circassiens, avec lesquels il faut être sans cesse sur ses gardes ; je les ai dépeints comme des brigands qui ne connaissent que le pillage ; ailleurs j'ai dit qu'ils élevaient des troupeaux, et qu'ils vendaient les femmes les plus belles.

Moudarin-Bey, prince tscherkesse, est un de ces hommes qui ne considèrent que les richesses ; digne de commander à des gens exercés à la rapine, tout autre sentiment est étranger à son cœur ; sa fille n'a de son pays que la beauté, si célébrée parmi les Circassiennes.

Une âme de feu, un caractère excellent, mais

fortement trempé, la rendraient la plus intéressante des princesses, si une éducatiou ornée avait pu ajouter aux dons de la nature les agrémens qui forment le charme de la société.

Haslam-Ghéraï est un prince de la famille qui régna en Crimée; il a vingt-quatre ans; sa taille est élevée, elle exprime la force, tempérée par l'élégance d'une charmante tournure; sa figure est belle, et porte l'empreinte d'un courage indompté; la vigueur d'Haslam est extraordinaire; son cœur est fier, il conserve dans toute leur énergie les sentimens qui doivent distinguer les descendans des souverains; sa valeur n'est point raisonnée, et ne connaît aucun danger; la passion de l'amour est chez lui une impulsion irrésistible, et ses armes sont la seule loi qu'il connaisse pour dissiper les obstacles qui s'opposeraient aux vœux de son cœur.

Un usage moins sévère qu'en Crimée permet aux dames tscherkesses de paraître en public; elles assistent aux jeux où la jeunesse cherche à se distinguer en présence de la beauté; la fille de Mouradin les présidait.

Haslam, fait pour être remarqué partout, ne tarda point à fixer ses regards; dans chaque lutte, dans chaque course, dans chaque jeu, elle désirait le voir vainqueur, et la victoire qu'Haslam remportait semblait être d'intelligence avec ses vœux.

Quand une jeune et belle personne s'intéresse à quelqu'un, tout la trahit; ses yeux deviennent élo-

quens, ses gestes acquièrent une expression que le cœur anime, et dans tous les pays où l'hypocrisie ne déguise pas les élans du sentiment, où l'éducation ne sait pas imposer silence à la modestie, on se devine bien vite.

Haslam eut vingt occasions de s'entretenir avec la jeune princesse; il n'en laissa échapper aucune sans lui promettre un amour éternel : avec quelle volupté, quelle jouissance, quels transports il remarqua des charmes que l'amour réciproque embellissait encore, une analogie de caractère, de goûts, de moralité, qui portèrent sa passion jusqu'au délire!

Les formalités sont négligées en Circassie; on se dit qu'on s'aime avec les accens de la nature, et on ignore le jargon inventé par le désir et inconnu au sentiment; on se promet une fidélité durable, mais on ne fait point de sermens, parce qu'il n'est pas naturel à l'homme de jurer sur un avenir qu'il ignore. Être heureux avec toi, ou mourir, disait Haslam; t'appartenir ou au malheur, répondait la princesse.

Presque timide, les yeux humides, l'incertitude dans le cœur, Haslam aborde Mouradin-Bey; sans détour, sans introduction préalable, il lui expose la force de sa passion, il ne lui dissimule point les vœux de sa fille, et le prie de couronner de son consentement l'union la mieux assortie. Ailleurs on chercherait une défaite honnête, on représenterait que la jeune personne n'a que seize ans, on

laisserait des espérances; on prierait de différer jusqu'à ce que plus de maturité éclairât les deux partis; ici, un prince répond à son égal avec une grossièreté qui tient plus de la barbarie que de la sincérité, de l'intérêt que des convenances; et l'indignation ajoute la dureté aux expressions que dicte l'avarice.

« Vous n'avez que votre cheval et vos armes, et » vous osez prétendre à la main de ma fille? Sachez » que j'en aurai au moins trente chevaux de prix; » renoncez pour toujours à la princesse, et l'in» stant où vous serez surpris vous entretenant avec » elle, sera celui que je choisirai pour la vendre. »

Parmi les passions qui agitent les hommes, l'amour et l'intérêt jouent le premier rôle; mais la nature donne plus d'audace à l'amour, elle le rend plus inventif; aussi ses succès sont plus certains que ceux que l'intérêt dirige.

Réduit au désespoir, Haslam fit instruire la fille de Mouradin du mauvais succès de sa démarche; il lui fit proposer d'abandonner un séjour d'horreur, puisqu'ils devaient renoncer à y vivre ensemble; il l'invite à traverser le Couban avec lui, à se jeter aux pieds des Russes et tâcher d'obtenir de leurs ennemis, à force de prières, ce qu'ils ne pouvaient espérer de l'avarice de son père.

Ce projet plaît à la princesse, et, sans songer aux obstacles, elle le trouve digne d'elle et de son amant.

J'interromprai un moment cette narration pour faire comprendre quelles difficultés les jeunes amans avaient à vaincre. Haslam n'a communiqué son plan à personne ; ainsi, il n'a de secours à attendre que de lui. Le fleuve qu'il veut traverser est gardé sur les deux rives ; avant de se précipiter dans les flots, il faut qu'il surprenne ou tue les soldats de Mouradin. Et cette jolie princesse, comment la conduire à l'autre rivage ? S'il a le bonheur d'y parvenir sain et sauf, comment sera-t-il traité par les Tchernomores ? quel intérêt peuvent prendre à un couple aimant, des Kosaks qui ont banni les femmes de leur société ? Les courans du fleuve de Couban, sa largeur, les roseaux qui du sein de l'onde pénètrent jusque dans l'intérieur du pays, que d'obstacles pour la raison ! Mais l'amour les aplanit ; la perspective du bonheur est la seule qu'il contemple, et les dangers qui la précèdent doivent disparaître devant un homme tel que j'ai dépeint Haslam.

On convient du rendez-vous, on fixe le moment du départ ; le vaillant Ghéraï, revêtu de sa cotte de mailles, armé de tout ce qu'il possède, monte sur un cheval digne de le porter ; il arrive au lieu où la princesse devait se rendre.

Déja sa fuite avait été remarquée ; déjà des mercenaires sont répandus et cherchent leurs victimes ; la récompense qu'ils attendent les touche de plus près que les sentimens tendres dont les jeunes

amans sont animés ; Haslam se désespère du retard de la princesse ; il veut aller à sa rencontre, il l'aperçoit. Troublée, inquiète, quoique bien déterminée, la fille de Mouradin ne connaît plus de craintes, puisqu'elle voit Haslam.

Le prince la prend en croupe, lui donne un pistolet dont elle arme sa main droite, tandis que la gauche, fixée autour du corps de son amant, lui sert de point d'appui dans sa course rapide. Le beau cheval redouble de fierté, il porte la valeur et les grâces. Bientôt des cris se font entendre, Haslam est entouré, il fond comme un furieux sur ceux qu'il a en tête. Je l'ai dit plus haut, l'intérêt est moins fort que l'amour : les satellites de Mouradin s'ouvrent, Haslam les dépassant comme l'éclair, et, profitant de l'avance que la vitesse de son cheval lui donne, il arrive sur les bords du fleuve quelques minutes avant ceux qui le poursuivent.

De l'autre côté de la rive, les Russes ne savent que penser de ce qu'ils découvrent ; ils remarquent qu'un cavalier est poursuivi, ils distinguent sur les hauteurs une foule de gens armés, et se préparent à un coup de main ; mais combien augmente leur surprise quand ils voient déposer sur le rivage une femme, et que son conducteur retourne à bride abattue vers ceux qui le suivaient ! Haslam renverse le premier qu'il attaque, blesse le se-

cond (1), et, sans perdre de l'œil le lieu où la princesse est restée, il met en fuite les principaux de ses agresseurs; il revient près de sa belle, couvert de sang, de sueur et de poussière; son cœur a puisé des forces nouvelles dans des combats nouveaux.

Tandis que, honteux de leur pusillanimité, les Tscherkesses délibèrent sur la hauteur pour recommencer l'action avec plus d'avantage; tandis que les uns vont fermer le passage vers l'endroit où le fleuve est moins large, et que les autres se portent en avant, Haslam-Ghéraï place la princesse sur son cheval, passe la bride dans son bras, tient son sabre avec les dents, se jette à la nage, fend l'onde avec une ardeur et une force surnaturelle: le courant est coupé, le prince remonte des eaux plus calmes; bientôt il atteint les roseaux; trop de profondeur l'empêche encore d'appuyer son pied, il revient un peu sur ses pas, découvre un lieu où il est plus facile de prendre terre, et arrive sur le rivage. Ses ennemis sont frappés d'admiration, et les Russes ne peuvent refuser des applaudissemens à une action aussi courageuse, dont ils ignorent le motif.

---

(1) Pour comprendre la possibilité de ce genre de combat, il ne faut pas oublier que les Tscherkesses se battent séparément, que jamais ils ne se rallient, et que lorsque leur pistolet a fait feu, ils s'enfuient à toutes jambes.

On entoure les jeunes fugitifs. Haslam prend la parole avec une éloquence égale à sa valeur; mais les Tchernomores, apprenant que la princesse est la fille de Mouradin, ils craignent d'attirer sur un point toutes les forces du prince circassien, ils invitent Haslam à s'en retourner. Ghéraï s'exprime avec attendrissement; il leur démontre la honte de livrer un homme seul à une multitude jalouse de répandre son sang; il les intéresse pour une belle personne que la captivité attend; puis remuant le cœur de ces hommes jusque-là impassibles : « Me refuserez-vous, leur dit-il, la gloire de combattre un jour parmi vous? » L'indécision s'empare de l'assemblée; l'humanité parlait bien haut pour les transfuges, la crainte de se compromettre allait faire taire sa voix, lorsqu'un Tchernomore s'écrie : « Mettons-les en quarantaine jusqu'à l'arrivée de M. le duc de Richelieu. »

Quoique le gouverneur de la Nouvelle Russie fût attendu depuis quelques jours, c'est néanmoins ici que l'anecdote atteint plus fortement encore l'apparence du roman; disons mieux, c'est ici que tant de courage et d'amour méritaient leur récompense. M. le duc paraît; on s'empresse à lui faire le rapport d'un événement aussi extraordinaire; la valeur a des droits certains sur son âme, il se rend à la quarantaine, voit Haslam, et paraît moins surpris de tout ce qu'on lui a conté.

Le jeune prince ne connaissait pas le cœur du

gouverneur ; il croyait lire l'indécision dans ses yeux, tandis qu'il ne devait y trouver que l'extrême bonté. Haslam, avec le plus grand sang-froid, lui demande pour dernière grâce de ne pas le faire livrer les mains liées à ses ennemis. « Laissez-moi
» mon cheval et mes armes, j'immolerai la plupart
» de mes assassins, qui seraient les vôtres si vous
» tombiez en leur pouvoir ; ou si revenant à des
» sentimens plus doux, vous daignez m'accueillir
» et me protéger, vous serez l'ange bienfaisant de
» celle que j'adore, et la Russie aura dans son
» époux un sujet fidèle qui affrontera mille morts
» pour servir son souverain. »

Il n'en fallait pas tant pour arriver au cœur du plus sensible des hommes. M. le duc ordonne de recevoir Haslam et la princesse aussitôt que leur quarantaine sera terminée ; puis ajoutant des consolations aussi à propos que le bienfait même, il assure Ghéraï que bien loin de le rendre à ses ennemis, il sera considéré parmi les Russes, qu'on le regardera désormais comme un officier de cette nation, et qu'il sollicitera pour lui les bienfaits de l'empereur.

La reconnaissance est dans un homme d'honneur le plus sacré des devoirs, et le prince Haslam va en donner des preuves qui complètent son éloge. Il bénissait en silence une nouvelle patrie à qui il devait le bonheur, et son caractère ardent s'impatientait de prouver sa fidélité à une nation hospi-

talière à laquelle il devait la vie et l'amour. Il apprend qu'on va attaquer Anapa, il quitte la princesse, se présente à M. le duc; il est armé de toutes pièces, et s'offre pour conduire les Russes dans les chemins difficiles. « Vous m'avez rendu à l'existence, disait-il avec chaleur; permettez-moi d'en » faire le sacrifice sous vos ordres. » Haslam est accueilli; sa joie est au comble.

Après la prise d'Anapa on poursuivit l'ennemi dans les montagnes. On eut à chaque poste des affaires très-vives avec les Tscherkesses. Dans une circonstance critique, on marcha pendant quatorze heures en bataillon carré; durant cette marche, Haslam, toujours en avant, faisait le coup de pistolet à la manière des siens. On le trouvait partout, et partout il méritait de nouveaux éloges. Pour me servir des expressions d'un militaire qui était à cette expédition, « il s'est si bien conduit et a été si utile » au général Ganguébloff, commandant le corps » russe qui pénétrait dans les montagnes de l'autre » côté du Couban, que ce général a demandé, pour » le récompenser, la médaille d'or suspendue au » cou avec le ruban de Saint-Georges. »

De Caffa et de ses environs.

Caffa n'offrirait que des regrets à celui qui a décrit les jours heureux où sa force, son commerce, sa politique, son influence ajoutaient au lustre de la nation génoise, si les bontés du sou-

verain ne promettaient l'espoir d'un meilleur ordre de choses, et si la sagesse dans le choix du gouverneur ne venait encore appuyer cet espoir.

M. le général en chef de Fencho (1) réunit à la probité la plus inaltérable, des vues droites, l'amour du bien, des connaissances acquises, et un jugement extrêmement sûr; mais peut-on exiger de lui qu'il fasse des miracles?

Des circonstances malheureuses pour Caffa, mais utiles à l'empire en général, ont fait élever d'autres villes, d'abord ses rivales, puis les causes destructives de son commerce. Je ne crains pas de l'avancer, on a confondu dès le principe Caffa capitale, ou principale ville du commerce de Crimée, sous ses princes régnans, avec Caffa appartenant à un vaste empire.

Sous la domination des khans, tout se rapportait à l'intérêt unique de la Crimée; sous un empereur de Russie, tout doit se rapporter au bien général de la nation. Caffa pouvait-elle conserver ses anciens avantages, lorsque la population de la Tauride fut singulièrement diminuée? Son commerce pouvait-il être le même, quand la noblesse tatare eut retiré les fonds qui l'alimentaient? lorsque ses principaux négocians furent en fuite? lorsqu'une puissance étrangère fit succéder le fracas

(1) Ce général a été remplacé depuis notre voyage.

de ses armes triomphantes à la paix, si nécessaire au commerçant?

Il serait plus que ridicule de ne pas admirer l'heureuse situation de son port : il est, pour les mers d'Azow et d'Euxin, ce que Constantinople est à cette dernière et à la Méditerranée.

Taganrog, élevé au nord de la mer d'Azow, Odessa, sur les rives occidentales de la mer Noire, sont devenues les débouchés naturels; la première, des gouvernemens d'Astracan et de tous les intermédiaires entre celui-ci et Moscou; la seconde est le point fixé par la nature, pour recevoir les productions des Russies Petite et Nouvelle, ainsi que celles d'une partie de la Pologne : que peut donc devenir Caffa, point intermédiaire?

On jette du louche dans un écrit en l'appuyant de raisonnemens spécieux; mais on atteint le vrai but en citant des faits avérés; ainsi, Caffa pourrait, à la rigueur, entretenir un jour des relations utiles et multipliées avec la Natolie et Constantinople; mais pour faire refluer dans l'intérieur de la Russie les marchandises d'importation, il faudrait traîner par terre, à des distances énormes, ce qu'elle recevrait de l'étranger, ou bien les embarquer de nouveau pour Taganrog ou Odessa : dans le premier cas, la cherté des transports ne lui permettrait point de soutenir la concurrence; dans le second, il faudrait y ajouter les frais de débarquement, d'expédition, d'emmagasinage, de commis-

sion et d'embarcation nouvelle ; et alors même toutes ces pertes réelles pour Caffa deviendraient autant de profits versés sur les deux autres villes.

Il est des objections ridicules auxquelles on ne répondrait pas, si l'on ne s'adressait qu'à ceux qui connaissent la Nouvelle Russie : on a dit que Caffa fournirait Sévastopol et toute la côte méridionale de la Crimée, avec la même facilité qu'elle ferait répandre ses marchandises sur toute la presqu'île et la Russie Blanche, par Béreslaf.

La marine de Sévastopol est déjà fournie, et parfaitement entretenue, par Cherson : le plus fou, le plus indécent des projets, serait celui qu'on présenterait à cet égard. La flottaison du Dnieper conduit à Cherson tout ce qui est nécessaire à la mer Noire; ces fournitures sont des productions de Russie; et parce que la Natolie contient de très-beaux bois, faudrait-il renoncer à ceux que le pays fournit! Si par hasard on entend parler par fournitures pour Sévastopol, des vins, du café, du sucre, des marchandises de l'Inde, de celles du Levant : cette erreur serait aussi grossière que l'autre, puisque Sévastopol est un des plus beaux ports de l'Europe, et qu'il n'est pas du tout naturel de débarquer ailleurs ce qu'on peut directement porter chez lui.

Fournir la Crimée, et de quoi? Où sont ses consommateurs? Les Tatars sont très-sobres, et méprisent l'augmentation du travail qui les enrichirait; les étrangers qui vivent sur leurs terres ont,

à leurs ordres, des blés, toutes sortes de grains, du vin qu'ils peuvent rendre meilleur, du miel, des fruits de toute espèce, et les mûriers n'attendent que plus de soin pour leur fournir la soie avec abondance.

Adresser des marchandises d'importation à la Russie Blanche? Daignez ouvrir la carte, elle vous fera connaître les distances; parcourez le pays entre Pérékop et Béroslaf, vous n'y trouverez pas deux maisons à pourvoir. Pouvez-vous oublier que tous les chariots qui se rendent à Pérékop sont vides, qu'ils se chargent avec du sel; tandis que tous ceux qui viennent à Odessa y portent des blés, et s'en retourneraient vides si le commerce ne savait en tirer parti?

Je le répète, Caffa m'inspire beaucoup de regrets; je crains que les soins, les peines, l'application continuelle de son respectable gouverneur, ne soient pas couronnés de succès, uniquement par les raisons que je viens d'en donner.

J'arrivai à Caffa au commencement d'octobre: M. de Fencho, absent, ne devait arriver que dans quelques jours. Ne voulant pas repartir sans le voir, je visitai la ville, et je fus frappé de la beauté et de la sûreté de son port. Les murs, construits par les Génois, sont flanqués de grosses tours; ils présentent encore un aspect imposant, mais un peu singulier, par leur contraste, avec les édifices nouveaux qui les avoisinent. Les casernes que M. Fen-

cho a fait construire sont des plus belles et des mieux entendues de la Russie. Les maisons modernes sont bien bâties; certaines vieilles rues ont converti leur tortuosité en alignemens assez bien pris pour avoir ménagé des bâtisses existantes. Partout on remarque l'attention; mais, il ne faut pas se le dissimuler, la tristesse règne aussi partout.

On distingue à Caffa une très-belle mosquée (1); on reconnaît, hors de la ville, le palais commencé par Sahim-Ghéraï, et l'hôtel des Monnaies, que ce souverain de Crimée avait fait bâtir.

Le poisson se multiplie dans le golfe de Caffa; on trouve sur ses côtes des bancs d'huîtres; les vivres abondent dans la ville, ils y sont à bon compte; les fruits de toute espèce y sont apportés de l'intérieur de Crimée.

On se plaint de l'influence de l'air de Caffa, et il paraît bien difficile d'en trouver le motif : il n'existe point de marais dans les alentours; le vent de mer rafraîchit l'atmosphère, et n'y porte point d'exhalaisons malsaines.

Un habitant m'assura que plusieurs conduits d'eau venant de la montagne avaient été détournés par les Tatars, et s'étaient perdus sous les décombres dont la ville est remplie; que ces eaux con-

---

(1) Elle fut accordée par Catherine II au culte catholique, les Tatars ne pouvant pas habiter les villes maritimes. On y voit aussi un couvent arménien.

tractaient, en séjournant, un caractère de putridité funeste seulement aux personnes faibles; ce même particulier était un homme robuste, carré et très-vigoureux; il est mort presque subitement, peu de temps après mon départ de Caffa. J'avoue que cette stagnation des eaux me paraît une chimère : en premier lieu rien ne l'atteste; secondement, il serait bien peu raisonnable de juger du sol en général parce que, dans une fouille unique, on a expérimenté que l'air en était infect. Combien de fondemens ont été creusés ailleurs, sans qu'on remarquât les mêmes résultats! (1)

Les environs de Caffa sont bien tristes (2); la nature semble avoir pris le deuil des revers que la ville a essuyés; des montagnes pelées, incultes, dépouillées d'arbres, offrent un aspect lugubre; il va changer par l'établissement de deux colonies russes et allemandes, ainsi que par les maisons de campagne.

---

(1) Depuis que M. Brunesky, gouverneur, a fait nettoyer et réparer quelques égouts de construction génoise; depuis qu'il a ajouté une promenade à la ville, et un quai indispensable au commerce, l'air de Caffa s'est amélioré.

(2) Quelques ruines ont disparu : la ville a été embellie par une longue et belle rue, par la place du marché et une nouvelle quarantaine; on a refait à neuf l'ancienne église grecque, qui, successivement, avait été mosquée, magasin et bains publics, et enfin rendue au culte dominant. On a formé une collection d'antiques.

M. le gouverneur arriva, et je passai encore deux jours avec lui, pour ne le quitter que comblé de ses bontés. La saison des vendanges approchait; j'étais curieux d'observer la fabrication des vins de Crimée, dont on m'avait souvent entretenu, et à l'imperfection de laquelle je ne pouvais croire; je me dirigeai vers le vieux Crim, en laissant à ma droite le chemin que j'avais pris pour aller à Arabat.

Je ne parlerai point du désert qu'on traverse de Caffa jusqu'à Crim, je le remplacerai par un aperçu sur la température, le climat de la Crimée, et par quelques détails sur ses habitans. Je serai rendu à Crim quand mon lecteur aura achevé ces chapitres indispensables, et je continuerai alors mon voyage.

Température, climat de Crimée.

Quoique j'aie parlé du climat et de la température de la Nouvelle Russie en général, il est néanmoins à propos de revenir sur ces objets, à l'égard de la Crimée.

L'hiver y est très-inconstant; le printemps de toute beauté, mais tardif; l'été ordinairement brûlant dans la partie montagneuse, quelquefois sec et modérément chaud dans la plaine; l'automne est généralement beau. Avant d'établir les effets de cette inconstance dans deux saisons, observons pour la dernière fois que la plaine a une température toute différente de celle du midi; cette dernière portion de la Crimée étant garantie du nord

par de hautes montagnes. Depuis Pérékop jusqu'à Akmetchet, la plaine jouit de la même température que les stèpes entre Cherson et Odessa. Les hivers se succèdent sans se ressembler, et les plus beaux jours sont interrompus par des vents impétueux ou des froids assez âpres.

Cette variation perpétuelle rend impossible d'établir quelque chose de certain sur la température; il faudrait avoir sur ces pays des notions de soixante ou quatre-vingts années. On ne peut consulter les Tatars, ils n'observent rien, ou le ridicule le plus superstitieux se mêle à tout ce qu'ils remarquent. Ils vous diront, par exemple, que, depuis la conquête de la Crimée, les hivers sont devenus plus longs et plus froids. Ils n'accusent pas les vainqueurs d'avoir changé la température, en abattant des forêts, en détruisant des villages, en détournant le cours des eaux : leurs idées ne vont pas jusque-là; et d'ailleurs la plaine de Crimée est à peu près ce qu'elle a toujours été; mais ils attribuent aux hommes nés dans un climat froid, d'apporter avec eux le germe qui occasionne les rigueurs de l'hiver.

D'autres personnes qui ne sont pas tatares, partagent leur avis, en l'attribuant seulement à la diminution de la population.

S'il était question d'une grande cité, il ne serait pas douteux que le grand nombre de tuyaux de chaleur n'influât sur l'air atmosphérique qui

entoure la ville ; mais ce raisonnement n'est point applicable à un stèpe où les villages sont à cinq ou six verstes les uns des autres, et sur une plaine ouverte à tous les vents.

Tandis qu'il gèle dans la plaine de Crimée, la partie montagneuse jouit d'une douce température : elle serait aussi agréable que celle de l'Italie, si des bourrasques, des pluies et des brouillards ne succédaient, dans la même journée, à un soleil pur.

Le printemps est moins beau dans la plaine de la presqu'île qu'aux environs d'Odessa : le vent d'est sèche les terres ; celles-ci n'ont de l'eau qu'à une grande profondeur : la couche vegétale n'existe plus comme dans les autres provinces de la Nouvelle Russie. Tandis que le printemps fait éclore, dans le stèpe de ces dernières, ce mélange infini de fleurs qui couvre le sol d'une parure que l'œil admire sans se lasser, la plaine de Crimée, plus tardive et moins féconde, n'a alors qu'un peu d'herbe.

C'est dans les vallons de la partie montagneuse que le printemps brille de tout son éclat ; c'est une température privilégiée, un sol incomparable. Dès la fin de février, un air plus sec, un soleil vivifiant, une teinte de verdure annoncent le retour de la belle saison. Nulle autre part le mois de mars n'est aussi beau ; nulle autre part le mois de mai ne réunit autant de fraîcheur dans les boccages,

autant de diversité parmi les fleurs, à autant d'activité dans la végétation.

Si l'été est inconstant dans la plaine, il est plus habituellement le même sur la montagne, parce que le vent de mer y souffle constamment du même côté.

J'ai avancé que cette saison était brûlante dans la montagne; il y a néanmoins des exceptions pour les endroits où les eaux abondent, les vallées ouvertes en face de la mer où le vent s'est rafraîchi; mais il y a aussi des expositions où les montagnes forment des espèces d'entonnoirs où le soleil darde ses rayons sur un rocher nu qui les réfléchit, où l'air est chaud et la température aussi insupportable que dans les lieux les plus ardens de l'Europe.

La plaine a des vents réglés; les montagnes la garantissent de ceux du midi. Lorsque le vent d'est souffle au printemps ou en été, les herbes sont brûlées, les ruisseaux taris, et plusieurs espèces de grains ont beaucoup à souffrir de cet événement malheureux.

On éprouve en Crimée une variation dangereuse et qui influe sur la santé; c'est la fraîcheur du soir : l'air est alors vif, piquant et assez frais. On doit bien se garder de sortir à l'entrée de la nuit avec des vêtemens légers, qui n'auraient pas le même danger dans un autre pays situé sur la même latitude.

L'automne n'a que des irrégularités se succédant sans interruption ; quand l'automne est beau en Crimée, il va de pair avec ce que la température d'Italie a de plus agréable dans cette saison.

Ces irrégularités de l'automne sont plus habituelles après des pluies ; peut-être pourrait-on leur attribuer, à la suite d'un été très-sec, les fièvres qui règnent quelquefois et surtout dans cette saison.

A cette variation de la température, les maladies peuvent être aussi causées par l'imprudence des habitans, ils mangent les fruits avant leur maturité ; le raisin surtout, si salutaire quand il est cueilli à propos, devient malfaisant avant ce terme.

On n'a point à se plaindre de la multiplicité des orages ; en revanche ils sont terribles, accompagnés de grêle, et plus souvent d'un déluge d'eau. De là viennent ces torrens entraînant les terres et même les rochers, qu'ils précipitent dans le bas des montagnes.

Généralement parlant, les pluies sont assez rares en été. Un officier retiré, qui depuis dix ans habite Batchi-Saraï, m'a assuré qu'il pleuvait rarement deux jours de suite en juin, juillet et août.

Observations sur les habitans de la Crimée.

Il était bien naturel de prévoir que la conquête de la Crimée causerait l'émigration d'un certain nombre de ses habitans. La religion, les mœurs, les usages des Russes, si opposés à ceux des Tatars,

inspirèrent de la défiance à des hommes demi-civilisés, élevés dans la superstition et croyant le gouvernement turc être la perfection de la saine morale et de la sage politique. Ils ne virent dans les Russes que des hommes avides de leurs dépouilles; aussi s'eufuirent-ils avec une précipitation d'autant moins réfléchie qu'ils crurent devoir être poursuivis.

Trop sage pour gêner les opinions et pour contraindre des hommes prévenus ou naturellement indisposés, le gouvernement leur laissa une liberté entière. Plusieurs Tatars, revenus à des idées plus consolantes, rentrèrent dans leurs foyers, quelques autres vendirent leurs propriétés, les derniers enfin, mieux conseillés ou plus prévoyans, ne quittèrent point la presqu'île.

Il ne serait pas sorti un seul homme de Crimée, si la douceur de l'administration de leur nouveau maître eût pu être généralement connue des Tatars. Vexés par leurs princes, entraînés malgré eux dans toutes les guerres que la Porte avait à soutenir, victimes des prétentions de la noblesse, ils ne pouvaient tenir à leur pays que par l'attachement à leur religion et par l'amour du sol.

Paisibles dans l'exercice de leur culte, possesseurs tranquilles de leurs propriétés, le nouveau régime qu'on leur a imposé n'a été que des lois de bonheur : plus d'impôt, plus d'ennemis à combattre, aucune contribution extraordinaire dans des cas imprévus, point de gens de guerre à loger, plus

de princes ou de nobles à redouter, aucun acte de despotisme à repousser, ils sont passés de la dépendance la plus arbitraire au gouvernement le plus doux.

La noblesse tatare prend le titre de *Mourza*; elle est composée des descendans de ceux qui appartenaient à la famille régnante de Ghéraï et des principaux officiers de cette maison. Ces messieurs mènent pour la plupart une vie oisive. La méfiance est la seconde distraction de cette oisivité; leur jalousie envers les femmes en est la première.

A cette noblesse d'origine, on peut ajouter les Tatars riches, puisqu'ils ont le pouvoir de ne rien faire, et puisqu'il est libre à eux de partager la méfiance et la jalousie des nobles. Quand on réfléchit à cet état de végétation, on ne peut s'empêcher de souhaiter à la Crimée d'autres nobles et d'autres riches.

Il faut distinguer deux classes parmi les Tatars, en ne confondant pas les habitans de la plaine et ceux de la montagne. Les premiers appartiennent à la race des Mongols. On trouve parmi eux moins de mélange avec les Turcs; leurs traits ont beaucoup de rapport avec ceux des Nogais. Leur barbe est rare, leur physionomie sans expression, leur taille moins élevée que celle des montagnards, leur démarche lente et annonçant plutôt la mollesse que la vigueur. La principale occupation de ces Tatars est l'entretien des bestiaux. Ils ont néanmoins plus

d'industrie que les anciens Nomades, ils cultivent la terre, mais sans émulation; ils semblent dire : *Nous voulons bien avoir la bonté de nous procurer du pain.*

L'exemple des étrangers qui savent faire valoir leurs terres les intéresse peu; ils doivent conséquemment admirer les colons allemands, qui les imitent si bien dans leur apathie. Inutilement on veut leur inspirer le goût de varier la culture, pour en être récompensés par les débouchés que le commerce présente; inutilement on leur conseille la multiplication des abeilles, on les invite à planter du tabac; tout travail nouveau est pour eux un état hors de nature; l'oisiveté est la corde sensible, celle que l'indolence seule fait agréablement vibrer à leurs oreilles racornies.

On trouve parmi la noblesse, et les gens riches ses associés, un costume assez rapproché de celui des Kozaks et des Polonais. Ainsi que chez ces derniers, les jeunes gens rasent leurs joues et ne conservent que la moustache; leurs cheveux sont coupés assez ras, un bonnet très-élevé en forme de melon garantit leur tête de toutes les impressions de l'air, de toutes les gênes du cérémonial; car il les emboîte comme un étui, et ils ne le quittent jamais, pas même à table, soit qu'ils mangent chez eux, soit qu'ils soient invités chez le général-gouverneur. On voit quelques nobles porter dans les villes des bottes de maroquin, des souliers de même, ac-

compagnés de pantoufles ; dans le train ordinaire de la vie, ils sont bottés.

Les femmes sont petites ; je ne peux juger de la beauté de ce sexe par le très-petit nombre d'individus qu'il m'a été permis d'approcher : ce jugement serait trop vague, peut-être trop sévère, et vraisemblablement injuste. On m'a dit que les demoiselles portaient un caleçon et une chemise très-courte, fendue pardevant et arrêtée au cou. J'en ai vu de parées avec des étoffes de soie à larges fleurs d'or ; sur ce premier vêtement, elles en avaient un second dont les manches étaient très-courtes : quelques tresses d'or fort grossières, et quelquefois des bordures d'hermine, ajoutaient à leur luxe, en faisant tort au goût national. Il est impossible de paraître plus embarrassées sous la parure que ces jeunes personnes, d'avoir un air plus sauvage et des manières plus grossières. A cette embarrassante et lourde mise, elles ajoutent une ceinture d'argent en filigrane, arrêtée par deux boucles énormes : on croit reconnaître les débris du harnais d'un cheval de carrosse.

Les cheveux de ces demoiselles sont séparés par derrière en autant de tresses que leur abondance peut en fournir ; leurs ongles sont peints en rouge.

La parure des dames a la plus grande ressemblance avec celle des filles ; elle en diffère néanmoins sous quelques rapports : leurs cheveux pendent des deux côtés sur les joues, ce qui ne laisse

pas que d'être assez intéressant; au-dessus des yeux vient figurer une bande de cheveux coupés en ligne directe, et qui a la propriété d'ôter à la figure tout le jeu de la physionomie. Il faut croire que ces dames ont un front, mais à coup sûr on ne le verra jamais rougir. La cochenille relève assez mal leurs appas, soit par la mauvaise qualité, soit par le vice de la nuance; le blanc de plâtre ne les embellit pas davantage, moins encore le bleu dont elles empreignent le blanc de l'œil. Quant à la préparation noire qui donne un beau lustre à leurs cheveux, elle est si généralement en usage, qu'il serait injuste de leur en faire un reproche. Ajoutez à cette élégance, des bottes de maroquin, et vous avez vu les dames de Crimée. L'œil de leurs époux les voit plus particulièrement encore, c'est-à-dire que la possession d'une femme lui en assure deux. Otez à ces dames leur blanc, leur noir, leur bleu, leur rouge, il paraîtra un second visage, qui sera bien laid sans doute s'il ne vaut pas mieux que le premier.

Parmi les nobles, les vieillards, ainsi que toute la classe constituant le peuple, n'ont point de manches ouvertes; ils sont chaudement vêtus dans toutes les saisons; ils portent une calotte rouge, un bonnet grossier, des vêtemens longs et surtout fort amples. Les femmes les moins fortunées, celles des cultivateurs, sont mises, quant à la coupe de leurs habits, à peu près comme les dames; mais

elles en diffèrent par un air de misère et de malpropreté ; celles qui sont riches se parent des plus belles étoffes, ont des bagues et des bijoux en or.

Toutes les femmes ne sortent que voilées; une robe de chambre blanche enveloppe les nobles ; un mouchoir blanc, noué sous le menton, couvre leur tête, et par-dessus ce mouchoir un voile de toile blanche ne permet de distinguer que leurs yeux.

Assurément la modestie extérieure est poussée ici aussi loin que possible : je fus très-surpris chez une Grecque, à qui une dame noble tatare vint faire une visite, d'être témoin de la promptitude avec laquelle le voile, le mouchoir et la robe de chambre disparurent, et laissèrent voir, sous les attributs de l'art, une femme dont il était impossible de distinguer ni l'âge, ni les traits. (1)

Parmi le peuple, le voile qui couvre certaines femmes est propre, et leur donne, surtout le soir, l'apparence de ces esprits fabuleux, à l'existence desquels croient quelques vieilles femmes, et qu'elles nomment des *fantômes* ; d'autres ont des voiles usés, sales, chez lesquels la couleur grise ou cendrée a succédé à la blanche : on m'a fait entendre que ces méchans voiles servaient quelquefois à jeter de l'ombre sur des mystères que je me dispenserai d'expliquer.

(1) Cette dame était escortée de son nouvel époux, de sa mère, d'un enfant, et de plusieurs gens de suite.

L'ignorance de la noblesse a été jusqu'à ce jour une manière de conviction de la qualité du vrai noble. M. le duc de Richelieu a essayé de les arracher à cet état de végétation ; il a accueilli le fils d'un homme distingué et dont l'exemple peut traîner les autres à la lumière ; je dis traîner, car sans de grands encouragemens, le plus grand nombre des nobles ne verra jamais des yeux du savoir. Le fils de Batyr-Aga réunit beaucoup de dispositions à la meilleure volonté ; une année de séjour à Odessa l'a rendu le flambeau de son pays.

La noblesse a trois sortes de luxe : celui des valets, des chevaux et des chiens est le premier; vient ensuite l'élégance des sabres ; enfin, l'amour des belles pipes. Je suis fâché pour leurs femmes de ne pouvoir les comprendre parmi ces objets, ou plutôt c'est un compliment à leur faire. Les Tatars ont rarement plusieurs épouses, et comme ils les renferment, ce n'est point un article de luxe ; mais ils étalent avec complaisance celui de leurs chevaux ; ils se détournent de leur chasse pour traverser une ville hors de leur route, afin de faire admirer le nombre et la beauté de leurs chiens ; tandis que leur sabre reste habituellement suspendu à leur ceinture, et que leur pipe brille aux yeux des spectateurs, puisqu'ils fument publiquement.

On voit avec intérêt qu'on commence à inspirer un peu d'émulation parmi les très-jeunes nobles ; il sera bientôt assez ordinaire de trouver un

mourza parlant la langue russe, la lisant et l'écrivant.

De toutes les observations que nous venons de faire, la plupart conviennent à ceux de la plaine et de la montagne : il y a cependant des différences de caractère que je crois ne devoir point omettre. J'ai eu tant d'occasions de me trouver isolé et parmi les montagnards, et au milieu de ceux de la plaine, que j'ai composé mon opinion d'une masse de faits; il est très-possible que je me trompe, du moins ai-je des motifs puissans pour prononcer.

Un vœu commun à tous les Tatars, c'est celui de ne rien faire, ou de ne se livrer qu'aux travaux indispensables pour leur existence. Des productions variées donnent aux montagnards des jouissances qu'elles refusent aux Tatars de la plaine : de là naissent des nuances multipliées. Plus d'aisance justifie plus de désintéressement; l'hospitalité est facile à exercer, quand on a au-delà du nécessaire, et que des besoins factices ne tourmentent la cupidité de personne.

Il est inouï qu'un montagnard fasse une difficulté pour recevoir l'étranger que le dessiatnik conduit chez lui; il est très-ordinaire d'y éprouver de bons traitemens et tous désintéressés; car lorsqu'en partant il faut s'acquitter avec son hôte, il reçoit ce qu'on lui donne sans paraître y attacher d'idée.

Il est inouï qu'un Tatar de la plaine voie de bon œil l'approche d'un voyageur; il faut lui payer d'avance tout ce dont on a besoin, et avoir à lutter

continuellement contre la mauvaise mine du maître et l'acharnement de ses chiens.

Si j'eusse expédié mon Kozak en avant avec l'ordre dont j'étais muni, il n'y a aucun doute qu'on ne m'eût reçu partout sans difficulté; mais alors je n'aurais pas appris à distinguer les différences qui existent entre ces peuples : la loi aurait tout fait d'avance, et je ne voulais connaître que le naturel des Tatars, dégagé des craintes que l'infraction à la loi inspire.

Il m'est souvent arrivé, dans la montagne, de faire courir après mon hôte, et après celui qui m'avait fourni des chevaux, pour les remercier et les payer; j'ai toujours remarqué qu'ils croyaient avoir rempli un devoir sans mériter de récompense, et j'ai constamment observé qu'ils acceptaient plutôt par l'appréhension de déplaire qu'avec une vue d'intérêt.

Comme je l'ai dit, n'ayant ni train, ni suite, les montagnards ne voyaient en moi qu'un très-mince particulier; ils étaient bons, affectueux, prévenans par principe naturel.

Dans la plaine, au contraire, un équipage honnête pouvait me donner plus de prix aux yeux des habitans, et leur traitement dûr, repoussant, quelquefois grossier, venait aussi d'un principe naturel.

A peine installé dans une cabane de la montagne, je recevais la visite de plus de vingt Tatars; la plupart m'apportaient des présens en volaille,

beurre, fruits, et même du pain; aucun d'eux ne s'attendait à recevoir de l'argent en retour, et ils ne l'acceptaient qu'avec une indifférence marquée. La bonhomie de ces Tatars est toute à leur louange; on ne peut la taxer de curiosité : qu'y avait-il de curieux en effet dans la visite d'un individu, nullement précédé, pour qu'on lui fît son logement, et n'ayant avec lui que leurs compatriotes? Sans façon, et comme si nous nous fussions connus depuis longtemps, ils s'asseyaient sur leurs talons, fumaient leur pipe, causaient entre eux, et m'adressaient quelquefois la parole par le secours de mon interprète : les chambres sont si petites, que la visite d'autant de gens à la fois devenait fatigante; quand elle se prolongeait, je n'avais qu'à faire semblant de vouloir m'endormir, et la chambre était bientôt vide; quelques-uns, en se retirant, s'informaient de mon hôte s'il avait besoin de quelque article qui me fût nécessaire.

Dans la plaine, au contraire, on fuyait à l'aspect de ma voiture, on lançait les chiens, et plus d'une fois, malgré mon firman, j'ai passé la nuit à la belle étoile.

Il est néanmoins bon d'observer que ces réceptions, dans la plaine, n'ont lieu que lorsqu'on se répand dans l'intérieur; sur les routes de poste, où l'on est accoutumé au passage des étrangers, ils reçoivent de meilleurs traitemens.

Il est, dans la montagne, des vallées solitaires

où l'on ne va presque point; le Tatar y est le même qu'aux bords de la mer.

Bien rarement ai-je vu la figure des femmes de la plaine, et ce n'est encore qu'au hasard que j'ai été redevable de cet avantage, si c'en est un. Dans la montagne, au contraire, elles ne se sont pas refusées à aider leur père ou leurs époux dans le très-médiocre service qu'ils avaient à faire près de moi.

Il y aurait de l'injustice à donner des éloges à la supériorité des montagnards dans leur manière de se nourrir; il est très-vrai qu'elle est mieux entendue que celle des autres Tatars, mais c'est un bienfait de la localité dont ils sont loin de profiter comme ils le pourraient.

Tous les Tatars croient à l'esprit prophétique; ils consultent sur la manière dont l'année se comportera, sur sa fertilité, sur les pluies ou la sécheresse; il suffit qu'entre vingt prédictions le hasard en accomplisse une, pour faire oublier qu'il en reste dix-neuf qui prouvent le charlatanisme du prophète. L'ignorance vole au-devant des gens adroits qui se font payer leurs rêves; chaque prophétie est taxée en raison de son importance; par exemple, on donne neuf paras, ou sept sous de France, pour savoir si un voyage projeté sera heureux; on ne part pas si l'augure est contraire.

De vieilles femmes, dont le savoir est répandu parmi les esprits faibles de toutes les nations, se

nomment ailleurs des *Bohémiennes*, ici on les appelle *Ciganes*; elles ont beaucoup d'occupation; leurs maris, frères, ou fils, sont des chaudronniers, des maréchaux; quelques autres étament les vaisseaux de cuivre : je veux croire que leurs exercices se bornent là. Les femmes joignent, aux soins de leur ménage ambulant, l'importante fonction de devineresse : je veux également croire qu'elles ne remplissent point d'autre ministère. Ces Bohémiens composent un état dans tous les états; ils voyagent en Crimée avec de grands chariots; j'en ai souvent rencontré de campés auprès des villes et au milieu du Stèpe : ils couchent à terre sur un peu de paille; quelques nattes, ou des débris d'une grossière étoffe sont suspendus sur leurs têtes, à l'aide de bâtons fichés en terre; leurs enfans, nus, jouent à l'entour d'un grand feu qu'une femme alimente, tandis qu'une autre prépare le repas; les hommes, plus en arrière, travaillent avec assez d'application. La malpropreté, les haillons, se concilient avec leur gaîté; ils chantent à tue-tête.

J'ai passé quelques heures de la nuit dans cette société; leur feu me dirigea, et je lui dus de ne pas m'égarer davantage dans la plaine. Plusieurs ciganes parlaient allemand : je me crus tombé en bien plus mauvaise compagnie; leurs chants me prouvèrent qu'ils n'étaient pas dangereux. Au jour, ils me remirent sur la voie.

On remarque assez de variations dans la manière

dont les Tatars se nourrissent : un Nogais préfère un morceau de cheval à tout autre mets.

Les boucheries de Crimée, à l'exception de celles des grandes villes, sont dépourvues de viande de bœuf; le mouton, en revanche, est servi chez le riche comme chez le pauvre; il est d'un goût exquis: la consommation en est prodigieuse, et je n'ose point communiquer la note qu'on m'a remise à cet égard, elle passe toute vraisemblance. On tue des chèvres dans la montagne, et n'importe la bonté de leur espèce, on ne leur permet pas de dépasser l'âge prescrit pour leur arrêt de mort.

Le riz reçoit diverses préparations; on en fait chez l'artisan un amalgame avec de l'agneau haché, et on entoure chaque petite portion avec des feuilles de vigne. Les Tatars ont une façon particulière de cuire les œufs, dans une préparation que je n'ai pu me faire correctement expliquer, mais que j'ai trouvée de toute bonté. Le lait, et par conséquent le beurre, contribuent à leur table. La volaille est très-commune; le gibier l'est moins, quoique assez abondant, parce que les nobles composent la principale classe des chasseurs. Le pain est de diverses sortes; le meilleur, à mon avis, est composé d'un mélange de farine de froment, d'orge et d'un peu de seigle; comme les Tatars l'aiment assez peu cuit, un étranger souffre les premiers jours, et ne s'accoutume que difficilement à une pâte qui à peine a reçu les premières impressions du feu.

Un voyageur doit se munir de pain blanc à Akmetchet; il est supérieur à celui de toutes les autres villes, et se garde quinze jours sans rien perdre de sa bonté.

Un fromage aigri, desséché, pulvérisé est répandu dans de l'eau; voilà une boisson commune à toute la presqu'île. On tire de la farine du millet aigri une espèce de vinaigre très-propre à enivrer, mais le goût en est repoussant.

Les montagnards varient leurs boissons à l'aide des fruits; ils font même de l'eau-de-vie qu'ils vendent à ceux de la plaine.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire mention des étrangers qui habitent en Crimée: chacun d'eux observe la manière de vivre de son pays; leurs maisons sont montées comme dans le reste de l'Europe, et les connaissances qu'ils déploient en culture ne suffisent point pour ramener les Tatars.

Le vieux Crim, ou Staraï-Krim.

Mille contes, mille récits plus tristes les uns que les autres m'avaient été répétés sur le vieux Crim. C'est le tombeau des Tatars, disait l'un; c'est l'image de la destruction, ajoutait un autre; rien n'est plus affreux que ce séjour, reprenait un troisième. Il était bien naturel que la prévention me gagnât; aussi elle s'empara de moi avec tant de force, que

je redoutais les désagrémens qui devaient m'attendre dans ce voyage.

Cependant l'histoire m'avait appris que le nom de Crimée avait été anciennement emprunté de Crim sa capitale. La réflexion me pénétrait de l'idée qu'on n'aurait jamais choisi, pour l'assiette d'une cité principale, un lieu désavantageusement situé. D'un autre côté, le chemin triste, abandonné, ne traversant que des déserts, ne me présentait rien de consolant. J'avance, dés montagnes assez boisées s'offrent à mes regards; bientôt je découvre une belle plaine; çà et là, des arbres vigoureux m'annoncent un sol fertile; quelques ruines se succèdent, et je découvre les restes de l'ancienne ville.

De toutes les positions de la presqu'île qui ne sont pas sur le bord de la mer, aucune ne peut rivaliser celle de Crim : d'un côté les montagnes l'abritent, de l'autre une plaine délicieuse promet à des habitans industrieux des champs toujours couverts, des jardins promptement utiles; l'air est excellent, et l'eau lui dispute de bonté.

Celui qui ne trouve ni gîte, ni maison passable dans ce qu'on nomme une ville, prend de l'humeur et continue sa route; celui qui veut s'instruire en voyageant, se contente de ce qu'il trouve, et reste.

Mon logement me fut donné chez le colonel des Kozaks. Il occupe l'ancien palais des khans : que

ces mots n'en imposent point; on verra bientôt ce que c'est que ce palais.

La gaîté, l'honnêteté de mon hôte, le charme du site, dissipèrent bientôt ce qui me restait de prévention.

Après quelques instans de repos, je parcourus la ville; je la trouvai dans un misérable état : des maisonnettes point alignées composent des rues assez étroites; un bazar médiocre est cependant fourni de tout ce qui est nécessaire à des gens aisés et qui veulent bien vivre. Je remarquai une très-belle fontaine, qui serait partout un objet d'utilité et de décoration. Je visitai les ruines d'une église grecque, celles de plusieurs mosquées, d'anciens bains, et d'un *kan* ou lieu de dépôt pour les marchandises.

Des jardins, autrefois vastes et bien tenus, sont coupés maintenant en petites portions, sur chacune desquelles des masures remplacent les chaumières qu'on construisit il y a environ trente-cinq ans. On découvre quelques restes des anciens mûriers, les plus beaux de Crimée, et on reconnaît, à la vigueur des jeunes arbres fruitiers, la force de la végétation et l'excellence du sol.

Quelle fut ma surprise, lorsque, le lendemain de très-bonne heure, j'allai visiter la plaine! je vis s'élever à la fois une rue de près d'une verste d'étendue, d'une largeur proportionnée, et dont toutes les maisons, à peu près sur le même dessin, se

finissaient avec soin, quelques-unes même avec agrément. Toutes ces maisons, commencées depuis quatre ou cinq mois, étaient déjà la plupart couvertes; des jardins destinés à chaque habitation sont tracés. Des prairies magnifiques vont se terminer dans le lointain au pied de la montagne; des arbres sont plantés, l'eau est amenée sur le terrain par une pente douce; l'ardeur des ouvriers est un augure de prospérité certaine.

Ce tableau, bien différent de celui qui précède, est dû au zèle des Arméniens qui se sont retirés à Crim, et surtout des nouvelles colonies bulgares. Faut-il maintenant s'étonner si Crim fut choisi pour l'emplacement d'une grande ville, et pour la résidence d'un chef?

Le palais que j'habitais, car il faut lui conserver un nom qu'il perdra bientôt, n'a ni l'étendue ni la magnificence de celui de Batchi-Saraï; pour ajouter à leur dissemblance, je dirai que le palais de Crim n'est pas éloigné de perdre son aplomb. Un air plus que penché lui sied fort mal, et un grand vent pourrait le déterminer à augmenter les ruines qui l'environnent. Le seul appartement qu'il faut accepter comme logeable, est au second étage; le colonel l'occupe, et voulut bien le partager avec moi. Les murs en sont nus, ce qui permet à l'œil de juger des progrès des lézardes. Les fenêtres ne ferment plus depuis long-temps, ce qui donne un cours très-libre à l'air; les fourneaux sont crevassés

du haut en bas, ce qui peut donner au palais l'espoir de finir par le feu ; l'escalier est extérieur et en bois ; il lui manque plusieurs degrés, les autres gémissent et plient sous le poids de ceux qui ont la hardiesse d'exiger d'eux un service devenu presque impossible.

En parcourant les ruines du vieux Crim, j'ai cru remarquer que cette ville occupait autrefois un espace deux fois plus grand que celui qu'Akmetchet couvre aujourd'hui.

Sans le secours des fouilles la curiosité du voyageur ami de l'antiquité ne peut être satisfaite.

Je laissai ma voiture et mes chevaux au palais; je pris un guide avec des chevaux frais, et le colonel des Kozaks me recommanda un de ses cavaliers, dont j'eus beaucoup à me louer. Je commençai mon second voyage dans les montagnes sous des auspices encore plus favorables que le premier, puisque le caractère de leurs habitans m'était connu.

Second voyage dans la montagne.

Un chemin large et commode conduit du vieux Crim jusqu'à Soudagh. Cette route est plus commode à cheval pour des hommes; des femmes néanmoins pourraient la faire en voiture : il n'y a que deux ou trois pas un peu difficiles.

On traverse les plus belles vallées, on trouve sans cesse de jolis bois, de l'eau courante, et de temps

en temps de grands villages, où l'on est bien reçu.

Suivant mon usage d'abandonner la route directe, je pris un peu à droite, et me rendis à Soukssou. La réception qu'on me fit fut celle que je connaissais chez les montagnards; mais je conseille aux voyageurs qui viendront après moi de ne pas porter leur curiosité jusque-là, ils ne seraient nullement dédommagés de ce détour.

Je vins aboutir à Torlik, et je traversai de nouveaux vallons où l'on cultive la vigne; je fis mes observations avec autant de sang-froid que possible. Je gagnai le filet d'eau qu'on nomme le *ruisseau de Karadtatsch*, et me répandis dans le vallon de Soudagh, d'où je parvins au bourg de ce nom.

Soldaja était l'ancienne forteresse génoise, où l'on retrouve encore le genre de fortifications qui était propre aux Génois. Le fort a été entretenu; il contient une garnison. Le bourg n'est presque rien, il se réduit à une vieille église, des bicoques et des fontaines; on y a établi quelques vignerons allemands.

Soudagh, avec une forte population, deviendrait un lieu important. Il serait le point principal pour l'exportation de Crimée, et la quantité de poissons dont son havre est rempli, fournirait une ressource aux spéculations de ceux qui entreprendraient d'y établir des salaisons. On pourrait exploiter des bancs d'huîtres, faire un commerce lucratif, qui suffirait aux besoins de la partie montagneuse,

quand ses habitans auraient été portés au décuple de ce qu'ils sont maintenant.

La nuit approchait; mon intention était de voir le jour même M. le professeur Pallas; je remontai de quatre à cinq verstes dans le vallon, et je fus rendre une visite à l'homme célèbre dont les ouvrages ont répandu tant d'instruction sur l'histoire naturelle de la Crimée. La modestie de ce savant mérite des éloges nouveaux; je me proposai de le visiter souvent, et je fus m'établir à deux petites verstes de son habitation.

J'employai plusieurs jours à étudier la manière dont la vigne était cultivée en Crimée. La saison des vendanges me permettait d'être le témoin des divers procédés que les Tatars pratiquent. L'agrément de la société de M. Pallas, son instruction, la douceur de son caractère, m'attiraient tous les jours chez lui. Je ne le quittai qu'en ajoutant à l'estime qu'on doit à la science un sentiment de plus que sa modestie commande.

De Toklik je me rendis au beau vallon de Koos; il n'est éloigné de Soudagh que d'environ dix-huit verstes, en y comprenant les détours. Ce vallon a près de cinq verstes d'étendue; il est situé entre les montagnes de Toklik-Syrt et de Porsukaya.

A l'issue du village, le vallon se sépare en deux parties; la plus considérable forme une vallée spacieuse qui suit la même direction que le village occupe; l'autre vallée, moins large, tourne la mon-

tagne de Kopsaly ; elles aboutissent l'une et l'autre à la mer.

Des jardins nombreux, des vignobles couvrent ces vallées. Le village de Koos est mieux bâti que la plupart de ceux que j'ai visités ; sa population est considérable.

Je remontai par le vallon de Saraï-Déré ; je passai le petit ruisseau d'Ogouz ; il ne consistait alors qu'en un filet d'eau. Je remarquai beaucoup de colonnes funéraires d'une largeur disproportionnée à leur élévation ; je m'arrêtai à Otous pour tâcher d'y découvrir quelques changemens dans la culture de la vigne ; je me confirmai plus fortement encore que mes remarques n'étaient que trop vraies ; je me transportai dans deux villages du même nom d'*Otous*, à deux verstes de distance l'un de l'autre, et arrosés par le même ruisseau, où l'on a établi depuis quelques vignerons allemands.

En retournant au vieux Crim, je laissai à gauche le couvent arménien, que je n'ai point visité ; mon Kozak, comptant beaucoup trop sur ses lumières, m'égara.

Je dois à son inexpérience d'avoir parcouru les sites qui m'ont paru avoir le plus de rapport avec la Suisse, non dans ce qu'elle a de plus brillant, mais dans la multiplicité des petites vallées dont on ne parle pas.

Un vallon couvert de bois, et dont je n'ai pu savoir le nom, a singulièrement excité mon atten-

tion : nous suivions un sentier au hasard, il nous conduisait dans un fourré; nous en prenions un second, il nous présentait le revers d'une montagne sans issue : ici je remarquai une espèce de marbre dont le grain est beau; mais sa couleur cendrée et sans veine n'en fera jamais un objet de luxe. Les étoiles vinrent fort heureusement au secours de mon guide; il changea de direction, et nous parvînmes au village de Bakatasch, qui n'est qu'à trois verstes du vieux Crim.

Il est inutile de répéter tout ce que j'ai avancé sur les Tatars montagnards; ceux-ci ont les mêmes qualités qui distinguent les autres, mais un peu moins de bonhomie : accoutumés à voir des étrangers qui viennent acheter leur vin, ils le sont également à de petites discussions, inséparables de la vente des marchandises.

Une dernière observation sur les montagnards justifiera peut-être leur peu de ressemblance physique et morale avec les Tatars de la plaine. De tous temps les races se sont croisées dans la montagne, parce qu'il était bien naturel que les Grecs, les Romains, les Génois, les Turcs et les Russes, qui ont tour à tour possédé la Crimée, choisissent pour leur habitation la partie la plus agréable et la plus fertile de la presqu'île : dès lors ce sang Tatar a été altéré, et l'espèce s'est embellie par ce changement.

Résumé de quelques observations sur la nécessité de changer en Crimée la culture de la vigne.

La plantation de la vigne varie suivant les localités. Il y a cent exemples que, dans certaines provinces, le vin recueilli dans l'exposition du midi est préférable ; tandis que, dans d'autres, celui qui est venu au levant est meilleur.

Les vins d'Aï, d'Hauvilliers, de Mareuil, sont reconnus par leur bonté ; ceux de Sillery et de Versenay, sont à l'est. On a pour principe que l'exposition du sud est préférable aux pays où le vent ne souffle pas périodiquement de ce même point. J'admettrai une différence pour la Crimée, parce que ce vent vient de la mer, où il a été rafraîchi ; mais je conseillerai, sans craindre de me trop avancer, toutes les expositions à l'est et à l'ouest.

La qualité de terrain influe beaucoup sur les vins qu'il produit : Barsac, Preignac, Sauterne, Beaumes, sont à peu près exposés de la même manière ; mais la qualité graveleuse du sol fournit à leurs vins des esprits très-déliés. Le Médoc, presque tout en plaine, offre la même observation : dans les terrains gras et aqueux, la qualité de la récolte surpasse celle des terres maigres, légères ou cailloutées ; mais la saveur n'est plus la même.

Le mois de septembre décide de la qualité du vin ; il faut qu'il soit chaud, pour préparer la liqueur qui commence déjà à se cuire sous son en-

veloppe : c'est un avantage qu'a la Crimée ; on le perd en n'effeuillant point à propos.

On recueille ordinairement les meilleurs vins sur les coteaux où les rayons du soleil frappent obliquement. En Crimée, où l'on ne s'occupe que de l'abondance de la récolte, on néglige des expositions précieuses pour ne planter que dans les fonds les plus bas ; et, comme si l'on affectait d'ôter à la vigne les propriétés que le terrain lui communiquerait, on l'arrose continuellement : ces irrigations ne pourraient avoir lieu sur la pente des montagnes ; donc on n'y plante point.

Quel est le cultivateur qui ignore que la vigne demande peu d'eau? quel est celui qui ne sait pas que les années pluvieuses détruisent sa qualité?

Un usage utile dans certains cantons, consiste à couvrir la vigne de terre pour la garantir des gelées. D'après les informations que j'ai prises, j'ai remarqué que ce n'était que dans les endroits les plus bas que cette précaution était indispensable, parce que les eaux s'y ramassent, et que le sol, ainsi humecté, est plus susceptible des impressions du froid.

Il n'est pas consolant de le dire, mais tant qu'on arrosera les vignes de Crimée, elles ne rendront que des vins manquant de séve, de couleur, de bouquet et de force ; ce sera de la piquette bientôt aigrie, que par conséquent on ne pourra long-temps conserver.

Je ne me laisse point séduire par quelques bouteilles que des propriétaires m'ont présentées ; ce n'est pas la très-petite expérience que l'individu fait pour son compte, pour son usage, qui doit m'intéresser, c'est l'avantage public. Ah ! répétai-je à ces enthousiastes de quelques gouttes de vin passable, si vos vignes sont susceptibles de produire une liqueur que vous trouvez si bonne, pourquoi en composez-vous, en vendez-vous une que tout le monde juge être détestable? Pourquoi? répliquent-ils; c'est qu'on l'achette aussitôt qu'elle est mise en vente.

Le moyen de perfectionner le vin de Crimée est soumis à la population qu'il faudrait augmenter ; on planterait alors la vigne sur les coteaux, sur la partie inférieure des montagnes, et l'abondance de la denrée forcerait les spéculateurs à la bonifier pour obtenir des préférences dans la vente.

De la taille de la vigne dépend sa durée, puisque cette opération n'a d'autre but que de réserver la séve pour un certain nombre de boutons, qu'en d'autres pays on nomme des *yeux*.

Dans la taille, il faut considérer la vigueur du terrain, la force du cep, la grosseur de chaque branche, pour fixer le nombre d'yeux qu'on lui laissera.

On rajeunit la vigne en la rabaissant; c'est la taille savante qui produit cet effet.

Je n'ai point assisté à la taille de la vigne de

Crimée, mais j'ai facilement reconnu l'ancien bois. Je me trompe peut-être parce qu'il ne faut affirmer que ce dont on est certain; mais je crois que la taille et les arrosemens nuisent à sa durée, et que tous deux se réunissent pour lui faire rendre le plus que possible; c'est une conséquence des goûts irréfléchis, car il faut la renouveler plus souvent.

En Crimée les travaux de la vigne se ressentent de la paresse de ceux qui la cultivent; on n'a d'ardeur que dans les arrosemens.

On échalasse diversement la vigne, suivant qu'elle est destinée à être tenue basse ou à monter. Dans une plaine graveleuse où les vents d'été sont frais, il est sage de tenir le raisin plus bas; la réverbération du caillou le mûrit. Sur des fonds gras et chaudement exposés, sur les plaines où l'été est ardent, on peut tenir la vigne plus haute. En Crimée on n'observe aucune distinction; on construit des échafaudages massifs, dont les jambages sont de la grosseur du bois, traversés par des soliveaux, et composant une voûte épaisse où l'air ne circule point. La force de la végétation quintuple le nombre de feuilles; et il est aisé de distinguer sur le même cep, au temps de la vendange, quatre ou cinq sortes de nuances, soit dans la maturité, soit parmi le verjus.

L'usage d'effeuiller la vigne en septembre se rapporte à la vigueur de la végétation, à la manière dont le temps se comporte, et principalement à celle

dont le raisin est exposé. Pourquoi ces belles guirlandes de vignes que la nature dessine aux environs de Naples entre les arbres qu'elles réunissent, donnent-elles toujours de mauvais vin? C'est qu'il est impossible qu'enveloppé sous un double feuillage le raisin murisse également.

Quelques vignerons se trompent en jugeant de la maturité de la récolte par quelques grains qu'ils écrasent et dont le pepin se détache facilement. Rien n'est plus faux que ce calcul, car la même grappe contient des grains cuits, d'autres à demi mûrs, plusieurs durs et aigres, quelques-uns enfin qui ne sont que du verjus. La seule manière de juger sans erreur la maturité du raisin rouge, c'est de s'assurer si la queue de la grappe est parfaitement rougeâtre.

Toutes ces attentions seront illusoires, si l'on n'a la précaution d'assortir les espèces de vigne qui mûrissent en même temps. On cueille au hasard en Crimée, de même qu'on a planté; je n'excepterai que quelques clos, où j'ai remarqué de la méthode.

Les principes généraux de la vendange sont, comme ailleurs, applicables à la Crimée; et nulle part on n'a autant de besoin d'apprendre à vendanger.

Quand on a bien foulé le raisin, on en forme un tas dans le milieu du pressoir pour le laisser égoutter; on le foule de nouveau, puis on le presse.

Dans la manipulation du vin rouge, on jette dans

la cuve le vin qui sort du pressoir, soit qu'il provienne de la foulure ou de la presse; on y verse également ce qui a été pressé; on a l'attention de ne pas remplir la cuve, parce que le vin en fermentant forme une croûte ou *chapeau* de toutes les parties hétérogènes à la liqueur; ce chapeau s'élève même au-dessus de la cuve.

Certains vins veulent quinze ou dix-huit jours de *cuvée*. D'autres n'en demandent que dix ou douze; c'est à l'expérience à fixer le terme nécessaire, en observant une exacte proportion entre la force du vin et la quantité de la cuvée.

Le vin blanc passe du pressoir dans la barrique; il fermente, et jette par le trou de la bonde les pepins, et une espèce de décomposition sale et d'une odeur désagréable. On doit avoir le soin de remplir constamment la barrique, pour que le dépouillement s'opère sans discontinuité.

On ferme la barrique quand le vin a cessé de fermenter. L'art de soutirer et de fouetter les vins est connu de tout le monde.

J'ai omis une précaution indispensable dans la fabrication des vins blancs, c'est d'*égaliser* le vin, c'est-à-dire de ne verser qu'un seau dans chaque barrique; puis de continuer cette opération jusqu'à ce qu'elles soient toutes également pleines. Cette attention est inutile pour le vin rouge, puisqu'il s'est déjà *égalisé* dans la cuve : il est cependant des pays où l'on observe cette pratique.

Vendanges de Crimée.

S'il était possible qu'un mauvais génie eût tâché d'inventer la méthode la plus sûre pour gâter la qualité des meilleurs vins, on croirait que c'est en Crimée que ce génie malfaisant a établi sa résidence.

On a vu, par la manière de soigner leur vigne, que les Tatars étaient les enfans dociles, et imitateur constans des préjugés de leurs pères; qu'à ce pouvoir irrésistible d'une ignorance obstinée, ils ajoutaient le dégoût du travail; mais ce n'est encore rien auprès de ce que je vais décrire, et que jamais je n'eusse osé tracer si je n'en avais été témoin.

Chez un riche particulier, qui ne réside point dans sa terre, on jetait indistinctement le raisin blanc et rouge dans une cuve de pierre plate. Quelques hommes, armés d'une espèce de soliveau, foulaient le vin en frappant du pied et de leur arme; un charretier présentait un seau sous la cuve, recevait le vin, qu'il allait vider dans la barrique déjà assise sur sa charrette, et faisait place à un autre qui le remplaçait. Ce vin partait aussitôt pour sa destination. Quelquefois il avait quatre ou cinq cents verstes à parcourir, pour être bu dès son arrivée; d'autres fois il n'allait qu'à deux ou trois cents; c'est ainsi qu'en continuant mon voyage j'ai vu à *Koslof* et *Bereslaff* boire du vin qui n'avait que huit ou dix jours.

Un paysan russe se présente devant moi chez un autre particulier, lui propose de contracter tel nombre de barriques de vin blanc, à deux roubles soixante-quinze kopecks le vedreau, mais à une condition expresse; c'est que lui, Russe, fabriquera son vin à sa manière. La singularité de cette proposition me fit désirer d'assister aux procédés qui devaient la suivre.

Le paysan paraît le lendemain avec ses chariots chargés de barriques vides; il fait jeter la vendange dans un tonneau, trop petit pour mériter le nom de cuve; il y entre une massue à la main; il frappe à tort et à travers, le jus coule, ses barriques le reçoivent, et les conducteurs partent avec ce nectar.

Ailleurs, je m'arrêtai sous un hangar où plusieurs charrettes transportaient la vendange: j'aperçus des Tatars ayant un petit sac qu'ils remplissaient de raisins; ils écrasaient fortement le fruit, puis jetaient le tout dans une petite barrique défoncée par en haut. Quoi! m'écriai-je, la récolte de ce village doit passer par un sac? Sans doute, répondit un Tatar à mon interprète, et le vin en est plus clair et plus délicat. Comment, plus clair, repartit l'interprète; et vous jetez tout ensemble dans la barrique? Ici les assistans sourirent de pitié, et le Tatar continua: « Si nous faisions de mauvais vin, on ne l'achète» rait pas d'avance; tout ce que vous voyez de fait » est déjà vendu. »

Quels procédés! mais aussi quel vin!

Plus loin, un pressoir mieux entendu me donna l'espoir d'assister à une fabrication mieux raisonnée: vaine attente; le raisin vert était foulé avec celui qui était mûr; la malpropreté des manipulateurs n'était égalée, peut-être même surpassée, que par celle de leurs instrumens et de leurs vaisseaux.

Chez des gens instruits et propriétaires riches, j'ai trouvé des pressoirs qui n'avaient pas deux pieds de diamètre, et qui ressemblaient à ceux dont on se sert peur presser et unir le linge de table.

On m'a dit, et je veux le croire, qu'il y a en Crimée deux ou trois seigneurs chez lesquels les vendanges se font avec méthode et soin; ne pouvant être à la fois partout où l'on vendangeait, j'ai été privé du plaisir d'applaudir à leurs procédés.

Il n'est pas un village où je n'ai trouvé des disparates incroyables entre les espèces de vignes; il faut avouer aussi que j'ai goûté partout des raisins délicieux. Je m'en tiens à ce que j'ai déjà avancé, il n'y a qu'une forte population dans la montagne qui puisse changer la face des choses: en plantant en vignes tout ce qui est susceptible de l'être, on forcera le propriétaire à soigner sa récolte, l'émulation naîtra, on cessera d'arroser les vignes, et de faire passer par un sac la vendange de tout un canton.

Voyage à Koslof.

Il me restait à parcourir la partie occidentale de la Crimée, et l'arrière-saison s'approchait : je me rendis directement à Akmetchet, dont j'étais éloigné d'environ cent verstes, à cause du détour ; je ne fis que traverser, et je pris la route de Koslof, qui est à soixante-cinq verstes de cette dernière ville.

On prend le chemin de Pérékop, qu'on suit seulement pendant dix verstes ; on tourne à gauche dans la première route, où l'on aperçoit les poteaux destinés à marquer les distances. A peine a-t-on gagné les hauteurs, qu'on voit une vaste plaine où, comme partout ailleurs, les villages sont rares sur la route.

Comme ce n'est pas connaître un pays que de le traverser, je commençai mes incursions.

Quelle différence dans la manière dont les Tatars me recevaient, avec cette hospitalité que j'avais reçue dans les montagnes ! les portes ne s'ouvraient qu'à regret et qu'à l'inspection du firman.

Bientôt lassé d'une réception qui se renouvelait de la même manière à chaque visite, je me dirigeai directement vers mon but, en ne me détournant que pour voir le lac de Sak, un peu à gauche de la grande route; je m'arrêtai au village qui porte le nom du lac. Ce bassin peut avoir dix-huit verstes de tour ; il abonde en sel ; on le recueille de la même façon qu'aux environs de Pérékop ; mais sa

destination n'est point la même ; il fournit la Natolie, et quelquefois même des vaisseaux en chargent pour d'autres échelles.

Sak a une vertu très-puissante dans certaines maladies : les Tatars prétendent que les boues de ce lac guérissent les rhumatismes, les affections nerveuses et la goutte. On voit des patiens, enfoncés jusqu'au cou, attendre avec confiance un mieux dans leurs maux. Je n'ai pas été assez heureux pour rencontrer des personnes qui dûssent au lac le retour de leur santé ; ce qui ne prouve pas contre ses vertus salutaires : j'ai, au contraire, voyagé quelques instans avec une dame allemande, qui se repentait d'un peu trop de confiance dans la réputation que les boues de Sak lui avaient inspirée, ce qui ne suffit pas pour la faire perdre. Laissons les Tatars se traiter comme ils l'entendent, mais ne conseillons à personne d'essayer de ce secours. Cependant un habile docteur allemand a donné sur ces boues un mémoire digne de fixer l'attention.

En quittant le lac de Sak, on avance vers le nord-ouest, on gagne une langue de terre qui sépare de la mer le grand lac de *Gniloé*. Celui-ci, beaucoup plus considérable que l'autre, répand une odeur désagréable, et n'est pas aussi abondant en sel. Comme il reçoit plusieurs filets d'eau, il est vraisemblable qu'ils concourent à lui donner cette odeur.

J'observe que, quoique les cartes représentent ces ruisseaux, je les ai trouvés desséchés à mon passage.

La réputation du commerce de Koslof, ses communications toujours ouvertes avec les Nogais, ses anciennes relations avec l'Anatolie et toutes les côtes de l'Euxin, m'avaient donné une grande idée de cette cité ; il fallut un peu en rabattre en la parcourant. Des rues étroites, sans alignement, de petites maisons de Tatars, de vieux édifices croulés, croulans, ou prêts à crouler, ne peuvent être oubliés, quoiqu'on rencontre quelques jolies habitations bâties dans le goût européen, une très-belle metchet, onze autres moins considérables, et plusieurs fabriques. (1)

Je logeai à Koslof, chez un particulier qui m'avait fait promettre à Odessa de descendre chez lui. Il eût été malhonnête de témoigner devant mon hôte la différence que je remarquais entre le portrait qu'il m'avait fait de sa ville, et celui qu'elle m'offrait.

Koslof n'a point de bonne eau (2); l'air passe pour très-sain : les marchés regorgent de toute espèce de denrées, la vie n'est point chère, et la facilité de se pourvoir des marchandises étrangères est un agrément qu'on doit apprécier.

---

(1) On y voit aujourd'hui un oratoire catholique arménien.

(2) Pour s'en procurer, il faut l'envoyer puiser à un puits assez loin de la ville.

Le premier sentiment pénible dont je fus affecté vint sans contredit de l'état de la ville ; il lui en succéda un autre, pris dans le peu de sûreté de son port. La rade est ouverte à tous les vents : quelques personnes me firent observer que sans un môle pour abriter les navires, leur ville n'acquerrait jamais un état florissant. Je suis bien de leur avis ; mais je ne partage pas leur opinion sur la somme qu'ils croient suffisante pour cette construction. Quand un port est naturellement à couvert, et qu'il ne s'agit que de fermer un de ses côtés, il ne faut pas de longs calculs pour établir à peu près ce qu'il en coûtera ; mais lorsqu'il n'est garanti d'aucune manière, je laisse à de plus expérimentés que moi les plans à donner et le prix des constructions à fixer.

Je ne trouvai aucun vaisseau dans la rade de Koslof, si j'en excepte le bâtiment de garde ; on m'apprit qu'il n'hivernait jamais dans cette rade, et qu'il allait partir au premier jour.

Si l'on jugeait Koslof par l'espace qu'elle couvre, ce serait une ville du troisième ordre ; sa population n'est que de quatre à cinq mille âmes : elle a une quarantaine et une douane.

On attribue la salubrité de l'air aux mêmes causes qui purifient celui de Pérécop, c'est-à-dire au voisinage des lacs salés.

Des canaux souterrains conduisaient autrefois d'excellente eau dans cette ville ; les Tatars les ont

détruits. On n'a point ici le goût des jardins; la campagne environnant la ville est nue.

L'importance de la position de Koslof mérite les plus grandes considérations; cette place est l'entrepôt naturel des blés que les Nogais recueillent; elle est à même de fournir des menus grains, et le vaste pays dont elle est la première ressource, lui donnerait mille moyens de commercer, si les Tatars daignaient sortir de leur état de nonchalance et ajouter un peu de travail et d'industrie à la bonté des terres qu'ils ne cultivent que très-négligemment.

L'exportation de son sel est une branche lucrative, une ressource pour occuper des bras inactifs, si l'inaction n'était le premier bien des Tatars.

Malgré l'entretien des agneaux gris, ce genre de commerce pourrait encore être susceptible d'une plus grande extension. L'art de soigner les brebis devient une routine facile à suivre quand les principes sont bons : ce n'est point une occupation pénible, elle est faite pour le Tatar.

L'année précédent celle de mon voyage a rendu aux bergers un million cinq cent quarante mille livres de France. Pour peu qu'on augmente d'industrie, quelle richesse pour un pays où l'on ne vit que d'économie et de privation!

Koslof me paraît une place susceptible des plus heureuses destinées; elle a besoin d'encouragement, et surtout d'un port bien abrité. Tout le monde

sait que les assureurs, qui ne font aucune difficulté pour les autres havres de la mer Noire, en opposent de très-chères à lever pour la ville de Koslof.

Les tanneries demandent aussi des encouragemens; elles ont diminué depuis quelques années. Le commerce est un levier puissant qui allége tous les travaux; si celui de Koslof reprend son activité, il amènera avec lui l'accomplissement des vœux que je forme pour ce havre, qui mérite le plus grand intérêt.

Pelleteries aux environs de Koslof.

A trente-cinq ou quarante verstes de la ville, se trouvent les villages occupés par les Tatars pasteurs. Là, on ne voit que des plaines immenses couvertes de brebis grises, pour la plupart. Les noires et blanches sont peu estimées; ce sont les peaux des agneaux qui fournissent les fourrures si recherchées; le poil est gris, court et frisé; il se conserve long-temps si l'on a la précaution de le soigner pendant l'été.

A mon passage, chaque peau prise sur la place même coûtait environ onze francs de France; transportées à Odessa, elles doublent de prix.

Chaque année les Juifs de Pologne viennent faire une visite intéressée aux Juifs caraïtes de Crimée. Ces derniers se sont emparés du commerce des pelleteries grises. Ils achètent les fourrures des Tatars par centaines, et c'est de leurs mains que les

Polonais les reçoivent. Cette petite astuce mercantille, qui accompagne le caractère juif, a dégoûté les Tatars de traiter directement avec ceux qui arrivent de Pologne. Je veux croire que les Caraïtes de Crimée, possédant l'avantage de parler le tatar, ne les ont point discrédités pour s'attirer la seule confiance des pasteurs; mais quoi qu'il en puisse être, il n'en résulte pas moins du premier échange de peaux en ducats, et du second de ducats en peaux, que le Tatar éprouve une perte de trente pour cent. Les articles que les Juifs ne prennent que comme seconde qualité, et qu'ils revendent comme ceux de première, avec lesquels ils sont mêlés; le change de l'or qu'ils fixent, non d'après le cours public, mais selon leur intérêt particulier, les petites erreurs de calcul du nombre des peaux, où les Tatars ont, comme de raison, toujours tort; ces considérations, dis-je, font monter le tort que les pasteurs reçoivent, à la somme que j'ai fixée, d'après l'opinion des personnes consultées à Koslof.

Cette duperie n'a d'autre cause que la méfiance qu'ont les Tatars pour ceux qui ne sont pas nés en Crimée : les Caraïtes ont à peu près leur façon de vivre; ils observent plusieurs de leurs usages; ils parlent la même langue, donc ils méritent toute leur confiance. Il serait aussi difficile de persuader aux pasteurs qu'on les trompe, que de leur faire concevoir une méthode pour ne plus l'être.

Je ne conseille point aux voyageurs de visiter les stèpes qui servent de pâture aux troupeaux à belles fourrures. Je me crus rendu à la civilisation en me retrouvant sur le chemin de Pérékop. On peut, en s'arrêtant qnelques heures à Aïbar, entre Pérékop et Akmetchet, demander à voir quelques brebis grises ; il y en a dans les environs, en bien petite quantité ; mais il suffit d'en voir quelques-unes pour juger des autres.

Quoique la saison fût très-avancée, à mon retour à Pérékop, j'y trouvai encore des chariots chargés de sel. Il y a même, à la fin d'octobre, des gens qui s'exposent à perdre leurs chargemens, soit par les pluies, soit par l'impossibilité de s'avancer dans des chemins fangeux. Que ne doit-on pas conclure des avantages que ce commerce procure, et de la certitude du calcul de ceux qui le font !

Quelques réflexions sur le commerce de Crimée.

En vain voudrais-je fatiguer mon esprit sur les causes de la diminution du commerce en Crimée, si j'en allais chercher des motifs autres que la dépopulation, et certaines ordonnances qui entravent l'exportation des principaux objets et qui en défendent plusieurs.

La beauté du climat, les terres incultes, les vignes à propager, le mûrier à multiplier, les fabriques à encourager, tout sollicite une plus forte population.

Il ne suffit pas de bâtir une ville, de choisir la beauté et la sûreté de sa position maritime, d'accorder des avantages aux négocians qui s'y fixeront, et d'élever des monumens publics pour en faire une place commerçante; il est indispensable, et de première nécessité, qu'elle ait des débouchés certains pour son commerce d'importation, et des ressources fixes pour celui d'exportation. Ces seuls moyens amèneront les autres ; sans eux il ne restera que des murs et des regrets.

C'est à une sage administration qu'il appartient de diriger les causes de succès qui se détruiraient d'elles-mêmes sous un régime vicieux. L'intérêt attire assez de monde partout où il se présente de grandes espérances. De bonnes lois, une fermeté constante dans leur exécution, sont les principales sources d'où la confiance se répand.

Il ne suffit pas à une ville de commerce naissante de trouver des avantages dans ses premières spéculations; il faut de plus que ces avantages surpassent momentanément tous ceux des autres places; car il y a des privations de tout genre à éprouver, des commencemens toujours pénibles à essuyer, des vacillations indispensables à éviter, jusqu'à ce que, marchant d'elle-même, la spéculation bien organisée rétablisse le niveau dans les profits d'une place nouvelle, avec toutes celles aussi bien administrées qu'elle, et qui ont par conséquent eu le temps de réduire à leur juste valeur les objets

qu'elles en tirent, et ceux qu'elles lui adressent.

Le terrain qu'occupe une ville de commerce n'est pas le seul but qui doive intéresser son fondateur, ou le gouvernement dont la sage sollicitude tire de l'oubli une place long-temps ignorée. Il faut remarquer de quelle manière est peuplé le pays environnant; quels moyens d'existence, de commodités, d'utilité il pourra fournir aux citadins négocians, aux préposés pour l'administration, aux subalternes dont les bras sont indispensables au commerce. En multipliant les secours de tout genre, qui donnent à ce commerce sa première activité, on ne doit point oublier de favoriser la culture des terres voisines.

Appliquons ces moyens divers aux villes de Crimée, et jugeons de leur espoir futur par leurs ressources présentes. Taganrog et Odessa les effaceront nécessairement par leur situation, qui ne permet pas même de rivalité. Est-il question de marchandises à exporter, la première a le fer, les blés, les cuirs de la Russie méridionale; elle est de plus le débouché naturel d'Astrakan : la seconde a sous ses ordres les productions des pays circonvoisins qui se peuplent tous les jours, les denrées de la Pologne, consistant en blés, cuirs, cire, beurre, potasse, suif, viandes salées; elle reçoit les marchandises des bords du Dniester, du Bog, de la Nouvelle Russie, et a des relations directes avec Moscou.

Veut-on s'occuper de l'importation? Quels sont les besoins de la Crimée? par où ferait-elle parvenir dans l'intérieur de l'empire les marchandises qu'elle recevrait de l'étranger? comment obtiendrait-elle les mêmes avantages que Taganrog et Odessa?

Des déserts entourent les principaux ports de Crimée, et ceci n'est qu'une opération des yeux. Que découvre-t-on aux environs de Koslof, de Sévastopol et de Caffa? (1)

Sévastopol, il est vrai, peut se suffire à elle-même pour tout ce qui concerne les travaux militaires, l'approvisionnement des troupes, leur équipement; mais les productions de première nécessité, comme légumes, volailles, beurre, foin, etc., n'y sont-ils pas infiniment plus chers qu'ailleurs?

Avec une forte population en Crimée, son commerce sera ravivé par les villes ci-dessus nommées; elles recevront les produits de son agriculture, donneront de la valeur aux pêcheries, rétabliront ses manufactures, rendront aux fabriques l'activité qui leur manque; par là cette presqu'île peut devenir le corps d'un commerce durable, dont Taganrog et Odessa seront les bras.

Ne craignons pas de le dire, songer à donner de la vigueur au commerce de Crimée, sans renforcer

---

(1) Depuis l'époque où j'ai visité ces villes, les campagnes environnantes se sont un peu améliorées.

sa population, c'est perdre du temps et des édifices bâtis sans but proportionné aux circonstances; c'est dépenser beaucoup d'argent avant terme, et enchaîner les talens de ceux qu'on met à la tête de ces opérations.

On a défendu l'exportation des laines et du salpêtre : à quoi sert de favoriser l'éducation des troupeaux, si leurs produits sont perdus? Veut-on encourager les fabriques de drap du pays? soyons justes; espérons-nous raisonnablement que ces fabrications feront baisser le crédit de celles de l'étranger? il serait naturel, alors, si cet espoir était fondé, de défendre en même temps l'entrée de toute étoffe de laine: ou de deux choses l'une; vous atteindrez la perfection de l'art, ou vous resterez en arrière. Qu'a-t-on fait pour parvenir à la perfection? où sont les ouvriers aussi habiles que ceux de France et d'Angleterre? Avant d'empêcher vos laines de sortir, ne faudrait-il pas avoir les moyens de les employer chez vous avec avantage?

Bien sûrement il faut encourager les fabriques nationales; mais les proportions sont indispensables en toute chose. Après avoir fait de gros draps bien communs, on en tisse de moins mauvais; depuis que la défense de l'exportation des laines existe, quelles sont les fabriques de beau drap qui ont consommé les belles laines? L'argent que cette marchandise aurait rendu eût déjà encouragé les pasteurs; la difficulté les entrave; et c'est ainsi

qu'après avoir dépensé des sommes énormes pour tirer de l'étranger les plus beaux troupeaux, on fera précisément ce qui suffit pour en détruire l'espèce.

L'exportation du salpêtre est également défendue. Il ne peut y avoir que deux motifs pour priver l'état d'un revenu aussi immense. Le premier serait la crainte de manquer de ce sel; le second, l'intention d'en priver son ennemi. (1)

Au premier de ces motifs, je répondrai que l'Ukraine, les stèpes et la Crimée, pourraient en fournir à toute l'Europe. Je dirai, à l'égard du second, que c'est un faux raisonnement; si votre ennemi est accoutumé à prendre le salpêtre chez vous, il manquera de cette ressource en temps de guerre; s'il est accoutumé à s'en pourvoir ailleurs, c'est pour vous une perte toute pure.

Je n'ai pas cru, jusqu'à présent, que ce fût la poudre qui manquât aux nations qui se font la guerre; mais c'est l'argent, au contraire, qui présente le plus grand déficit. Vendez le salpêtre, et tâchez d'en débiter assez pour rendre aux provinces accoutumées à le fabriquer, le zèle qu'elles avaient autrefois; zèle qu'elles n'ont plus, et dont vos besoins personnels pourront un jour s'apercevoir. En effet, le sens naturel nous dit que plus notre

---

(1) J'ignore si, depuis que ceci est écrit, on a permis l'exportation de ces articles.

pays fabrique d'une chose quelconque, moins il en manquera pour son propre compte. Défendez-lui cette fabrication, vous y perdrez l'argent que l'étranger vous donnait, et vous acheterez chèrement vous-même ce qui ne vous aurait coûté que peu : il serait trop cruel de porter l'idée assez loin pour craindre d'en manquer soi-même.

A quoi se réduit l'exportation des marchandises de Crimée ? au sel et au maroquin. On ne peut considérer les cuirs, la soude, le beurre, le miel, le poisson fumé, le caviar, les cordages, comme des articles importans à cause de leur petite quantité. Les peaux d'agneaux grises vont en Pologne et en Russie ; les fruits prennent tous cette dernière route. Si la population était augmentée, l'abondance de tous ces produits ferait celle de la presqu'île.

Par la population, la cire, le miel, les suifs, fourniraient des objets considérables et peu coûteux : par la population, les fabriques d'outils, de savon reprendraient de la consistance ; les ateliers de sellerie et de coutellerie redeviendraient ce qu'ils furent autrefois. Les manufactures de toiles, de cotons, de soiries, d'étoffes renaîtraient. Par la population, les vignobles décuplés donneraient diverses espèces de meilleur vin. Les pêcheries seraient mises en valeur ; l'agriculture portée à son plus haut point de perfection, et le plus beau climat, le pays le plus fertile, les sites les plus inté-

ressans seraient rendus à la jouissance d'hommes industrieux et amis du travail.

En quoi consiste l'importation en Crimée? en si peu de chose, qu'on ne peut citer que le coton en bourre, quelques soieries avec des dessins turcs, quelques étoffes grossières, et très-peu d'huile.

La population étant accrue en raison des terres à cultiver, des villes à peupler, augmenterait nécessairement l'importation en proportion de l'aisance dont les habitans jouiraient. L'industrie y gagnerait de toutes les manières, mais principalement en recevant du poil de chèvre d'Angora dont on fabriquerait des étoffes à la façon des Turcs.

L'augmentation des bras accélérerait la culture du mûrier, et le cotonnier acquerrait vraisemblablement la même perfection que dans le pays où il vient le mieux.

Il est, je le sais, bien plus aisé d'inviter le gouvernement à hâter la population en Crimée que de lui fournir des moyens de remplir ce but. Il ne m'est permis d'établir mes idées que sur ce que je viens d'observer dans mon voyage. Partout où j'ai remarqué des terres en friche, je me suis informé si elles avaient un propriétaire, et partout elles appartenaient à quelqu'un qui les négligeait. Si l'on frappait d'une imposition les fonds abandonnés, il est à penser que le maître sortirait de son engourdissement, ou qu'il abandonnerait des terres qu'on

pourrait accorder de nouveau, soit à des étrangers, soit à des voisins laborieux, s'il en est.

Un seigneur, par exemple, qui possède en Crimée des fonds immenses, livrés à l'abandon le plus absolu; ce seigneur, dis-je, trouvera des moyens de se retourner.

Le Tatar paresseux, qui ne recueille que pour lui, sera forcé de travailler pour payer l'imposition mise sur ses champs restés sans culture. Je ne donne cette idée que comme une de ces ressources infiniment petites, et à laquelle la sagesse de l'administration saura bien ajouter ce qui est convenable aux lieux, aux temps et à l'intérêt public.

Retour à Odessa. Cataractes du Dnieper.

Nulle part on n'a joui d'un temps plus beau, d'une température plus agréable, d'un ciel plus pur, d'un air plus doux dans le mois de novembre.

Le Stèpe, uni comme l'allée d'un jardin, n'offrait aucun obstacle à la rapidité de la course; on n'éprouvait pas, même dans la nuit, ces fraîcheurs qui précèdent les froids. Je couchai habituellement en plein air.

Les outardes, les perdrix, par nombreuses compagnies, erraient sur la grande route, et dans un intervalle de quatre cents verstes je ne rencontrai pas de chasseur.

En repassant le Dnieper, je dois faire mention des cataractes qui ont été de tous temps un si grand

obstacle à la navigation, qui ont obligé de faire conduire par terre, dans un espace de cent verstes, les marchandises que le fleuve devait porter jusqu'à Cherson.

En décrivant les hauts faits des Kozaks zaporogues, j'ai observé qu'on n'était reconnu pour vrai Kozak que lorsqu'on avait affronté les dangers des cataractes, en les traversant sur un mince esquif. Les risques étaient, dans ces temps reculés, bien plus grands qu'aujourd'hui, car on n'avait pas encore commencé ces travaux incroyables qui déplacent des rochers énormes, qui ouvrent une route au milieu des granits contre lesquels les vagues se brisent, qui honorent et le génie bienfaisant auquel on est redevable du projet, et les connaissances de ceux qui l'exécutent.

Ces rochers de granit, dont le lit du fleuve est couvert, paraissent être une chaîne qui unit les monts Crapaks avec le Caucase. On retrouve cette même barre entre la rivière de Molochna, qui se jette dans la mer d'Azow par le lac du même nom, auquel elle aboutit : on la reconnaît encore entre la Berda, dont la mer d'Azow est aussi l'embouchure.

D'un autre côté, cette chaîne se rapproche des monts Crapaks, puisqu'on la remarque près de Doubassar sur le Dniester; et dans cet intervalle de plus de six cent cinquante verstes, on peut la suivre près d'Élisabeth, sur le Bog, aux environs de

Sokoly, et entre ce dernier point et le Dniester.

Les cataractes occupent un espace d'un peu moins de cent verstes; leur situation en est à trois cent quarante de l'embouchure du Dnieper. Le lit du fleuve en est rempli depuis Kamanka, douze verstes au-dessous de Catherinoslaw, jusqu'à Vilnii, qui est le dernier passage dangereux.

« Dans ce moment (1), ces empêchemens sont » pour la plupart levés, et nous espérons qu'inces- » samment le fleuve remplira les hautes destinées » auxquelles il est appelé par la nature. Déjà la ca- » taracte Nienacititzkii, qui est la plus difficile, » est domptée par un canal creusé dans le granit, » avec quatre écluses, et une digue d'une verste » et demie formant le bassin qui fournit l'eau au » canal.

» Ces travaux, qui ont terminé les malheurs qui » arrivaient si souvent dans cet endroit, et dont » une barque prenant six pieds d'eau fit la première » épreuve, le 20 novembre 1807, font honneur » et à la munificence du souverain et à l'habileté » de l'ingénieur : ils méritent d'être visités par l'ob- » servateur. Un misérable préjugé les avait fait sus- » pendre; les habitans de la Petite Russie s'étaient » figurés que les eaux du Dnieper, trouvant plus » de facilité à s'écouler, elles baisseraient dans les » parties supérieures et en détruiraient la naviga-

---

(1) Note fournie par un officier du génie.

» tion. Depuis que ces ouvrages ont été confiés à » M. le duc de Richelieu, ils ont trouvé un pro- » tecteur éclairé, et qui savait lever les difficultés. » Le prince Potiemkin avait commencé ces travaux; » ils avaient coûté des sommes prodigieuses et n'é- » taient que peu avancés. C'est à M. le général » Böme que l'on en doit la reconnaissance. »

Les cataractes les plus difficiles à traverser sont au nombre de treize : Kaïdakskoï, Voloschinow, Sourskoï, Strelinskoï, Zvanskoï, Tekniskoi, Nienacititzkoï, Voronova, Krivaia, Vovnigskoï, Boudilovskoii, Lischnoï, Vilnii.

Je retrouvai à Odessa la même beauté dans la saison; les froids n'ont commencé qu'en février de l'année suivante.

CHAPITRE XXVIII.

Aperçu historique de la peste survenue à Odessa en 1812.

Un fléau aussi cruel, aussi dévastateur, exige qu'on entre dans des détails sur son origine, ses symptômes, ses progrès, et surtout sur les mesures prises pour l'arrêter.

Si celui qui écrit l'histoire d'un pays contracte l'engagement douloureux de retracer les calamités qui l'ont affligé, du moins trouve-t-il un sentiment de consolation à indiquer les moyens que l'expé-

rience a fournis pour diminuer et éteindre une contagion aussi active que celle de la peste.

Origine.

En vain a-t-on voulu, par les recherches les plus exactes, s'assurer de la cause primitive du fléau; en vain a-t-on voulu remonter jusqu'à la première personne attaquée, on n'a pu rien découvrir de certain. Eh! comment y serait-on parvenu, puisque même après plusieurs accidens les médecins étaient partagés dans leurs opinions!

Tout ce qu'on a pu recueillir sur plusieurs personnes soupçonnées d'être mortes de la peste, se rapporte à ce qui suit :

« Demitri Tzerepa, Grec, fils d'Athanase Tzerepa, » sortit de quarantaine et logea dans la maison » d'Athanase Poliso Bakali, son parent. Quelques » jours à peine écoulés, Tzerepa le père sortit aussi » de quarantaine, vint occuper la même maison où » il trouva son fils mourant.

» Constantin Adamiew, parent de Poliso, mourut » le 9 août. Son frère Spiro quitta la même maison » et mourut le 15 du mois. »

Des recherches, quoique faites avec le plus grand soin, et qui ne procurent aucun autre renseignement, ne sont ni un témoignage certain de l'origine de la maladie, ni une base de conviction sur laquelle on puisse se fonder. La preuve que dès

l'origine du mal les médecins n'ont point reconnu des symptômes pestilentiels, c'est qu'ils n'ont rien déclaré au gouvernement.

A cette époque on ignorait à Odessa que depuis quinze jours ou trois semaines plusieurs villages de Podolie étaient atteints du même fléau.

Il est donc sage de ne pas se tourmenter pour remonter à une source incertaine, et de se borner à l'historique de l'événement.

Premiers indices de la contagion.

Le 12 août 1812, une danseuse du théâtre d'Odessa mourut après trente-six heures de maladie. On remarqua sur elle des signes qu'on attribua à un mal occasionné par les plaisirs que la débauche accompagne.

Trois jours après, une autre danseuse éprouva le même sort; une troisième était malade.

Sur ces entrefaites, M. le duc de Richelieu, nouvellement arrivé de Crimée et se disposant à partir pour l'armée, fut frappé de trois accidens nouveaux arrivés à deux femmes de service attachées au théâtre, et à un acteur. Ces morts promptes rappelèrent les précédentes; on fit des recherches en ville, et on remarqua qu'il mourait un plus grand nombre de gens, et surtout parmi le peuple, que durant les mois précédens.

Les médecins furent assemblés chez le gouver-

neur; ils argumentèrent sans s'entendre : l'un disait c'est une fièvre maligne, par conséquent contagieuse; l'autre attribuait les pétéchies à plusieurs maux qu'elles accompagnent; un troisième accusait les boissons spiritueuses prises avec excès. Le médecin de l'hôpital prononça le mot peste, et ce seul mot suffit à M. le duc pour faire prendre sur-le-champ les mesures que nous rapporterons plus bas.

Aussitôt quelques personnes, mettant leurs intérêts mercantiles en première ligne, oubliant celui de leur santé et de l'état, crient contre les précautions que le gouverneur prescrit; elles trouvent qu'il va se compromettre en déclarant la ville en état de peste, puisque les médecins sont partagés d'opinion et que la mortalité est presque comme de coutume.

Il faut l'avouer, l'homme qui n'avait qu'à s'occuper de lui-même devait éprouver peu d'inquiétudes; point de malades ni à bord des vaisseaux, ni dans la quarantaine; l'ambassadeur russe près de la Porte ne donnait aucun avis alarmant sur la contagion qu'on disait y régner; il ne mourait à Odessa que de quatre à six personnes par jour, et cela n'affectait point ceux qui en avaient vu périr à Constantinople deux mille dans la même journée. Heureusement que le dépositaire du sort de tous méprisa les clameurs et sauva la ville.

Symptômes généraux.

1°. Vertiges, douleurs de tête plus ou moins fortes;

2°. Envie de vomir; vomissement, quelquefois de matières diverses, quelquefois de sang;

3°. Un état de faiblesse qui ne permet pas au malade de rester debout, ou s'il s'efforce, qui lui donne les attitudes de l'ivresse;

4°. L'expression du visage ne peut être rendue faute de comparaison. Chez quelques-uns il est rouge et étincelant; chez d'autres, pâle, triste, suivant la nature de la fièvre.

5°. La langue chargée, mais avec un symptôme très-particulier, c'est qu'on distingue dans le milieu une espèce de ligne rouge, qui noircit à mesure que le mal augmente, et qui est tout-à-fait noire dans son dernier période;

6°. Une soif ardente et continuelle;

7°. On aperçoit des pétéchies, des bubons et des charbons;

8°. Ces charbons, ces bubons et ces pétéchies diffèrent en couleur et grosseur de ceux qui paraissent dans d'autres maladies;

9°. Le pouls n'est pas le même dans plusieurs parties du corps; il faut remarquer qu'il est plus lent et plus faible là où sont les bubons, les charbons et les pétéchies.

Quoique assez rares, on a néanmoins remarqué des parotides sur quelques individus.

La mort survient le 2, le 3, les 4, 5 ou 6e jour; quelquefois on paraît frappé subitement, et l'on succombe dans quelques heures. Lorsqu'on a passé le 9 ou 10e jour, il y a grand espoir de guérison.

Il est des personnes qui, loin d'être attérées par la maladie, la supportent sans en être sensiblement affectées, et paraissent extérieurement jouir d'une santé parfaite. Les femmes grosses sont celles qui donnent le plus d'inquiétude; on n'en a sauvé qu'une ou deux.

Premières mesures contre la contagion.

Le même jour où le mot peste fut prononcé pour la première fois, c'est-à-dire le 26 d'août, les églises, la bourse, les tribunaux, la douane, le théâtre furent fermés.

Une nouvelle organisation présida aux marchés pour empêcher la communication trop intime. La ville fut divisée en quartiers, chacun eut ses commissaires qui faisaient la revue maison par maison, et rendaient compte de l'état de situation deux fois le jour.

En même temps, M. le duc établit des quarantaines sur le Bog, le Dniester et les frontières de Podolie; le gouverneur de cette dernière province fut invité à en ordonner une devant Balta. La qua-

rantaine pour les individus sans effets, était fixée à vingt-quatre jours, et douze semaines pour ceux qui avaient des marchandises sujettes à contumace, ou des effets quelconques.

Cette mesure était d'autant plus urgente que des villages à une certaine distance d'Odessa s'étaient vus infectés aussitôt que la ville.

Les deux instituts furent mis en quarantaine; on sépara dans les hôpitaux les malades attaqués de la contagion, de ceux que d'autres maux affectaient; on conduisit ces derniers dans une caserne préparée pour les recevoir; on destina un autre lieu aux gens suspects; on donnait ce nom à toute personne ayant habité la même maison où une autre avait eu la peste.

Toutes ces mesures étaient bien sages sans doute, mais celle de fermer entièrement la ville aurait prévalu si l'on en avait eu les moyens. Pour se faire une idée des difficultés à surmonter à cet égard, il faut songer que la ville n'a ni murs, ni fossés terminés; que parmi un grand nombre de gens riches, il s'en trouvera qui tenteront tous les moyens de quitter un séjour d'horreur. Le régiment de Saratoff, le seul disponible à Odessa, en était parti le premier d'août; il n'y avait qu'un bataillon de recrues nouvellement formé, et qui, loin de pouvoir surveiller les autres, exigeait de l'être lui-même; on eut recours à cinq cents autres recrues de Kozaks qu'on fit venir en toute hâte.... C'était

là tout ce qu'on avait de ressources pour contenir trente-deux mille individus.

Progrès de la contagion.

Cependant le nombre des victimes augmentait ; il était impossible de surveiller l'intérieur de chaque maison ; le peuple, le même partout, imbu de préjugés, leur donnait carrière, sans s'occuper des risques qu'il courait : c'est ainsi qu'une famille entière se précipitait sur le cadavre d'un des siens mort de la peste, et l'embrassait avec attendrissement ; c'est ainsi qu'il était devenu impossible de persuader que la contagion se communiquait par le simple attouchement des habits. L'ignorance triomphait, et la mort presque subite des imprudens n'arrêtait point ceux qui avaient la faiblesse de les imiter.

La mortalité s'élevait déjà à quinze ou vingt personnes par jour. Presque tous les quartiers de la ville étaient infectés à la fois, principalement celui occupé par le peuple.

On transportait dans les hôpitaux tous ceux que le mal avait affectés. On séparait du reste de la société tous ceux que l'on regardait comme suspects. On tenait la main à ce que les communications fussent aussi rares que possibles, et, néanmoins, quoique la contagion fût arrêtée dans presque tous les quartiers, elle redoublait dans celui qu'habitait

la portion la moins aisée des habitans; il périssait jusqu'à quarante personnes par jour.

Le médecin et le chirurgien de l'hôpital militaire, celui de l'hôpital civil et son fils, le médecin de la quarantaine avaient succombé. M. le duc résolut d'essayer une dernière mesure, ce fut de mettre toute la ville en quarantaine, et d'essayer de la fermer avec les recrues des Kozaks.

Si tous les raisonnemens que l'on fait sur la peste, quand on ne la voit pas de près, sont autant d'erreurs, comment pourrait-il paraître possible de contenir une forte population, de l'alimenter, de couper toute communication entre les habitans, avec une poignée d'hommes? C'est que le zèle et l'exemple sont en tous genres le premier des moyens de succès.

La ville en quarantaine.

Ce fut le 22 de novembre 1812 que la quarantaine générale commença.

Sans distinctions d'état, de rang, il ne fut permis de sortir de chez soi qu'à ceux qu'on employait au service public. Les portes des maisons furent fermées.

Toute personne en fonctions, de quelque nature qu'elles fussent, était munie d'un billet.

Les vivres circulaient dans les rues deux fois par jour, escortés d'un officier de police et du commis-

saire du quartier. On trempait les viandes dans l'eau froide avant de les recevoir; on parfumait le pain; l'argent était reçu dans un bassin de vinaigre.

Toutes les maisons de la ville étaient visitées une ou deux fois par jour par le commissaire, ou le second du quartier; ils rendaient compte de l'état de chacune.

Si un accident de peste survenait, on transportait le malade dans un hôpital, et tous ceux qui habitaient la même maison étaient conduits dans des lieux de surveillance où l'on avait pratiqué des divisions et des séparations pour empêcher de communiquer.

Tout propriétaire de maison était obligé, sur sa responsabilité, de visiter ceux qui l'habitaient, et d'en faire une revue exacte au moins tous les jours: il devait donner avis sur-le-champ de la plus petite indisposition; les médecins visitaient et décidaient ensuite.

Les Juifs avaient leur hôpital particulier, soumis aux mêmes lois et surveillé comme l'hôpital général.

C'est ici que se présente un tableau déchirant; les rues sont désertes, un silence morne remplace cette activité tumultueuse, si commune dans une ville de commerce: les gens timorés craignent de respirer l'air; ils allument des feux devant leurs portes, brûlent des matières odorantes, comme si la peste était dans l'air; les hardes sont

suspendues dans toutes les cours, aux fenêtres, même sur les balcons : deux hommes à cheval sont disposés dans chaque rue ; ils la parcourent lentement et dans un sens opposé ; ceux qui sont munis de billets de sortie ne se parlent, s'ils se rencontrent, qu'à des distances éloignées ; les lettres qu'ils portent sont déjà parfumées et fixées à un bâton ouvert par l'un des bouts ; on ne les accepte qu'après les avoir parfumées de nouveau ; les signes extérieurs de l'amitié sont interdits ; on se craint, on s'observe, on n'ose s'interroger dans l'appréhension d'apprendre la mort d'un parent, d'un ami ; tout imprime dans l'âme un sentiment pénible et sans cesse renouvelé.

Ce spectacle de la désolation n'est varié que pour s'augmenter encore : une charrette portant une flamme rouge, annonce des pestiférés qu'on déplace ; celle à flamme noire indique les morts de la contagion qu'on transporte au dernier gîte (1) ; des hommes vêtus de toile cirée ou goudronnée, frottés d'huile, garantis par des précautions de tout genre, les conduisent ; leur costume lugubre et dégoûtant ajoute une teinte de plus à ces scènes d'horreur.

Ce coup d'œil déchirant est néanmoins adouci par des consolations puissantes : le duc de Riche-

(1) On destina un terrain éloigné, fermé d'un grand fossé, pour la sépulture des pestiférés.

lieu était partout, il s'exposait sans cesse, et ne rentrait chez lui que pour prendre un léger repas (1). Jamais chef ne s'est dévoué avec plus de constance et d'énergie; il visitait les hôpitaux des pestiférés, assistait à toutes les délibérations des commissaires des divers quartiers; il se portait aux barrières pour s'assurer de l'exécution de ses ordres; il exhortait les habitans, les invitait à la constance pour abréger la longueur du fléau; il fournissait aux nécessiteux en entrant dans les plus petits détails de leurs besoins, de leurs peines; il distribuait des vêtemens par milliers. Odessa n'était plus qu'une grande famille souffrante; elle recevait du père commun les secours que son cœur lui prodiguait, l'exemple d'une discipline sévère que le salut général prescrivait, et d'une fermeté réfléchie d'où naissait l'espoir.

Cependant les invalides et les recrues que le besoin urgent avait forcé d'employer, sont frappés à leur tour : aussitôt on les conduit dans un camp, on sépare les malades, et cette précaution est couronnée d'un succès permanent.

Un quartier occupé par la dernière classe du

(1) Nous étions trois faisant quarantaine avec lui; nous mangions sans nappes ni serviettes, et tant que le fléau a duré, il ne nous est jamais arrivé non-seulement de nous toucher, mais même que nos vêtemens eussent entre eux un point de contact.

peuple, quartier dangereux pour le bon ordre par sa position dans un ravin, avait depuis long-temps fixé l'attention du gouverneur, qui avait ordonné sa destruction, différée jusqu'au printemps suivant; la peste s'y répandit dans le cours d'octobre; on transporta ses habitans sur une hauteur voisine, où le toit d'une longue corderie leur servit d'abri; le feu consuma toutes les maisonnettes qu'il renfermait. Le froid, le grand air, purifièrent si bien ces nombreuses familles, qu'il ne survint que quelques accidens, et en bien petit nombre, parmi ceux qu'un plus long séjour dans ce repaire aurait impitoyablement sacrifiés. (1)

Il existait encore un mal presque sans remède, c'était l'impossibilité de surveiller, pendant la nuit, le quartier renfermant les ouvriers à la journée, les artisans du second ordre, les charretiers et autres: leurs habitations ne consistant qu'en très-petites maisons contiguës et resserrées dans une même cour, ou dans de grands espaces éloignés de l'alignement des rues, n'ayant entre elles aucun mur de séparation; il aurait fallu avoir une sentinelle à chaque porte.

En vain chaque coin de rue avait-il un gardien

---

(1) On a accordé, après la cessation du fléau, un vaste terrain à tous ceux qui habitaient le ravin; leurs demeures nouvelles sont plus vastes, mieux situées, et plus exactement surveillées

de nuit pris dans la rue même; celui-ci empêchait qu'on ne traversât la rue, même qu'on y entrât; mais que pouvait-il dans l'intérieur des cours où les barraques étaient rassemblées? Aussi, est-ce dans ces lieux que le nombre des victimes a été le plus considérable; ces malheureux ne pouvaient se persuader qu'un homme pût prendre le mal de son voisin par un simple attouchement de sa personne ou de son habit.

Les médecins se dévouèrent au soulagement des malades, aux visites continuelles des hôpitaux; les commissaires rivalisèrent de zèle avec eux; ils donnèrent l'exemple d'une noble émulation digne d'une éternelle reconnaissance.

Le succès des mesures aussi sagement prises que strictement observées, fit diminuer les progrès de la contagion; bientôt elle s'affaiblit presque tout d'un coup et cessa totalement. Il n'y eut qu'une seule rechute occasionnée par l'imprudence d'une femme. La ville fut ouverte le 7 de janvier, après avoir été soixante-six jours en quarantaine générale.

Suite des précautions.

Quoiqu'il fût libre de se répandre dans la ville, il ne l'était pas d'en sortir. On établit des marchés à la distance d'une verste d'un côté, à deux verstes de l'autre, d'après l'indication fournie par la localité.

Des barrières doubles furent dressées précisément au cordon qui cernait la ville : les commissaires se tenaient à portée de tout inspecter. Le vendeur plaçait sa marchandise entre les barrières et se retirait ; l'acheteur s'approchait alors, prenait l'objet convenu, et en déposait le prix sur un plat que le premier retirait ensuite.

Les défenses les plus rigoureuses empêchaient que personne ne dépassât les barrières, et, à la satisfaction publique, il n'y a point eu d'exemple bien avéré qu'on ait violé cette loi.

Il n'y avait plus de malades dans la ville ; ce qu'il restait encore de gens atteints de la peste était peu considérable et renfermé dans les hôpitaux.

On continuait, néanmoins, à exposer les habits au grand air ; on parfumait tous les papiers, et on ne communiquait plus avec la confiance que le fléau avait fait disparaître.

Toutes les maisons où la peste avait régné étaient purifiées ; plusieurs à deux reprises. La méthode suivie était une mesure aussi sage qu'humaine ; on ne brûlait rien. Les habits et les effets de toute nature étaient portés à la quarantaine de mer et purgés d'après la méthode ordinaire. On brûlait, dans les maisons, tous les chiffons et effets sans valeur qui ne méritaient pas la *purge*. La maison balayée et nettoyée de tout immondice, était lavée et parfumée chambre par chambre. On fermait les fenêtres aussi hermétiquement que possible ; on

déposait dans chaque chambre un ou deux pots de fumigation de l'acide muriatique oxigéné de Guiton-Morveau.

Ces fumigations furent non-seulement administrées aux maisons infectées, mais encore aux suspectes; et l'exactitude dans cette méthode fut telle, que le gouverneur-général assistait lui-même à chacune de ces opérations.

Les cabarets furent diminués; il était défendu d'y entrer; on se pourvoyait à la porte, et toujours avec précaution.

A mesure que les guéris de la peste quittaient les hôpitaux, on les baignait, on brûlait tous leurs anciens vêtemens, et on leur en fournissait de nouveaux. Ils étaient ensuite conduits dans un lieu d'observation où ils passaient quarante-deux jours, et sortaient plus frais, plus gras qu'ils ne l'avaient été de leur vie.

Cette méthode de faire changer les vêtemens des individus guéris, a été généralement suivie pour les suspects, et a toujours eu un succès certain.

Tableau de la mortalité.

1812.

	SAUVÉS.	MORTS.
	personnes.	personnes.
Du 29 août 1812 au 1er janvier 1813, il est mort dans la ville...	......	758
Au lazaret..................	......	1326
A la quarantaine de la ville....	......	299
Dans la banlieue............	......	249
Dans le même espace de temps, on a sauvé dans la ville.........	93	
Au lazaret.................	344	
A la quarantaine.............	119	
Dans la banlieue.............	60	

1813.

Morts, du 1er janvier au 17...	......	12
Sauvés....................	59	
Morts, du 17 janvier au 24....	......	2
Du 24 au 31, il y a eu cinq personnes attaquées de la peste, combinée avec d'autres maladies, qui ont succombé.................	....	5
Du 31 janvier au 7 février.....	......	1
Du 7 au 15.................	......	2
Du 15 au 22 (1).............	......	2
	SAUVÉS. 675.	MORTS. 2656.

(1) Il n'est resté, au 22 février, que vingt-huit malades ou suspects, qu'on a transportés dans un lazaret nettoyé.

Excepté cinq médecins, deux chirurgiens et quelques personnes de la bourgeoisie, tous les individus atteints de la contagion étaient de la classe du peuple.

Sur une population de trente et quelques mille âmes, deux mille six cent cinquante-six personnes sont mortes, six cent soixante et quinze ont été sauvées. La peste a été reconnue le 28 août 1812; elle a été décidément arrêtée le 7 de janvier 1813. Elle a ainsi duré quatre mois et quelques jours.

Les mortalités survenues en janvier et février n'étaient plus des suites d'accidens nouveaux, puisqu'elles n'ont eu lieu que parmi des personnes déjà ou suspectes ou infectées. D'ailleurs elles sont si peu considérables, qu'on peut, sans exagération, fixer la cessation du fléau au jour même où la ville fut mise hors de quarantaine.

Le cordon autour de la ville fut supprimé. Une précaution extrême le fit rétablir le 29 du même mois pour quelques jours seulement.

Divers caractères observés dans la peste.

Il paraîtra sur ce fléau un ouvrage intéressant écrit par le médecin de la ville. Son talent reconnu, son dévouement, car il a souvent tâté le pouls des pestiférés, répandront sur son écrit les lumières du savoir et principalement de l'expérience.

Pour nous, sans raisonner en homme de l'art, sans prétendre expliquer des effets dont nous igno-

rons les causes, nous nous bornerons à raconter ce qu'il a été libre à tout homme qui a vécu près de la peste, d'observer et d'affirmer comme nous.

Dès son principe la contagion parut avoir un caractère de force croissante en se communiquant, et qui, semblable dans sa marche générale à une maladie particulière, s'affaiblit par degrés; c'est-à-dire qu'on peut la soupçonner d'avoir trois périodes.

Dans la première on ne la crut faible que parce qu'elle n'était pas encore généralement répandue; mais rarement échappait-on alors à ses atteintes: dans la seconde elle frappa presque subitement, et porta avec elle des symptômes redoutables; tandis que vers la fin de son cours elle fut plus faible, moins communicative et beaucoup plus susceptible de guérison.

La peste prise d'un homme fort et vigoureux est plus active, plus dangereuse que celle qu'a communiquée un être faible ou débile. Ceci ne peut encore être donné qu'en observation, et non posé en principe.

Les variétés qu'on remarque dans cette contagion sont aussi répétées que possible. Ici l'on voit des gens frappés comme de la foudre et cesser d'être en peu d'heures; là, des douleurs longues et aiguës conduisent le malade au tombeau, après lui avoir fait éprouver des angoisses continuelles; ailleurs, on ne ressent presque aucune anxiété; on paraît se porter comme de coutume, et ce n'est que lorsque le

venin est parvenu au dernier degré que le mal se développe tout à coup; quelques-uns ont une affection de peste si légère, qu'à l'exception des symptômes caractéristiques, on paraîtrait douter de son existence; sur d'autres, on ne remarque qu'un des symptômes déjà désignés, tandis que plusieurs les réunissent tous.

Une singularité digne de remarque, c'est que plusieurs des premiers pestiférés n'ont point communiqué leur venin à des personnes qui les ont touchés. (1)

On a remarqué que, durant la contagion, les

---

(1) Le mot *singularité* m'oblige de placer ici un fait qui se rattache à cette expression.

On conduisit chez moi un Grec ou Moldave parlant très-bien la langue russe; il me pria de le présenter à M. le duc comme un homme dévoué au salut des autres: « Les secours » de la religion, me dit-il, ne peuvent être offerts aux pestiférés sans exposer les prêtres à un danger certain; je ne » suis point prêtre, mais je connais parfaitement la religion » grecque, et je peux porter des consolations, donner de la » force, augmenter la foi des mourans; je propose, moyennant douze cents roubles, de me renfermer dans l'hôpital » des pestiférés, j'exhorterai les malades, et indépendamment des secours spirituels, je leur fournirai tous ceux » que leur position nécessite, et que des gens plus timorés » que moi ne pourraient leur accorder. »

Je crus que cette homme était fou, ou que, par un excès de zèle, il se faisait illusion. Dans cette idée, je l'invitai de s'adresser au médecin de l'hôpital; c'était à lui à prendre les

autres maladies ont été très-rares, et jamais on ne vit un plus grand nombre de femmes enceintes.

Moyens préservatifs.

Il n'est qu'un moyen de se garantir de la peste, c'est de ne toucher personne et de n'être point touché.

Les fumigations ne servent qu'à absorber le venin communiqué à des corps inanimés : le grand moyen épuratif, c'est l'air.

L'expérience a constamment prouvé que le changement d'habits et les frictions d'huile sont les préservatifs les plus sûrs. On a vu l'architecte de la ville porter dans ses bras son fils, le presser contre son sein ; l'enfant est mort, le père a survécu pour avoir, au moment même, quitté tous ses vêtemens. Ainsi, dans les maisons infectées, tous ceux qui ont été transportés ailleurs après avoir été frottés d'huile et avoir changé leurs habits, ont été préservés.

Les galériens, qui s'imbibaient d'huile tous les

---

ordres du chef dans une circonstance uniquement de son ressort.

M. Capillo présenta cet homme ; ses services furent agréés : il n'est sorti de l'hôpital qu'après la cessation du fléau, a aidé tous les malades, et parfaitement bien gagné les douze cents roubles.

jours, qui en étaient teints de la tête aux pieds, qui portaient des habits cirés ou goudronnés, qui n'employaient que des gants huilés, ont transporté et enseveli tous les morts de la peste aussi long-temps qu'elle a duré, et sans en être atteints. (1)

Le grand air est un préservatif si certain, que la contagion introduite dans les casernes a cessé aussitôt que les soldats ont été campés, 1°. parce que le grand air détruit le virus; 2°. parce que les soldats, répandus sur un plus grand espace, ont eu moins de points de contact; 3°. parce qu'ils ont changé leurs habits. L'air a été de tout temps si bien reconnu pour le grand épuratif de la peste, que le seul moyen employé dans les quarantaines pour purifier les marchandises et les effets, consiste uniquement à les exposer quarante et quelques jours à son influence. (2)

Où réside la peste?

Les vêtemens de toute espèce, les plumes, le papier, les laines, cotons, soieries, toiles, les

---

(1) M. le docteur Laban adopta ce costume, servit avec le plus grand zèle, et ne fut point malade.

(2) On assure qu'on peut inoculer la peste, et diminuer par là les dangers; mais on dit aussi que cette inoculation ne préserve que de la peste du moment, et ne garantira point d'une peste nouvelle. C'est ainsi que plusieurs personnes ont été attaquées de ce fléau à diverses reprises.

viandes, les animaux en sont les dépositaires les plus dangereux. Les corps durs et lisses ne sont pas susceptibles d'en être infectés. On excepte aussi les fruits.

Il paraît à peu près certain qu'il est des individus, en très-petit nombre il est vrai, qui ne sont pas susceptibles de prendre la peste; tandis qu'on en a vu d'autres l'avoir eue deux fois, mais à des époques différentes.

Moyens de guérir la peste.

C'est ici qu'échouent toutes les ressources du savoir et toutes les sottes prétentions du charlatanisme. Aider la nature quand les bubons approchent de leur maturité, les ouvrir à propos, appliquer des vésicatoires quand la circonstance l'exige; voilà les seuls moyens qui ont été employés avec succès : on a reconnu l'inutilité des autres.

De quelle nature est le venin de la peste?

Un médecin habile craindra de compromettre sa réputation en avançant un système qu'il lui est difficile de prouver. Il faut donc que ce soit un étranger à la médecine qui ose avancer une opinion, vraisemblablement mal appuyée, mais qui sera, sans conséquence, une réponse à la question ci-dessus.

La peste n'est point dans l'air; s'il en était ainsi, même les bains d'huile n'en préserveraient pas; il

suffirait de respirer pour la prendre : la peste ne se gagne que par le contact ; c'est donc par un agent animé qu'elle se propage.

Si l'on supposait que la peste résidât dans des animalcules, ce que je crois, il faudrait établir premièrement jusqu'à quel point ces animalcules peuvent être multipliés, et en second lieu en quoi consiste l'art de les détruire.

Leeuwenhoeck nous apprend que mille millions de corps mouvans que l'on découvre dans l'eau commune, ne forment pas une masse égale à celle d'un grain de sable ordinaire ; en diminuant de moitié le résultat de cette opération, la multiplicité des animalcules est assez bien établie.

Si ce sont ces animalcules qui constituent la nature du venin de la peste, comment pourrait-on les détruire ? et où se fixeraient-ils ? L'histoire de la peste nous apprend que les corps lisses et durs ne prennent pas la contagion ; c'est parce que les animalcules ne peuvent s'y fixer. Elle nous dit que le grand air dissipe le principe de la contagion ; vraisemblablement les animalcules sont desséchés par lui : elle nous présente les frictions d'huile comme un préservatif certain ; les animalcules sont arrêtés par ce fluide gras, qui bouche en même temps les pores : elle nous enseigne, en dernière analyse, que les objets susceptibles du venin, et renfermés dans des coffres, ou privés de l'action de l'air, y conservent ce germe pernicieux ; c'est

que les animalcules s'y maintiennent et s'y nourrissent : ce n'est donc pas moi qui suis l'auteur de ce système des animalcules, c'est l'histoire de la peste qui me l'indique.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

DK
508
.9
S68C37
1820
v.3
c.1
ROBA

Castelnau, Gabriel de, marquis
Essai sur l'histoire

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

